



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

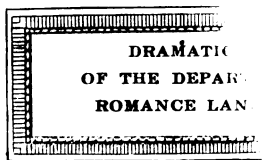
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettres P. Q. R.

TOME XXXVI.

Pièces contenues dans ce Volume.

Prude. (la)

Quartier d'Hiver.

Rhadamanthe & Zenobie.

Rome sauvée.

Rajeunissement inutile.

Rendez-vous. (le)



Benard del.

J. P. Leclerc sculp.

ROME SAUVÉE.

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettres P. Q. R.

T O M E X X X V I.



A P A R I S,

**Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.**

1784

Gram. 7d.
Sept. 7 Rom. 6eup
3.7.88

LA PRUDE ,
OU
LA GARDEUSE
DE CASSETTE ;
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ,
En Vers de dix syllabes ,
PAR M. DE VOLTAIRE.

Tome IV.

P

AVERTISSEMENT.

Cette comédie est un peu imitée d'une pièce anglaise, intitulée *le Plain Dealer*. Elle ne paraît pas faite pour le théâtre de France. Les mœurs en sont trop hardies, quoiqu'elles le soient bien moins que dans l'original. Il semble que les Anglais prennent trop de libertés, & que les Français n'en prennent pas assez.

ACTEURS.

Mme. DE DORFISE, veuve.

Mme. DE BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de Dorfise.

BLANFORD, capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, caissier.

Le chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguisée en jeune Grec.

La Scène est à Marseille.



LA PRUDE,
OU
LA GARDEUSE
DE CASSETTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Grec.*

H! mon cher oncle! ah! quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
A Il faut encor cacher sous un turban,
Mon nom, mon cœur, mon sexe & mon
tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais , ma nièce ,
Lorsque ton père est mort consul en Grèce ,
Quand nous étions tous deux , après sa mort ,
Privés d'amis , de biens & de support ;

P 2

Que ta beauté , tes graces , ton jeune âge ,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage ;
Pour comble enfin , quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha ;
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher , te masquer , partir vite ?

A D I N E.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

D A R M I N.

Ne rougis point , ma nièce ; calme-toi.
Car à la hâte , avec nous embarquée ,
Vêtue en homme , en jeune Turc masquée ,
Tu ne pouvais , ma nièce , honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement ,
Prendre du sexe & l'habit & la mine ,
Devant les yeux de vingt gardes-marine ,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi ,
Qu'un vieux Pacha , n'ayant ni foi , ni loi.
Mais , par bonheur , tout s'arrange à merveille ,
Et nous voici débarqués dans Marseille ,
Loin des Pachas , & près de tes parens ,
Chez des Français , tous fort honnêtes gens.

A D I N E.

Ah ! Blanford est honnête homme , sans doute ;
Mais que de maux tant de vertu me coûte !
Fallait-il donc avec lui revenir ?

D A R M I N.

Ton défunt père à lui devait t'unir ;
Et cet hymen , dans ta plus tendre enfance ,
Fit autrefois sa plus douce esperance.

A D I N E.

Qu'il se trompait !

D A R M I N.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice en te connaissant mieux.
Peut-il long-tems se coëffer d'une prude,
Qui, de tromper, fait son unique étude ?

A D I N E.

On la dit belle ; il l'aimera toujours :
Il est constant. . .

D A R M I N.

Bôn ! qui l'est en amours ?

A D I N E.

Je crains Dorfise.

D A R M I N.

Elle est trop intrigante.
Sa pruderie est, dit-on, trop galante,
Son cœur est faux, ses propos médisans ;
Ne crains rien d'elle : on ne trompe qu'un tems.

A D I N E.

Ce tems est long, ce tems me désespère ;
Dorfise trompe ! & Dorfise a su plaire !

D A R M I N.

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher ?

A D I N E.

Oui ; dès ce jour, où deux vaisseaux d'Alger,
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que, pour lui, tous mes sens se troublèrent !
Dans mes frayeurs un sentiment bien doux
M'intéressait pour lui comme pour vous ;

P 3

Et courageuse , en devenant si tendre ,
Je souhaitais être homme , & le défendre.
Songez-vous bien que lui seul me sauva ,
Quand , sur les eaux , notre vaisseau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ses vertus , son courage ,
Qui , dans mon cœur , ont gravé son image !

D A R M I N .

Oui , je conçois qu'un cœur reconnaissant ,
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine , une taille légère ,
Beaux yeux , air noble ; oui , sa vertu peut plaire :
Mais son humeur & son austerité ,
Ont - ils pu plaire à ta simplicité ?

A D I N E .

Mon caractère est sérieux ; & j'aime
Peut-être , en lui , jusqu'à mes défauts même.

D A R M I N .

Il hait le monde.

A D I N E .

Il a , dit-on , raison.

D A R M I N .

Il est souvent trop confiant , trop bon ;
Et son humeur gâte encor sa franchise.

A D I N E .

De ses défauts le plus grand , c'est Dorfise.

D A R M I N .

Il est trop vrai : pourquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux , de les désabuser ,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

A D I N E.

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire ?
Hélas ! du jour que , par un fort heureux ,
Dessus son bord , il nous reçut tous deux ,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte ;
En arrivant je sens la même crainte.

D A R M I N.

Je prétendais te découvrir à lui.

A D I N E.

Gardez-vous-en , ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfise adorée ,
Dans mon malheur je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaisse en ce jour ,
Quelle victime il immole à l'amour.

D A R M I N.

Que veux-tu donc ?

A D I N E.

Je veux dès ce soir même ,
Dans un couvent , fuir un ingrat que j'aime.

D A R M I N.

Lorsque si vite on se met en couvent ,
Tout à loisir , ma nièce , on s'en repent.
Avec le tems tout se fera , te dis-je ;
Un soin plus triste à présent nous afflige :
Car dans l'instant , où ce du Gué (1) nouvea
Si noblement fit sauter son vaisseau ,
Je vis sauter ses biens & ma fortune ;
A tous les deux la misère est commune ,

(1) Allusion au héros du Gué-Trouin , l'un des plus grands hommes de mer qu'il y ait eu.

Et cependant à Marseille arrivés ,
Remplis d'espoir , d'argent comptant privés ,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

A D I N E.

Quoi ! lorsqu'on aime , on pourrait faire mieux ?
Je n'en crois rien..

D A R M I N.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour , ma nièce , est aveugle à ton âge ,
Non pas au mien ; l'amour sans heritage ,
Triste & confus , n'a pas l'art de charmer ;
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

A D I N E.

Vous pensez donc que , dans votre détresse ,
Pour vous , mon oncle , il n'est plus de maitresse ;
Et que d'abord votre veuve Burlet ,
En vous voyant , vous quittera tout net ?

D A R M I N.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
Souvent , hélas ! c'est ainsi qu'on en use ;
Mais d'autres soins je suis embarrassé ,
L'argent me manque , & c'est le plus pressé.



SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BON ! de l'argent ! dans le siècle où nous sommes ;
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embrassade , & fades complimens ,
Propos joyeux , vains baisers , faux sermens ,
J'en ai reçu de cette ville entière ;
Mais aussi-tôt qu'on a su ma misère ,
D'auprès de moi la foule a disparu ,
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché , peut-être ?

BLANFORD.

Oui ! des amis ! en as-tu pu connaître ?
J'en ai cherché , j'ai vu force fripons ,
De tous les rangs , de toutes les façons :
D'honnêtes gens , dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence ,
Blasés en tout , aussi durs que polis ,
Toujours hors d'eux , ou d'eux seuls tout remplis :
Mais des cœurs droits , des âmes élevées ,
Que les destins n'ont jamais captivées ,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux ,
J'en connais peu ; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde ;
Et je voudrais , qu'ainsi que mon vaisseau ,
Le genre humain fut abymé dans

D A R M I N.

Exceptez-nous , du moins , de la sentence.

A D I N E.

Le monde est faux , je le crois ; mais je pense
Qu'il est encore un cœur digne de vous ,
Fier , mais sensible , & ferme quoique doux ,
De vos destins bravant l'indigne outrage ,
Vous en aimant , s'il se peut , davantage ,
Tendre en ses vœux , & constant dans sa foi.

B L A N F O R D.

Le beau présent ! où le trouver ?

A D I N E.

Dans moi.

B L A N F O R D.

Dans vous ! allez , jeune homme que vous êtes ,
Suis-je en état d'entendre vos fornettes ?
Pour plaisanter , prenez mieux votre tems.
Oui , dans ce monde , & parmi les méchans ,
Je fais qu'il est encor des ames pures
Qui cheriront mes tristes aventures ;
Je suis heureux dans mon sort abattu :
Dorſiſe , au moins , fait aimer la vertu.

A D I N E.

Ainsi , monsieur , c'est de cette Dorſiſe
Que , pour toujours , je vois votre ame éprise ?

B L A N F O R D.

Affurément.

A D I N E.

Et vous avez trouvé
En sa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère , avant d'aller en Grèce ,
S'il m'en souvient , vous destinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal destiné ;
J'ai mieux choisi ; je suis déterminé
Pour la vertu qui , du monde exilée ,
Chez ma Dorfise est ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite est rare ; il me surprend :
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon , & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant , peut-être ; après tout , dites-moi ,
Comment Dorfise , avec sa bonne foi ,
Avec ce goût , qui , pour vous seul l'attire ,
Depuis un an , cessa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air ;
Et que la poste allât en pleine mer ?
Avant ce tems , j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets , mais écrits d'un modèle !...
D'un air si vrai , d'un esprit si sensé !...
Rien d'affecté , d'obscur , d'embarrassé ;
Point d'esprit faux , la nature elle-même :
Le cœur y parle , & voilà comme on aime.

P 6

DARMIN à Adine.

Vous pâlissez.

BLANFORD avec empressement à Adine.

Qu'avez-vous ?

A D I N E.

Moi , monsieur ?

Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD à Darmin.

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Serait plus forte , aurait plus de courage ;
Je l'aime fort , mais je suis étonné
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer , les ennemis , l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis.
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler , sur les bancs du théâtre ,
Son beau minois , dont il est idolâtre :
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui , mais il faut en fuir la vanité.

A D I N E.

Ne craignez rien , ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin ,

C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse ,
De l'épouser je lui passai promesse ,
Je lui laissai mon bien même en partant ,
Joyaux , billets , contrats , argent comptant.
J'ai , grace au ciel , par ma juste franchise ,
Confié tout à ma chère Dorfise ;
J'ai confié Dorfise & son destin ,
A la vertu de monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin ; le caissier ?

BLANFORD.

De lui-même ,

D'un bon ami qui me chérit , que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah ! vous avez , sans doute , bien choisi ,
Toujours heureux en maîtresse , en ami !
Point prévenu !

BLANFORD.

Sans doute , & leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus , je fors.

BLANFORD.

Mais , qu'avez-vous ?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.

Les miens sont grands ; leurs traits s'appesantissent ,
Ils cesseront.... si les vôtres finissent.

Elle sort.

B L A N F O R D .

Je ne fais.... mais son chagrin m'a touché.

D A R M I N .

Il est aimable , il vous est attaché.

B L A N F O R D .

J'ai le cœur bon , & la moindre fortune
Qui me viendra , sera pour lui commune.
Dès que Dorfise , avec sa bonne foi ,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi ,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine ,
Un air plus fait ; mais les soins & le tems
Forment le cœur , & l'air des jeunes gens ;
Il a des mœurs , il est modeste , sage ;
J'ai remarqué toujours dans le voyage ,
Qu'il rougissait aux propos indécens
Que , sur mon bord , tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de père.

D A R M I N .

Ce n'est pas-là pourtant ce qu'il espère.
Mais allons donc chez Dorfise à l'instant ,
Et recevez d'elle , au moins , votre argent.

B L A N F O R D .

Bon ! le démon qui toujours m'accompagne ,
La fait rester encore à la campagne.

D A R M I N .

Et le caissier ?

BLANFORD.

Et le caissier aussi ;
Tous deux viendront puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc , que madame Dorcise
Vous est toujours très-humblement soumise ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi ,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu , comme vous , la folie
De courtoiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé ,
Et c'est à quoi tout homme est exposé ;
Et j'avouerai qu'en son humeur badine ,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désespéré,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi ? rien ; je me tairai ,
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux Beautés de qui nos cœurs dependent.
Fort à propos , je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami , dites-vous ?
Lui , notre ami ?

D A R M I N .

Sa tête est fort légère ;
Mais dans le fond c'est un bon caractère.

B L A N F O R D .

Détrompez-vous , cher Darmin , soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;
Allez , les fous n'aiment rien.

D A R M I N .

Mais le sage
Aime-t-il tant ? ... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent ,
On peut , sans honte , emprunter son argent.

S C E N E III.

BLANFORD , DARMIN , le Chevalier
MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

BON jour , très-chers : vous voilà donc en vie ?
C'est fort bien fait , j'en ai l'ame ravie.
Bon jour ; dis-moi , quel est ce bel enfant
Que j'ai vu là , dans cet appartement ?
D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?
Est-il Grec , Turc ? est-il ton fils , ton page ?
Qu'en faites-vous ? où soupez-vous ce soir ?
A quels appas jetez-vous le mouchoir ?
N'allez-vous pas vite en poste à Versailles
Faire aux commis des récits de batailles ?
Dans ce pays , avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi ! tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour sur mer , & mes services
Sont mes patrons , sont mes seuls artifices ;
Dans l'anti-chambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé ; l'œil éclairé du maître
Sait , dans son tems , tout voir , tout reconnaître.

Le chevalier MONDOR.

Va ! dans son tems ! ces nobles sentimens
A l'hôpital menent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près , & notre gloire
N'a pas le sou.

Le chevalier MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher chevalier , il te faut avouer....

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier....

D A R M I N.

Que notre ami vient de faire une perte....

Le chevalier M O N D O R.

Que j'ai , mon cher, fait une découverte....

D A R M I N.

De tout le bien....

Le chevalier M O N D O R.

D'une honnête Beauté. ...

D A R M I N.

Que sur la mer....

Le chevalier M O N D O R.

A qui , sans vanité....

D A R M I N.

Il rapportait. ...

Le chevalier M O N D O R.

Après bien du mystère. ...

D A R M I N.

Dans son vaisseau.

Le chevalier M O N D O R.

J'ai le bonheur de plaire.

D A R M I N.

C'est un malheur.

Le chevalier M O N D O R.

C'est un plaisir bien vif,
De subjuguer ce scrupule excessif ;

Cette pudeur & si fière & si pure ,
Ce précepteur qui gronde la nature ;
J'avais du goût pour la dame Burlet ,
Pour sa gaité , son air brusque & follet ;
Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

D A R M I N.

J'en suis ravi !

Le chevalier M O N D O R.

C'est la prude que j'aime :
Encouragé par la difficulté ,
J'ai présenté la pomme à la fierté.

D A R M I N.

La prude, enfin , dont votre ame est éprise ,
Cette beauté si fière ?

Le chevalier M O N D O R.

C'est Dorfise.

B L A N F O R D *en riant.*

Dorfise ? ... ah ! ... bon ! Sais-tu bien devant qui
Tu parles-là ?

Le chevalier M O N D O R.

Devant toi , mon ami.

B L A N F O R D.

Va , j'ai pitié de ton extravagance.
Cette Beauté n'aura plus l'indulgence ,
Je t'en réponds , de recevoir chez soi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier M O N D O R.

Si fait , mon cher , la femme la moins folle :
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

B L A N F O R D .

Cajolez moins , mon très-cher , apprenez
 Qu'à ses vertus mes jours sont destinés ;
 Qu'elle est à moi , que sa juste tendresse
 De m'épouser m'avait passé promesse ;
 Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier M O N D O R *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

A Darmin.

Il a , dis-tu , besoin , dans sa détresse ,
 D'autres billets payables en espèce.
 Tiens , cher Darmin.

Il veut lui donner un porte-feuille.

B L A N F O R D *l'arrêtant.*

Non , gardez-vous-en bien.

D A R M I N .

Quoi ! vous voulez ? ...

B L A N F O R D .

De lui , je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grace insigne ,
 C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;
 C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier M O N D O R .

Ne suis-je pas ton ami ?

B L A N F O R D .

Non , vraiment.

Plaisant ami , dont la frivole flamme ,
 S'il se pouvait , m'enlèverait ma femme !
 Qui , dès ce soir , avec vingst fainéans ,
 Va s'égayer à table à mes dépens !
 Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là , que ton rare esprit fronde ,
Crois-moi , vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu : je vais du meilleur de mon cœur ,
Dans le moment chez la belle Dorfise ,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

Il veut s'en aller.

BLANFORD l'arrêtant.

Que dis-tu là ? ... Mon cher Darmin ! ... Comment ?
Elle est ici , Dorfise ?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste ciel !

Le chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le chevalier MONDOR.

Oui , te dis-je , à Marseille.

Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait ,
Et qui , des champs , avec hâte accourait.

BLANFORD *à part*

Pour me revoir... ô ciel ! je te rends grace ;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier M O N D O R.

Entrons , c'est fort bien dit ;
Car plus on est de fous , & plus on rit.

BLANFORD. *il va à la porte.*

Heurtons.

Le chevalier M O N D O R.

Frappons.

COLETTE *en dedans de la maison.*

Qui va-là ?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier M O N D O R.

Moi-même.

S C E N E I V.

BLANFORD, DARMIN , COLETTE ,
Le chevalier MONDOR.

COLETTE *sortant de la maison.*

BLANFORD ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Monsieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais de grace , où donc est-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE *faisant une révérence de prude.*

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne savez rien.

Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies ;
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui ,
Mettre à sa place un noble & digne ennui ,
Et hautement , par de sages cabales ,
De leur prochain réprimer les scandales ;
Et Dorise est en tête du parti.

BLANFORD. *à Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une Beauté sévère ?

D A R M I N.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

B L A N F O R D.

De l'assemblée où va-t-elle ?

C O L E T T E.

On ne fait...

Faire du bien sourdement.

B L A N F O R D.

En secret!

C'est-là le comble. Eh ! puis-je en sa demeure ,
Pour lui parler , avoir aussi mon heure ?

Le chevalier M O N D O R.

Va , c'est à moi qu'il le faut demander ;
Sans risquer rien je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

B L A N F O R D.

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire ,
Et gardez-vous de la désapprouver.

D A R M I N.

Et sa cousine , où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

C O L E T T E.

Oui ; mais leur goût rarement les assemble ,
Et la cousine , avec dix jeunes gens ,
Et dix Beautés se donne du bon tems ;
Et d'une table , & propre & bien servie ,
Presque toujours vole à la comédie ;

Ensuite

Ensuite on danse , ou l'on se met au jeu ;
Toujours chez elle , & grand'chère & bon feu ;
De longs soupers & des chansons nouvelles ,
Et des bons mots , encor plus plaisans qu'elles ;
Glaces, liqueurs , vins vieux, gris , rouges, blancs ,
Amas nouveau de boîtes , de rubans ,
Magots de Saxe , & riches bagatelles ,
Qu'Hébert (2) invente à Paris pour les Belles ;
Le jour , la nuit , cent plaisirs renaissans ,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le chevalier M O N D O R.

Oui , notre ami , c'est ainsi qu'il faut vivre.

D A R M I N.

Mais pour la voir , où faudra-t-il la suivre ?

C O L L E T T E.

Par-tout , monsieur ; car du matin au soir ,
Dès qu'elle sort , elle court , veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel , par miracle ,
Exprès pour elle , assemblât un spectacle ,
Jeu , bal , toilette , & musique & soupé.
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez , & sa joyeuse troupe ,
Fort tard chez elle , & vers l'heure où l'on soupe.

B L A N F O R D.

Si vous l'aimez , après ce que j'entends ,
Moins qu'elle encor vous avez du bon sens.
Peut-on cherir ce bruyant esclavage
De tous les goûts qu'eut le sexe en partage ?
Il vous sied bien , dans vos tristes soupirs ,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs.

(2) Fameux marchand de curiosités.
Tome IV.

Et d'étaler les regrets d'une dupe ,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe !

D A R M I N .

Je crois encor , dussé-je être en erreur ,
Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur ;
Je crois aussi , soit dit sans vous déplaire ,
Que femme prude , en sa vertu sévère ,
Peut en public faire beaucoup de bien ,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

B L A N F O R D .

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre ,
Et vous verrez mon choix , & moi le vôtre.

Le chevalier M O N D O R .

Oui , revenez ; & vous verrez , ma foi ,
La place prise.

B L A N F O R D .

Et par qui donc ?

Le chevalier M O N D O R .

Par moi.

B L A N F O R D .

Par toi !

Le chevalier M O N D O R .

J'ai mis à profit ton absence ,
Et je n'ai pas à craindre ta présence.
Va , tu verras... Adieu.



SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

ÇA, pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule & la bonne fortune
Vont bien ensemble, & la chose est commune.

BLANFORD.

Quoi ! vous pensez ?...

DARMIN.

Oui ; ces femmes de bien
Aiment, par fois, les grands diseurs de rien ;
Mais permettez que j'aie un peu moi-même
Chercher mon sort, & savoir si l'on m'aime.

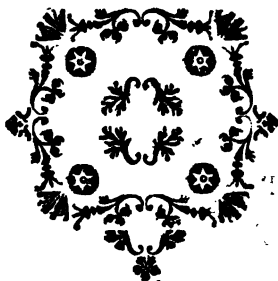
BLANFORD *seul.**Il sort.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand pitié.
Que je te loue, ô Destin favorable,
Qui me fait prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop long-tems courir, craindre, espérer ;
Voilà le port où je veux demeurer.

Q.

Près d'un tel bien , qu'est-ce que tout le reste ?
Le monde est fou , ridicule , ou funeste ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non , dans ce monde il n'est pas un ami.
Personne , au fond , à nous ne s'intéresse.
On est aimé ; mais c'est de sa maîtresse :
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
Mais une femme , & tendre , & belle , & sage ,
De la nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Mme. BURLET, le chevalier
MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, monsieur le chevalier,
De vos discours l'excès trop familier.
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir de libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR *en riant*,

Vous les aimez pourtant, ces libertés ;
Vous me grondez, mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore !

Mme. BURLET.

Eh bien ! je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaité les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

Q,

D O R F I S E .

Oui , l'une & l'autre ; & fermez , croyez-moi ,
 Votre maison à tous ceux que j'y voi.
 Je vous l'ai dit , ils vous perdront , cousine ;
 Comment souffrir leur troupe libertine ;
 Le beau Cléon , qui , brillant sans esprit ,
 Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ;
 Damon , qui fait , pour vingt Beautés qu'il aime ,
 Vingt madrigaux plus fades que lui-même ;
 Et ce robin parlant toujours de lui ;
 Et ce pédant portant par-tout l'ennui ;
 Et mon cousin , qui ? . . .

Le chevalier M O N D O R .

C'en est trop , madame :
 Chacun son tour , & si votre belle ame
 Parle du monde avec tant de bonté ,
 J'aurai du moins autant de charité.
 Je veux ici vous tracer , de mon style ,
 En quatre mots un portrait de la ville ,
 A commencer par . . .

D O R F I S E .

Ah ! n'en faites rien :
 Il n'appartient qu'aux personnes de bien
 De châtier , de gourmander le vice.
 C'est à mes yeux une horrible injustice ,
 Qu'un libertin satyrise aujourd'hui
 D'autres mondains , moins vicieux que lui ;
 Lorsque j'en veux à l'humaine nature ,
 C'est zèle , honneur & vertu toute pure ,
 Dégout du monde. Ah ! Dieu , que je le hais ,
 Ce monde infâme.

Mme. B U R L E T .

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous , hélas ! & pour votre ruine.

Mme. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous , cousine ?
Haïssez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs ?

DORFISE.

Épouvantablement.

Mme. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le chevalier MONDOR.

La musique ? la table ?

DORFISE.

Ce sont , ma chère , inventions du diable.

Mme. BURLET.

Mais la parure & les ajustemens ?
Vous m'avouerez. . .

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !

Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !

Q 4

Je fais toujours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mme. B U R L E T.

Mais cependant , ma sévère Dorfise ,
Vous me semblez bien coiffée & bien mise ?

D O R F I S E.

Bien ?

Le chevalier M O N D O R.
Du grand bien.

D O R F I S E.

Avec simplicité.

Le chevalier M O N D O R.
Mais avec goût.

Mme. B U R L E T.

Votre sage beauté ,
Quoi qu'elle en dise , est fort aise de plaire.

D O R F I S E.

Moi ? juste ciel !

Mme. B U R L E T.

Je parle sans mystère.
Je crois , ma foi , que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.

En montrant Mondor.

Il n'est pas mal fait.

Le chevalier M O N D O R.

Ah !

Mme. B U R L E T.

C'est un jeune homme ,

Fort beau , fort riche.

Le chevalier M O N D O R.

Ah !

D O R F I S E.

Ce discours m'affomme.

Vous proposez l'abomination !

Un beau jeune homme est mon aversion.

Un beau jeune homme ! ah ! si !

Le chevalier M O N D O R.

Ma foi , madame ,

Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.

Mais ce Blanford , qui revient sans vaisseau ,

Est-il si riche , & si jeune & si beau ?

D O R F I S E.

Il est ici ? quoi ! Blanford ?

Le chevalier M O N D O R.

Oui , sans doute.

COLETTE *en entrant avec précipitation.*

Hélas ! je viens pour vous apprendre.

D O R F I S E *à Colette à l'oreille.*

Écoute.

Mme. B U R L E T.

Comment ?

D O R F I S E *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé ,

De ses défauts je l'ai cru corrigé ,

Je l'ai cru mort.

Q's

Le chevalier M O N D O R.

Il vit, & le corsaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

D O R F I S E *en se retournant vers Colette.*
Colette, hélas !

C O L E T T E.

Hélas !

D O R F I S E.

Ah ! chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer ?

Le chevalier M O N D O R.
De tout mon cœur.

Mme. B U R L E T.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidèle ?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier M O N D O R.

Il est venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne fais quel port.
Ils ont, sur mer, donné, je crois, bataille,
Et sont ici, n'ayant ni fou ni maille ;
Mais avec lui, Blanford a ramené
Un petit Grec, plus joli, mieux tourné !... .

D O R F I S E.

Eh ! oui, vraiment. Je pense, tout à l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma demeure,
De grands yeux noirs ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans;

Un teint de rose ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux , des dents ,

L'air noble , fin ?

Le chevalier MONDOR.

C'est une créature

Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs , s'il est sage , bien né ,
Je veux , par vous , qu'il me soit amené. . . .
Quoiqu'il soit jeune.

Mme. BURLET.

Et moi , je veux , sur l'heure ,
Que de Darmin on cherche la demeure.
Allez , la Fleur , trouvez-le , & lui portez
Trois cens louis , que je crois bien comptés.

Elle donne une bourse à la Fleur qui est derrière elle.
Et qu'à souper Blanford & lui se rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent ,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux , plus ingénu ;
J'aime , sur-tout , sa complaisance aimable ,
Et sa vertu liante & sociable.

Q 6

D O R F I S E .

Eh bien ! Blanford n'est pas de cette humeur ;
Il est si sérieux !

Le chevalier M O N D O R .

Si plein d'aigreur !

D O R F I S E .

Oui , si jaloux !

Le chevalier MONDOR *interrompant brusquement.*
Cautique.

D O R F I S E .

Il est....

Le chevalier M O N D O R .

Sans doute.

D O R F I S E .

Laissez-moi donc parler : il est ...

Le chevalier M O N D O R .

J'écoute.

D O R F I S E .

Il est , enfin , fort dangereux pour moi.

Mme. B U R L E T .

On dit qu'il a très-bien servi le roi ,
Qu'il s'est , sur mer , distingué dans la guerre.

D O R F I S E .

Oui ; mais qu'il est incommode sur terre !

Le chevalier M O N D O R .

Il est encor.

D O R F I S E.

Oui.

Le chevalier M O N D O R.

Ces marins, d'ailleurs ,
Ont presque tous de fort étranges mœurs.

D O R F I S E.

Oui.

Mme. B U R L E T.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

D O R F I S E.

Depuis ce tems , j'ai , par excès d'ennui ,
Quitté le monde , à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent si craintive !

S C E N E I I.

DORFISE, Mme. BURLET, le chevalier
MONDOR, COLETTE.

C O L E T T E.

MADAME!

D O R F I S E.

Eh bien ?

C O L E T T E.

Monsieur Blanford arrive.

S C E N E I V.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au seul devoir soumise,
Qui, pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour,
Et qui fait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste & scrupuleuse.
Meritez-bien de lui plaire.

A D I N E.

Avec soin

De sa vertu je veux être témoin ;
En la voyant je peux beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit ; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître ;
Vous êtes né trop flexible, peut-être :
Rien ne sera plus utile pour vous
Que de hanter un esprit sage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermissse
L'honnêteté, l'amour de la justice,
Sans vous ôter certain charme flatteur
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une Beauté qui n'a rien de frivole
Est, pour votre âge, une excellente école.
L'esprit s'y forme, on y règle son cœur ;
Sa maison est le temple de l'honneur.

A D I N E.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple ,
Soyez-en sûr.

B L A N F O R D.

Eh pourquoi ?

A D I N E.

J'aurais pu
Après de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en soit un peu sévère ,
Le fond m'en charme , & vous m'avez su plaire ;
Mais pour Dorfise ?

BLANFORD *en allant à la porte de Dorfise.*

Ah ! c'est trop se flatter ,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez moi , si l'honneur vous domine ,
Voyez Dorfise & fuyez sa cousine.

*Il veut entrer.*COLETTE *sortant de la maison , & refermant la porte.**Il heurte.*

On n'entre point , monsieur.

B L A N F O R D.

Moi ?

C O L E T T E.

Non.

B L A N F O R D.

Comment ?

Moi refusé ?

COLETTE.

Dans son appartement ,
Pour quelque tems madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerais.

COLETTE.

Mais , monsieur , écoutez. . .

BLANFORD.

Sans écouter , entrons vite.

Il entre.

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! suivons , & voyons quelle issue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE *seule.*

IL va la voir : il va découvrir tout ,
Je meurs de peur , ma maîtresse est à bout.
Ah ! ma maîtresse , avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage ,
De vous donner au caissier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
Oh ! que la femme est une étrange espèce !
Et l'homme aussi . . . quel excès de faiblesse !

Madame est folle avec son air malin :
Elle se trompe , & trompe son prochain ;
Passe son tems , après mille méprises ,
A réparer avec art ses sottises.
Le goût l'emporte , & puis on voudrait bien
Ménager tout , & l'on ne garde rien.
Maudit retour & maudite aventure !
Comment Blanford prendra-t-il son injure ?
Dans la maison voici donc trois maris !
Deux sont promis , & l'autre , je crois , pris.
Femme , en tel cas , ne fait auquel entendre.

S C E N E V I.
DORFISE, COLETTE.
COLETTE.

MADAME, eh bien ? quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va , ne crains rien ; on fait l'art d'éblouir ,
De différer pour se faire cherir.
L'homme se mène aisément ; ses faiblesses
Font notre force , & servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux :
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme , (& le ciel l'accompagne !)
Chez Bartolm, son ancien confident ,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems , il suffit.

COLETTE.

Ah ! le diable

Vous fit signer ce contrat détestable.

Qui ? vous , madame , avoir un Bartolin !

D O R F I S E .

Eh ! mon enfant : le diable est bien malin ;
Ce gros caissier m'a tant persécutée :
Le cœur se gagne , on tente , on est tentée ;
Tu fais qu'un jour ou nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

C O L E T T E .

Parce qu'il était mort.

D O R F I S E .

Je me voyois sans appui , sans richesse ,
Faible sur-tout , car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte , & c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

C O L E T T E .

Il est des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier ,
Vous auriez dû prendre le chevalier ;
Il est joli.

D O R F I S E .

Je voulais du mystère.
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère ;
Je le ménage ; il est mon complaisant ,
Mon émissaire , & c'est lui qui répand ,
Par son babil & sa folie utile ,
Les bruits qu'il faut qu'on fesse par la ville.

C O L E T T E .

Mais Bartolin est si vilain !

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Et son esprit n'a guères plus d'attraits.

DORFISE.

Où, mais....

COLETTE.

Quoi? mais?...

DORFISE.

Le destin, le caprice,

Mon triste état, quelque peu d'avarice,

L'occasion... je... je me résignai,

Je devins folle ; en un mot, je signai.

Du bon Blanford je gardais la cassette.

D'un peu d'argent mon amitié discrète

Fit quelques dons par charité pour lui.

Eh! qui croyait que Blanford aujourd'hui,

Après deux ans gardant sa vieille flamme,

Avec vivacité & douleur.

Viendrait chercher sa cassette & sa femme?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort ;

Il ne l'est point, lui seul est dans son tort.

DORFISE *reprenant l'air de prude.*

Ah! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine

Tous ses bijoux ; hélas! qu'il les reprenne.

Mais Bartolin, qui les croyait à moi,

Me les garda, les prit de bonne foi,

Les croit à lui, les conserve, les aime,

En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertus, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE,
DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me méprise & s'en fait tant accroire ?

ADINE *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que
le chevalier entrait brusquement.*

Écoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux,
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous, avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse ;
A le troubler on n'a que de l'ennui ;
On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu féroce,
Sa gravité qu'il faut qu'on désespère.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront perir d'ennui, ma reine.

DORFISE , *d'un air modeste & sévère , après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez ! j'ai pour monsieur Blanford
Un vrai respect , & je l'estime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime & qu'on berne ,
Est-il pas vrai ?

A D I N E *à part.*

Que ceci me consterne !
Elle est constante , elle a de la vertu.
Tout me confond , elle aime : ah ! qui l'eût cru ?

D O R F I S E .

Que dit-il là ?

A D I N E *à part.*

Quoi ! Dorfise est fidelle !
Et , pour combler mon malheur , elle est belle !

DORFISE *au chevalier , après avoir regardé Adine.*
Il dit que je suis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort ;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez , l'enfant ; j'ai des secrets à dire
A cette dame.

A D I N E .

Hélas : je me retire.

D O R F I S E *au chevalier.*

Vous vous moquez !

A Adine.

Restez , restez ici.

Au chevalier.

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

A Adine.

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure.

L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.

Avec Blanford il est chez moi venu ,

Dès ce moment son naturel m'a plu.

Le chevalier M O N D O R.

Eh ! laissez-là son naturel , madame.

De ce Blanford vous haïssez la flamme ;

Vous m'avez dit qu'il est brutal , jaloux.

D O R F I S E *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

A Adine.

Çà , quel âge avez-vous ?

A D I N E.

J'ai dix-huit ans.

D O R F I S E.

Cette tendre jeunesse

A grand besoin du frein de la sagesse.

L'exemple entraîne , & le vice est charmant.

L'occasion s'offre si fréquemment !

Un seul coup d'œil perd de si belles ames !

Défiez-vous de vous-même & des femmes ;

Prenez bien garde au souffle empoisonneur ,

Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier M O N D O R.

Que sa fleur soit ou ne soit pas flétrie ,

Mêlez-vous moins de sa fleur , je vous prie ,

Et m'écoutez.

DORFISE.

D O R F I S E.

Mon Dieu ! point de courroux :
Son innocence a des charmes si doux !

Le chevalier M O N D O R.

C'est un enfant.

D O R F I S E *s'approchant d'Adine.*

Çà , dites-moi , jeune homme ,
D'où vous venez , & comment on vous nomme.

A D I N E.

J'ai nom Adine , en Grèce je suis né ,
Avec Darmin , Blanford m'a ramené.

D O R F I S E.

Qu'il a bien fait !

Le chevalier M O N D O R.

Quelle humeur curieuse !

Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse ,
Et vous parlez encore à cet enfant !

Vous m'oubliez pour lui !

D O R F I S E *doucement.*

Paix , imprudent.



S C E N E V I I I .

DORFISE, le chevalier MONDOR,
ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien ?

COLETTE.

Vous êtes attendue

A l'assemblée.

DORFISE.

Oui , j'y ferai rendue

Dans peu de tems.

Le chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux !

Quand nous ferons assemblés tous les deux ,
Nous casserons pour jamais , je vous prie ,
Ces rendez-vous de fade pruderie .
Ces comités , ces conspirations
Contre les goûts , contre les passions .
Il vous sied mal , jeune encor , belle & fraîche ,
D'aller crier d'un ton de pigrièche ,
Contre les ris , les jeux & les amours ,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours ,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres ,
Que vous voyez , dans leurs cabales sombres ,
Se lamenter sans gosier & sans dents ,
Dans leurs tombeaux , des plaisirs des vivans .

Je vais , je vais , de ces sempiternelles ,
Tout de ce pas , égayer les cervelles ,
Et , leur donnant à toutes leur paquet ,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

D O R F I S E .

Gardez-vous bien d'aller me compromettre ;
Cher chevalier , je ne puis le permettre ;
N'allez point là.

Le chevalier M O N D O R .

Mais j'y cours à l'instant ,
Vous annoncer.

Il sort.

D O R F I S E .

Ah ! quel extravagant !

Au jeune Adine.

Allez , mon fils , gardez-vous , à votre âge ,
D'un pareil fou ; foyez discret & sage.
Mes complimens à Blanford l'œil touchant !

A D I N E *se retournant.*

Quoi ?

D O R F I S E .

Le beau teint ! l'air ingénu , charmant !
Et vertueux je veux que par la fuite ,
Dans mon loisir , vous me rendiez visite.

A D I N E .

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu , madame.

D O R F I S E .

Adieu , mon bel enfant.

R 2

A D I N E.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on ? je l'ignore , mais j'aime.

S C E N E I X.

D O R F I S E , C O L E T T E.

DORFISE *revenant , conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il ; quel mot ! ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion !
Il parle seul , me regarde , s'arrête ,
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

C O L E T T E.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

D O R F I S E.

Est-ce ma faute ? ah ! je n'y consens pas.

C O L E T T E.

Je le crois bien , le peril est trop proche ;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche :
Je crains, sur-tout , le courroux impoli
De Bartolin.

D O R F I S E *en soupirant.*

Que ce Turc est joli !

Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidele
Ait l'air si doux , la figure si belle ?
Je crois , pour moi , qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que, dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous servira,
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence,
Depuis long-tems, entière confiance;
Mais Bartolin est un brutal jaloux,
Et c'est bien pis, madame, il est époux.
Le cas est triste, il a peu de semblables;
Ces deux rivaux feroient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux;
J'aime la paix, c'est l'objet de mes vœux,
C'est mon devoir; il faut en conscience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui surviendrait,
Si mon état trop tôt se découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conseil d'eux.

DORFISE.

Ah! oui, prenons vite.

COLETTE.

Eh bien! de qui?

R ;

36

11

1

1

1

1

1

1

1

C O L E T T E.

Oui ; mais le monde cause.

D O R F I S E.

Oh bien ! cédon's à ce monde méchant.
Sacrifions un dîner innocent ;
Aiguifons point leur langue libertine ,
Je ne veux plus parler au jeune Adine.
Je ne veux point le revoir. . . . Cependant
Que peut-on dire , après tout , d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence ,
Le décorum , l'exacte bienséance :
De ma cousine il faut prendre le nom ,
Et le prier de sa part . . .

C O L E T T E.

Pourquoi non ?

C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut , sans être en peine ,
Dessous son nom , mettre dix billets doux ;
Autant d'amans , autant de rendez vous.
Quand on la cite , on n'offense personne ,
Nul n'en rougit , & nul ne s'en étonne.
Mais , par hazard , quand des dames de bien
Font une chûte , il faut la cacher bien.

D O R F I S E.

Des chûtes ! moi ! je n'ai , dans cette affaire ,
Graces au ciel , nul reproche à me faire.
J'ai signé ; mais je ne suis point , enfin ,
Absolument madame Bartolin.
On a des droits , & c'est tout ; & , peut-être ,
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un dessein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant ,

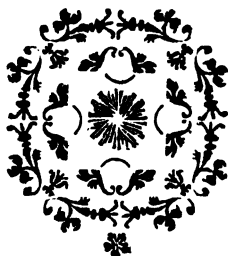
R 4

C'en est assez ; tout ira bien , s'il m'aime.
Je suis encor maîtresse de moi-même :
Heureusement je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table,
Avec décence , un jeune homme estimable ?
Un cœur tout neuf , un air frais & vermeil ,
Et qui nous peut donner un bon conseil ?

C O L E T T E.

Un bon conseil ! ah ! rien n'est plus louable ;
Accomplissons cette œuvre charitable.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

EST-CE point lui ? que je suis inquiète !
On frappe , il vient. Colette , holà ! Colette !
C'est lui , c'est lui.

COLETTE.

Non , c'est le chevalier ,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi , qui court , saute , semille ,
Sort , rentre , va , vient , rit , parle , frétille ;
Il veut dîner tête-à-tête avec vous ,
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine , il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les moi.

COLETTE.

Chut , chut , j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'est mon Grec.

COLETTE.

Oui , c'est lui , ce me semble.
R ;

S C E N E II.

D O R F I S E , A D I N E.

D O R F I S E.

ENTREZ , monsieur ; bon jour , monsieur.... je
tremble....
Asséyez-vous!...

A D I N E.

Je suis tout interdit....
Pardonnez-moi , madame , on m'avait dit
Qu'une autre....

D O R F I S E *tendrement.*

Eh bien ! c'est moi , qui suis cette autre.
Rassurez-vous , quelle peur est la vôtre ?
Avec Blanford , ma cousine , aujourd'hui ,
Dine dehors : tenez-moi lieu de lui.

Elle le fait asseoir.

A D I N E.

Eh ! qui pourrait en tenir lieu , madame ?
Est-il un feu comparable à sa flamme ?
Et quel mortel égalerait son cœur ,
En grandeur d'ame , en amour , en valeur ?

D O R F I S E.

Vous en parlez , mon fils , avec grand zèle ;
Votre amitié paraît vive & fidèle !
J'admire en vous un si beau naturel.

A D I N E.

C'est un penchant bien doux , mais bien cruel.

D O R F I S E.

Que dites-vous ? la charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse.
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié,
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

A D I N E.

Ah ! s'il est vrai , qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible ,
J'ose vous dire ici , sans vanité ,
Que je me pique un peu de probité.

D O R F I S E.

Mon bel enfant ! je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre , aussi vif que prudent ,
Qui possédât les graces du jeune âge ,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe à votre air tendre & doux ,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?
Elle approche son fauteuil.

A D I N E.

J'étais en Grèce , & le brave Blanford ,
En ce pays , me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

D O R F I S E.

Une troisième

A mon oreille est un plaisir extrême ;
Mais , dites-moi , pourquoi ce front charmant

R 6

Et si Français est coëffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

A D I N E.

La Grèce est ma patrie.

D O R F I S E.

Qui l'aurait cru ? la Grèce est en Turquie !
Que votre accent , que ce ton grec est doux !
Que je voudrais parler grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français , & sa grace naïve !
Que la nature , entre nous , se méprit ,
Quand , par malheur , un Grec elle vous fit.
Que je bénis , monsieur , la providence ,
Qui vous a fait aborder en Provence !

A D I N E.

Hélas ! j'y suis , & c'est pour mon malheur.

D O R F I S E.

Vous , malheureux !

A D I N E.

Je le suis par mon cœur.

D O R F I S E.

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde :
Le bien , le mal , sur le cœur tout se fonde.
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

A D I N E.

Eh ! oui , madame , une femme intrigante
A défolé ma jeunesse imprudente ;
Comme son teint , son cœur est plein de fard ;
Elle est hardie , & pourtant pleine d'art :
Et j'ai senti d'autant plus ses malices ,
Que la vertu sert de masque à ses vices.

Ah ! que je souffre , & qu'il me semble dur ,
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur !

D O R F I S E.

Voyez la masque , une femme infidelle !
Punissons-la , mon fils : ça , quelle est-elle ?
De quel pays ? quel est son rang , son nom ?

A D I N E.

Ah ! je ne puis le dire.

D O R F I S E.

Comment donc !

Vous possédez aussi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & discret ! Je vais , moi , m'expliquer ;
Si quelque jour , pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête ,
On vous offrait une personne honnête ,
Riche , estimée , & sur-tout possédant
Un cœur tout neuf , mais solide & constant ,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie ,
Et moins encor , je crois , dans ma patrie ,
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

A D I N E.

Mais... je dirais que l'on me tromperait.

D O R F I S E.

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance ;
Ayez , mon fils , un peu plus d'assurance.

A D I N E.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux ,
Vous le savez , sont un peu soupçonneux.

D O R F I S E.

Eh ! quels soupçons avez-vous , par exemple ,
Quand je vous parle , & que je vous contemple ?

A D I N E.

J'ai des soupçons , que vous avez dessein
De m'éprouver.

D O R F I S E *en s'écriant.*

Ah ! le petit malin !

Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'Amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en ; le danger est trop grand :
Je ne veux plus vous voir absolument.

A D I N E.

Vous me chassez , il faut que je vous quitte.

D O R F I S E.

C'est obéir à mon ordre un peu vite ;
La , revenez. Mon estime est au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

A D I N E.

Vous estimez monsieur Blanford de même.
Estime-t-on deux hommes à la fois ?

D O R F I S E.

Oh ! non : jamais ; & les aimables loix
De la raison , de la tendresse sage ,
Font qu'on succède , & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

A D I N E.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

D O R F I S E.

Lorsque le ciel , mon fils , forme une Belle ,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-tems avec raison ;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.

On fuit une ombre ; au hasard on s'éprouve ,
Toujours on cherche , & rarement on trouve.
L'instinct secret vole après le vrai bien....

Vivement & tendrement.

Quand on vous trouve , il ne faut chercher rien.

A D I N E.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être ,
Vous changeriez d'opinion , peut-être.

D O R F I S E.

Eh ! point du tout.

A D I N E.

Peu digne de vos soins ,
Connu de vous , vous m'estimeriez moins ,
Et nous ferions attrapés l'un & l'autre.

D O R F I S E.

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?
Mon bel enfant , je prétends... Ah ! pourquoi
Venir si-tôt m'interrompre ?... Eh ! c'est toi !

S C E N E I I I.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE *avec empressement.*

TRÈS-importune , & très-triste de l'être :
Mais un quidam plus importun , peut-être ,
S'en va venir ; c'est monsieur Bartolin.

D O R F I S E.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée , il revient , le barbare !

C O L E T T E .

Le contre-tems est encor plus bizarre.
Ce chevalier , le roi des étourdis ,
Méconnaissant le patron du logis ,
Cause avec lui , plaisante , s'évertue ,
Et le retient malgré lui dans la rue.

D O R F I S E .

Tant mieux : ô ciel !

C O L È T T E .

Point , madame , tant pis ;
Car l'indiscret , comme je vous le dis ,
Ne sachant pas quel est le personnage ,
Crie hautement , lui riant au visage ,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui ;
Que tout le monde est exclus comme lui ;
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête ,
Et qu'à présent dans un doux tête-à-tête ,
Madame , au fond de son appartement ,
Loin du grand monde , est vertueusement.
Le Bartolin , que le dépit transporte ,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier , toujours d'un ton railleur ,
Creve de rire , & l'autre de douleur.

D O R F I S E .

Et moi de crainte. Ah ! Colette , que faire ?
Où nous fourrer ?

A D I N E .

Quel est donc ce mystère ?

D O R F I S E .

Ce mystère est que vous êtes perdu ,
Que je suis morte. Eh ! Colette , où vas-tu ?

A D I N E.

Que deviendrai-je ?

D O R F I S E à Colette.

Écoute : toi , demeure.

Quel tems il prend ! revenir à cette heure !

A Adine.

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir ;
 Vous trouverez un ample manteau noir ,
 Fourrez-vous-y ; mon Dieu ! c'est lui , sans doute.

A D I N E allant dans le cabinet.

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

D O R F I S E.

Ce pauvre enfant ! qu'il m'aime !

C O L E T T E.

Eh ! taisez-vous.

On vient ; hélas ! c'est le futur époux.

S C E N E I V.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

D O R F I S E allant au-devant de Bartolin.

MON cher monsieur , le ciel vous accompagne...
 Vous revenez bien tard de la campagne....
 Vous m'avez fait un si grand déplaisir ,
 Que je suis prête à m'en évanouir.

B A R T O L I N.

Le chevalier difait , tout au contraire...

D O R F I S E.

Tout ce qu'il dit est faux : je suis sincère ,
 Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
 Il est au vif piqué de ma rigueur ;

Son vain caquet m'étourdit & m'assomme ,
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

B A R T O L I N .

Mais , cependant , de bon sens il parlait.

D O R F I S E .

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

B A R T O L I N .

Soit ; mais il faut , pour finir nos affaires ,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

D O R F I S E *d'un ton caressant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; holà !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

B A R T O L I N .

Comment ! pourquoi ?

D O R F I S E *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée ,

J'ai comme vous eu , mon cher , en pensée....

De mettre ici nos papiers en état....

J'ai fait venir notre vieil avocat....

Nous consultations ; une grande faiblesse

L'a pris soudain.

B A R T O L I N .

C'est l'excès de vieillesse.

C O L E T T E .

On va donner au bon petit vieillard

Un....

B A R T O L I N .

Oui , j'entends.

D O R F I S E .

On l'a mis à l'écart ;

De mon sirop il a pris une dose ,

Et , maintenant , je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point , car je l'entends
Qui marche encore , & qui touffe dedans.

COLETTE.

Eh bien ! faut-il , lorsqu'un avocat touffe ,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ,

Je veux entrer.

Il entre dans le cabinet.

DORFISE.

O ciel ! fais donc si bien

Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.

Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie : il dit , tue.

Mon avocat est mort , je suis perdue.

Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?

Dans quel couvent m'aller ensevelir ?

Où me noyer ?

BARTOLIN *revenant & tenant Adine par les bras.*

Ah ! ah ! notre future !

Vos avocats sont d'aimable figure !

Dans le barreau vous choisissiez très-bien.

Venez , venez , notre vieux praticien.

D'ici sans bruit il vous faut disparaître ,

Et vous irez plaider par la fenêtre ,

Allons , & vite.

DORFISE.

Écoutez-moi ; pardon ,

Mon cher mari !

ADINE.

Lui , son mari !

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon !

Il faut d'abord commencer ma vengeance ,
Par l'écraser à tes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! moniteur , je tombe à vos genoux ,
Je ne saurais mentir de courtois.
Vous me plaindrez si je me fais connaître :
Je ne fais point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaillant , mon ami ,
Fort dangereux ; & tu seras puni.
Viens-ça , viens-ça .

ADINE.

Ciel ! au secours ! à l'aide !

De grâce , hélas !

DORFISE.

La rage le possède.

A mon secours , tous mes voisins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN *emmenant Adine.*

Allons ; fors de chez moi.



SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette ;
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le Malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE.

En criant.

Ah ! l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t-en chercher, Colette, un commissaire ;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en fais rien.



S C E N E V I.

Mme. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme. BURLET.

EH bien ! qu'est-ce , cousine ?

D O R F I S E .

Ah ! ma cousine !

Mme. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine ,
Ou qu'on vous vole , ou qu'on vous bat , ou que
Dans le logis vous avez mis le feu ;
Mon Dieu ! quels cris ! quel bruit ! quel train , ma chère !

D O R F I S E .

Cousine , hélas ! apprenez mon affaire ;
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

Mme. BURLET *toujours gaiement & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des secrets :
Je suis pourtant discrète comme une autre.
Cousine , eh bien ! quelle affaire est la vôtre ?

D O R F I S E .

Mon affaire est terrible ; c'est d'abord
Que je suis...

Mme. BURLET.

Quoi ?

D O R F I S E.

Fiancée.

Mme. B U R L E T.

A Blanford ?

Eh bien ! tant mieux : c'est bien fait ; & j'approuve
Cet hymen-là , si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre nôce.

D O R F I S E.

Hélas !

Ce Bartolin , qui jure tant là-bas ,
Qui , de ses cris , scandalise le monde ,
C'est le futur.

Mme. B U R L E T.

Eh bien ! tant pis : je fronde

Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il est fait , le Public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait ?

D O R F I S E *d'un ton modeste.*

Pas encore ;

C'est un secret que tout le monde ignore.
Notre contrat est dressé dès long-tems.

Mme. B U R L E T.

Fais-moi casser ce contrat.

D O R F I S E.

Les méchants

Vont tous parler. Je suis... je suis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc , qui s'enfermait ,
En tout honneur , dedans ce cabinet.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, M^{me} BURLET.M^{me}. BURLET à Bartolin.

QUEL vacarme!
 Quoi! pour un rien votre esprit se gendarme!
 Faut-il ainsi, sur un petit soupçon,
 Faire pleurer ses amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon;
 Je l'avouerai, je suis honteux, mesdames,
 D'avoir conçu de ces soupçons infâmes;
 Mais l'apparence, enfin, dut m'allarmer:
 En vérité, pouvais-je présumer
 Que ce jeune homme, à ma vûe abusée,
 Fût une fille en garçon déguisée?

DORFISE à part.

En voici bien d'un autre!

M^{me}. BURLET.

Tout de bon,
 Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

Le pauvre enfant est encor tout en larmes;
 En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
 Mais pourquoi donc ne me pas avertir
 De ce qu'elle est? Pourquoi prendre plaisir
 A m'éprouver, à me mettre en colère?

Tome IV.

S

D O R F I S E *à part.*

Oh! oh! le drôle a-t-il pu si bien faire ,
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille , & se soit évadé ?
Le tour est bon : mon Dieu , l'enfant aimable !
Que l'amour a d'esprit ! (*à Bartolin.*) Homme haïssable ,
Eh bien! méchant , réponds , oseras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille , avec pleine assurance ,
Me confiait son aimable innocence ;
Madame fait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur !
Il te faudrait une franche coquette ,
Je te l'avoue , & je te la souhaite ;
J'éclaterai ; je me perds , je le fais :
Mais mon contrat sera , ma foi , cassé.

B A R T O L I N .

Je fais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.

A Dorfise.

Mais criez donc un peu moins , je vous prie.

A Mme. Burlet.

Accordons-nous... Et vous , par charité ,
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

D O R F I S E *à Mme. Burlet.*

Vous me sauvez , si vous savez vous taire ;
N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

Mme. B U R L E T .

Moi? volontiers.

B A R T O L I N .

Vous m'obligerez fort.

SCÈNE VIII.

DORFISE, Mme. BURLET,
BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD est là, qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte!

A Bartolin.

Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais...

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injustice,
Il vous sied bien de montrer du caprice!
Obéissez. Faites-vous cet effort.



S C E N E I X.

D O R F I S E , M m e . B U R L E T .

M m e . B U R L E T .

EN verité , je me réjouis fort ,
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais , ma cousine , entre nous ,
Que ta cervelle eût choisi cet époux ;
Mais ce cas-ci me surprend davantage ,
Prendre pour fille un garçon ! à son âge !
Ah ! les maris seront toujours bernés ,
Jaloux & fots , & conduits par le nez.

D O R F I S E .

Je n'entends rien , madame , à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi ! vous pensez qu'un jeune homme , en effet ,
Se soit caché là , dans ce cabinet ?

M m e . B U R L E T .

Assurément je le pense , ma chère.

D O R F I S E .

Quand mon mari vous a dit le contraire !

M m e . B U R L E T .

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose , & n'a pas l'œil bien sûr.
N'avez-vous pas ici conté vous-même ,
Qu'un beau garçon . . .

DORFISE.

L'extravagance extrême!

Qui ? moi ! jamais ; moi , je vous aurais dit !...

A ce point-là j'aurais perdu l'esprit !

Ah ! ma cousine , écoutez , prenez garde ,

Quand de léger la langue se hazarde

A débiter des discours médifans ,

Calomnieux , inventés , outrageans ,

On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mme. BURLÉT.

Il est bon là ! moi , je te calomnie ?

DORFISE.

Assurément , & je vous jure ici...

Mme. BURLÉT.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait , je jure.

Mme. BURLÉT.

Eh ! fi.

Va , mon enfant , de toute cette histoire ,

Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.

Prends un mari , deux même , si tu veux ,

Et trompe-les , bien ou mal , tous les deux ;

Fais-moi passer des garçons pour des filles ,

Avec cela gouverne vingt familles ;

Et donne-toi pour personne de bien ,

Tiens , tout cela ne m'embarasse en rien.

J'admire fort ta sagesse profonde ;

Tu mets ta gloire à tromper tout le monde.

Je mets la mienne à m'en bien divertir ;

Et , sans tromper , je vis pour mon plaisir.

Adieu , mon cœur , ma mondaine faiblesse

Baïse les mains à ta haute sagesse.

S 3

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah ! mon honneur , mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire ;
Je vois Dorfise , un plastron de satire :
Mon nom , niché dans cent couplets malins ,
Aux chansonniers va fournir des refrains ;
Monsieur Blanford croira la médisance ,
L'autre futur en va prendre vengeance ;
Comment plâtrer ce scandale affligeant ?
En un seul jour deux époux , un amant !
Ah ! que de trouble & que d'inquiétude !
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
Et que sans craindre , & sans affecter rien ,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons. Un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons , tâchons , du moins , de le paraître.
C'est bien assez , quand on fait ce qu'on peut ;
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il est si doux , si sage , si discret !
Il me dirait ce qu'on dit , ce qu'on fait.
On pourrait prendre avec lui des mesures
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas ! que faire ?

COLETTE.

Eh bien ! il le faut voir ;
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le soir.
Chère Colette , ah ! s'il se pouvait faire
Qu'un bon succès couronnât ce mystère ;
Si je pouvais conserver prudemment
Toute ma gloire , & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux suffit.

S 4

D O R F I S E .

Mais as-tu, tout-à-l'heure,
Recommandé qu'ici le chevalier,
Avec grand bruit, vint en particulier ?

C O L E T T E .

Il va venir ; il est toujours le même,
Et prêt à tout , car il croit qu'il vous aime.

D O R F I S E .

Il peut m'aider ; le sage en ses desseins
Se sert des fous , pour aller à ses fins.

S C E N E I I .

D O R F I S E , le chevalier M O N D O R ,
C O L E T T E .

D O R F I S E .

VENEZ , venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier M O N D O R .

Je suis soumis , madame , à votre empire ,
Votre captif , & votre chevalier.
Faut-il , pour vous , batailler , ferrailler ?
Malgré votre ame à mes desirs revêche ,
Me voilà prêt ; parlez , je me dépêche.

D O R F I S E .

Est-il bien vrai que j'ai fû vous charmer ?
Et m'aimez-vous , la , comme il faut aimer ?

Le chevalier M O N D O R.

Oui ; mais cessez d'être si respectable.
La beauté plaît ; mais je la veux traitable.
Trop de vertu fert à faire enrager ;
Et mon plaisir , c'est de vous corriger.

D O R F I S E.

Que pensez-vous de notre jeune Adine ?

Le chevalier M O N D O R.

Moi ? rien ; je suis rassuré par sa mine..
Hercule & Mars n'ont jamais , à vingt ans,
Pû redouter des Adonis enfans.

D O R F I S E.

Vous me plaisez par cette confiance.
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être , on dit , qu'en un secret lien
Je suis entrée , il faut n'en croire rien ;
De cent amans lorgnée & fatiguée ,
Vous seul , enfin , vous m'avez subjuguée.

Le chevalier M O N D O R.

Je m'en doutais.

D O R F I S E.

Je veux par de saints nœuds
Vous rendre sage , & qui plus est , heureux.

Le chevalier M O N D O R.

Heureux ! allons , c'est assez : la sagesse
Ne me va pas ; mais notre bonheur presse.

D O R F I S E.

D'abord , j'exige un service de vous.

S s

Le chevalier M O N D O R .

Fort bien : parlez tout franc à votre époux.

D O R F I S E .

Il faut, ce soir, mon très-cher, faire en sorte,
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, si fier & si chagrin,
Et ma cousine, & son fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle séquelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire fera
Dans mon alcove, & l'hymen se fera ;
Vous y viendrez par une fausse porte ;
Mais point avant.

Le chevalier M O N D O R .

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il fera sot, que je l'arrêterai !
Que de brocards !

D O R F I S E .

Au moins, sous ma fenêtre,
Avant minuit gardez-vous de paraître ;
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

Le chevalier M O N D O R .

Ah ! si Blanford savait ce grand secret !

D O R F I S E .

Mon Dieu ! sortez, on pourrait nous surprendre.

Le chevalier M O N D O R .

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre

L'heure de voir , par un charmant retour ,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A Vos desseins je ne puis rien comprendre ;
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre :

J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout ; il va tout publier.
C'en est assez , sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie ,
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour , au moins , je suis en sûreté ,
Et dès demain , si le succès couronne
Mes bons desseins , je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez :
Ces pièges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

S 6

D O R F I S E .

Hélas ! Colette , hélas !
Qu'un seul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on se fourvoie , on glisse ,
On se raccroche , on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne fait où l'on va ;
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir , & pour que tout s'accorde ,
Il reste encor à mon arc une corde ;
Le chevalier , à minuit , croit venir.
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures , Colette ;
Entends-tu bien ?

C O L E T T E .

Vous serez satisfaite.

D O R F I S E .

On le croit fille , à son air , à son ton ,
A son menton doux , lisse & sans coton ,
Dis-lui , qu'en fille , il est bon qu'il s'habille ,
Que décemment il s'introduise en fille.

C O L E T T E .

Puisse le ciel bénir vos bons desseins !

D O R F I S E .

Cet enfant - là calmerait mes chagrins ;
Mais le grand point , c'est que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre cousine ;
C'est que Blanford soit par lui convaincu ,
Qu'Adine ici , pour une autre , est venu ,
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

C O L E T T E .

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense

Tout le mal d'elle , & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair , & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'est notre rieuse
Qui , du jeune homme , est tombée amoureuse.

D O R F I S E.

Ah ! c'est mentir tant soit peu ; j'en convien :
C'est un grand mal ; mais il produit un bien.

S C E N E I V.

B L A N F O R D , D O R F I S E.

B L A N F O R D.

O Mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
Elle s'est fait rendre déjà visite
Par cet enfant simple , ingénu , charmant ,
Elle voulait en faire son amant ;
Elle employait l'art des subtiles trames ,
De ces filets , où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

D O R F I S E.

Écoutez , après tout ,
Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
Osé pousser cette tendre aventure ;
Je ne veux point lui faire cette injure ,
Il ne faut pas mal penser du prochain ;
Mais on était , me semble , en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France.

B L A N F O R D.

Tant !

D O R F I S E.

Un jeune homme avec l'air d'innocence
Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

B L A N F O R D.

Oui , la vertu plaît au vice , sur-tout.
Mais , dites-moi , comment pouvez-vous faire
Pour supporter gens d'un tel caractère ?

D O R F I S E.

Je prends la chose assez patiemment :
Ce n'est pas tout.

B L A N F O R D.

Comment donc ?

D O R F I S E.

Oh ! vraiment ,
Vous allez bien apprendre une autre histoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai moi , de mon côté ,
De cet enfant convoité la beauté.

B L A N F O R D.

Vous ?

D O R F I S E.

Moi ; l'on dit que je veux le séduire.

B L A N F O R D.

J'en suis charmé , voilà bien de quoi rire !
Qui ? vous !

D O R F I S E.

Moi-même , & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé ! le tour me semble bon !

DORFISE.

Plus qu'on ne pense ; on m'en donne bien d'autres.
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres ;
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier ;
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah ! ma chère Dorfise !

Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur , épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort , je vous le jure.

BLANFORD.

Non , croyez-moi , je m'y connais un peu :
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu ;
J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête , il faut de la raison :
Quand on est fou , le cœur n'est jamais bon ;
Et la vertu n'est que le bon sens même.

A part.

Je plains Darmin , je l'estime , je l'aime.
Mais il est fait pour être un peu moqué.
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle & si fragile.



SCENE V.

BLANFORD , DORFISE , DARMIN ,
Mme. B U R L E T .

Mme. B U R L E T .

QUOI ! toujours noir , sombre , pétri , débile ;
Moralisant , grondant dans ton dépit
Le genre humain qui l'ignore , ou s'en rit !
Vertueux fou , finis tes soliloques.
Suis-moi , je viens d'acheter vingt breloques ;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier ,
Il nous attend , il doit nous fétoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique ,
Pour derider ton front mélancolique.
Après cela te prenant par la main ,
Nous danserons jusques au lendemain.

A Dorfise.

Tu danseras , madame la sucrée.

D O R F I S E .

Moderez-vous , cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ,
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mme. B U R L E T .

Bon ! laisse-là ton tantôt , tout s'oublie ;
Point de mémoire est ma philosophie.

D O R F I S E *à Blanford.*

Vous l'entendez , vous voyez si j'ai tort ;
Adieu , monsieur , le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh ! demeurez , madame !

DORFISE.

Non , voyez-vous ! tout cela perce l'ame ,
L'honneur...

Mme. BURLET.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur ,
Et sois honnête.

Dorfise sort.

DARMIN à Mme. Burlet.

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déjà quelque chose.

Mme. BURLET.

Oh ! comme il faut que tout le monde cause !
Darmin & moi nous n'en avons dit rien ,
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment , je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès , de telle extravagance ?

DARMIN.

Non. Ce ferait vous navrer de douleur.

Mme. BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur ,
Sans en vouloir épaisir les nuages ,
En te bridant le nez de tes outrages.

B L A N F O R D.**Mourez de honte , allez , & cachez-vous.****Mme. B U R L E T.**

Comment ? pourquoi ? fallait-il , entre nous ,
Venir troubler le repos de ta vie ,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie ,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux ?
Tiens ; je suis vive , & franche , & familière :
Mais je suis bonne , & jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé ,
Et , comme il faut , par ta femme dupé ;
Je t'entendrais chançonner par la ville ,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville ,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais ,
J'ai deux grands buts , le plaisir & la paix.
Je suis , je hais , presque autant que je m'aime ,
Les faux rapports & les vrais , tout de même ;
Vivons pour nous ; va , bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

B L A N F O R D.

Et ce n'est pas d'autrui , tête légère ,
Dont il s'agit , c'est votre propre affaire ;
C'est vous.

Mme. B U R L E T.**Moi ?****B L A N F O R D.**

Vous , qui sans respecter rien ,
Avez séduit un jeune homme de bien ;
Vous , qui voulez mettre encor sur Dorfise
Cette effroyable & honteuse sottise.

Mme. B U R L E T.

Le trait est bon ! je ne m'attendais pas ,
Je te l'avoue , à de pareils éclats ;
Quoi ! c'est donc moi , qui tantôt ?...

B L A N F O R D.

Oui , vous-même.

Mme. B U R L E T.

Avec Adine ?

B L A N F O R D.

Oui.

Mme. B U R L E T.

C'est donc moi qui l'aime ?

B L A N F O R D.

Affurément.

Mme. B U R L E T.

Qui , dans mon cabinet ,

L'avait caché ?

B L A N F O R D.

Certes , le fait est net.

Mme. B U R L E T.

Fort bien ! voilà de très-belles pensées ,
Je les admire , elles sont fort sensées ;
Ma foi , tu joins , mon cher homme entêté ,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triste cervelle
De Don-Quichotte a suivi le modèle.
Très-honnête homme , instruit , brave , savant ;
Mais dans un point toujours extravagant ,

Garde-toi bien de devenir plus sage ,
On y perdrait ; ce serait grand dommage :
L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez , Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez , morbleu !
J'ai votre honneur à cœur , & j'en enrage ;
Il faut quitter cette fourbe volage ,
De ses filets retirer votre foi ,
La mépriser , ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste , & mon cœur vous confesse
Qu'il aime fort son ami , sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin
Juge toujours si mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie ,
Qu'elle vous trompe , & , de son propre affront ,
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

BLANFORD.

Voyez-vous pas , homme à cervelle creuse ,
Qu'une insensée , & fautive , & scandaleuse
Vous a choisi pour être son plastron ,
Que vous gobez comme un sot l'hameçon ,

Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie ?

D A R M I N.

Tout plat qu'il est , daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine ,
Il vous dira le fait.

B L A N F O R D.

Bon ! je devine

Que la friponne aura , par son caquet ,
Très-bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu , qu'il vienne me séduire !
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin , je vois que vous cherchez ,
Avec le jeu de cent ressorts cachés ,
A dénigrer , à perdre ma maîtresse ,
Pour me donner je ne fais quelle nièce ,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
Mais touchez-là , j'y renonce à jamais.

D A R M I N.

Soit : mais je plains votre excès d'imprudence ;
D'une perfide essuyer l'inconstance ,
N'est pas , sans doute , un cas bien affligeant ;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est-là le point. Bartolin , ce brave homme ,
A-t-il enfin restitué la somme ?

B L A N F O R D.

Que vous importe ?

D A R M I N.

Ah ! pardon ; je croyais ,
Qu'il m'importait. J'ai tort , je me trompais.

Adine vient ; pour moi je me retire ,
Par lui , du moins , tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez ,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'est un cœur noble , & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pû paraître.

S C E N E V I I .

B L A N F O R D , A D I N E .

B L A N F O R D .

OUAI ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh ! que Dorise est bien d'une autre espèce !
Elle se tait , en proie à sa tristesse.
Sans affecter un air trop empressé ,
Trop confiant , & trop embarrassé ,
Elle me fuit , elle est dans sa retraite ;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
Or ça , jeune homme , avec sincérité ,
De point en point dites la vérité ;
Vous m'êtes cher , & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abusez point de ce penchant secret.
Si vous m'aimez , songez bien , je vous prie ,
Qu'il s'agit-là du bonheur de ma vie.

A D I N E .

Oui , je vous aime ; oui , oui , je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi , de grace ,
Ce qui s'est fait , & tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorfise...

BLANFORD.

Alte-là , mon mignon',
C'est sa cousine ; avouez-le moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien ! voyons.

ADINE.

Dorfise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrète.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh ! non , monsieur , je vous dis que Dorfise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon !

A D I N E.

L'excès de ses bontés
Était tout neuf à mes sens agités ;
Un tel amour n'est pas fait pour me plaire ;
Je ne sentais qu'une juste colère ;
Je m'indignais , monsieur , avec raison ;
Et de sa flamme & de sa trahison ;
Et je disais que , si j'étais comme elle ,
Assurément je ferais plus fidelle.

B L A N F O R D .

Ah ! le pendard ! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré !
Eh bien ! après ?

A D I N E.

Eh bien ! son éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain , monsieur , elle jette un grand cri.
On heurte , on entre , & c'était son mari.

B L A N F O R D .

Son mari ? bon ! quels fots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier , sans doute ?

A D I N E.

Oh ! non : c'était un véritable époux ,
Car il était bien brutal , bien jaloux ;
Il menaçait d'assassiner sa femme ,
Il la nommait fausse , perfide , infâme.
Il prétendait me tuer aussi , moi ,
Sans que je fusse , hélas ! trop bien pourquoi .
Il m'a fallu conjurer sa furie ,
A deux genoux , de me sauver la vie.
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

BLANFORD.

Eh! le poltron!

Et ce mari, voyons; quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh! la bonne imposture!

Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune, & tanné;
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet?

ADINE.

Eh! non; jamais ne ferez-vous au fait?

Tome IV.

T

B L A N F O R D .

Quoi ! chez madame ?

A D I N E .

Oui.

B L A N F O R D .

Chez elle ?

A D I N E .

Oui , vous dis-je.

B L A N F O R D .

Que cette intrigue & m'étonne , & m'afflige !

Un rendez-vous ! Dorfise , vous , ce soir !

A D I N E .

Si vous voulez ; vous y pourrez me voir ,

Ce même soir , sous un habit de fille

Qu'elle m'envoie , & duquel je m'habille.

Par l'huis secret je dois être introduit

Chez cet objet dont l'amour vous séduit ,

Chez cet objet si fidèle & si sage !

B L A N F O R D .

Ceci commence à me remplir de rage ;

Et j'apperçois , d'un ou d'autre côté ,

Toute l'horreur de la déloyauté.

Ne ments-tu point ?

A D I N E .

Mon ame mal connue

Pour vous , monsieur , se sent trop prévenue ,

Pour s'écarter de la sincérité.

Votre cœur noble aime la vérité ;

Je l'aime en vous , & je lui suis fidèle.

B L A N F O R D .

Ah ! le flatteur !

A D I N E .

Doutez-vous de mon zèle ?

B L A N F O R D .

Ouf . . .

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier
MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés , & l'heure du plaisir ?
Tu n'eus jamais dans ta mélancolie
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi ; tes affaires vont mal ,
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai , mon cher , & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penfes-tu m'apprendre ?

Le chevalier MONDOR.

Oh ! presque rien ;
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah ! fort bien ,
Nous le savions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi ! tu fais qu'un Notaire ?...

BLANFORD.

Oui , je le fais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot ; se peut-il ?
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil ?

T 2

Au petit Adine.

Ce rendez-vous , quand il serait possible ,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison ? parle , en es-tu frappé ?
Tu me trompais , ou l'ont'avait trompé.
Je te crois bon , ton cœur sans artifice
Est apprenti dans l'école du vice.
Un esprit simple , un cœur neuf & trop bon ,
Est un outil dont se sert un fripon.
N'es-tu venu , cruel , que pour me nuire ?

A D I N E.

Ah ! c'en est trop ; gardez-vous de détruire ,
Par votre humeur & votre vain courroux ,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête.
N'écoutez rien , faites à votre tête ;
Dans vos chagrins noblement affermi ,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami ;
Croyez , sur-tout , quiconque vous abuse ,
Que votre humeur & m'outrage , & m'accuse :
Mais apprenez à respecter un cœur
Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier M O N D O R.

En tiens-tu ? la ! le dépit te suffoque ;
Jusqu'aux enfans , chacun de toi se moque.
Deviens plus sage , il faut tout oublier
Dans le vin grec , où je vais te noyer.
Viens , bel enfant.



SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encor , Adine ;
Tu m'as ému , ta douleur me chagrine.
Je fais que j'ai souvent un peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste , il n'est que trop sensible ;
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaisir malfaisant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai , mon fils , je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon , mon ame est aussi pure ,
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent ,
Je l'avouerai , qu'un seul déguisement ;
Mais si mon cœur en un point se déguise ,
Je ne ments pas sur vous & sur Dorfise ;
Je plains l'amour qui , sur vos yeux distraits ,
Mit , dès long-tems , un bandeau trop épais ;
Et je sens bien que l'amour peut séduire ;
Sur tout ceci tâchez de vous instruire :
C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle , il doit vous éclairer.

*Elle sort.*BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire , & quel est ce mystère ?
Il faut , dit-il , que l'amour seul m'éclaire ;
Il se déguise ; il ne ment point : ma foi ,
C'est un complot pour se moquer de moi ;

T 3

Le chevalier , Darmin & ma cousine ,
Et Bartolin & le petit Adine ,
Dortise , enfin , & Colette & mon cœur ,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit , qu'à bon droit je méprise ,
Ramas confus de fourbe & de sottise ,
S'il faut opter , si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon ,
Mon choix est fait , je bénis mon partage :
Ciel , rends-moi dupe , & rends-moi juste & sage.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUE devenir ! où sera mon asyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer , un pirate maudit
Livre combat , & mon vaisseau perit ;
Je viens sur terre , on me dit qu'une ingrate ,
Que j'adorais ; est cent fois plus pirate.
Une cassette est mon unique espoir ,
Un Bartolin doit la rendre ce soir ;
Ce Bartolin , promet , remet , diffère.
Serait-ce encor un troisième corsaire ?
J'attends Adine afin de savoir tout ,
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout ;
Chacun me fuit ; voilà le fruit , peut-être ,
De cette humeur dont je ne fus pas maître ,
Qui me rendait difficile en amis ,
Et constant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi , j'ai bien tort , je l'avoue ;
Bien justement la fortune me joue.
A quoi me sert ma triste probité ,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité ?
Quoi ! cet enfant ne vient point !

S C E N E I I.

BLANFORD, Mme. BURLET *passant sur
le Théâtre*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH! madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot , de grace , un moment de loisir.
Où courez-vous?

Mme. BURLET.

Souper , me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mme. BURLET *en riant.*

Bon! loin de me courroucer ,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne ; eh bien ! qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mme. BURLET.

Va , j'ai gaiement pour toi de l'amitié ,
Beaucoup d'estime & beaucoup de pitié.

B L A N F O R D.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage ?

Mme. B U R L E T.

Ton destin , oui ; ton humeur davantage.

B L A N F O R D.

Vous êtes vraie , au moins ; la bonne foi ,
Vous le savez , a des charmes pour moi :
Parlez , Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il , est-il ami fidèle ?

Mme. B U R L E T.

Viens , Darmin t'aime , & Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

B L A N F O R D.

Et Bartolin ?

Mme. B U R L E T.

Tu veux que je réponde
De Bartolin , du cœur de tout le monde !
Il est , je pense , un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'est ton ami , c'est l'ami de Dorfise.

B L A N F O R D.

Dorfise ! mais... parlez avec franchise ,
Se pourrait-il que Dorfise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encor , en cette affaire ,
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mme. B U R L E T.

Les bruits publics doivent se mépriser.

T ,

B L A N F O R D .

Je fors encor à l'instant de chez elle ;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré l'amour & la douleur
Sont dans ses yeux ; démentent-ils son cœur ?
Est-elle fausse ? & notre jeune Adine
Quoi ! vous riez ?

Mme. B U R L E T .

Oui , je ris de ta mine ;
Rassure-toi. Va , pour cet enfant-là ,
Crois que jamais on ne te quittera ,
Sois-en très-sûr. La chose est impossible.

B L A N F O R D .

Ah ! vous calmez mon ame trop sensible ;
Le chevalier n'en trouble point la paix ;
Dorlise m'aime , & je l'aime à jamais.

Mme. B U R L E T .

A jamais ! c'est beaucoup.

B L A N F O R D .

Mais si l'on m'aime ,
Adine est donc d'une impudence extrême !
Il calomnie , & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté !

Mme. B U R L E T .

Lui ? non.

Il a le cœur charmant , & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quels discours font-ce là ?

Vous vous moquez.

Mme. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà

Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ,
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorise ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux est un traître.
Répondez donc.

Mme. BURLET *en riant*.

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi , vous voyez quels éclats...

Mme. BURLET.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

Mme. BURLET.

N'enrage point , sois moins triste & plus sage.
Tiens , veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

T 6

Mme. B U R L E T.

Laisse-là tout ce complot obscur,
Point d'examen , point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie ,
Prends ton argent chez monsieur Bartolin ,
Vis avec nous uniment , sans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie ,
Et glisse-moi sur la superficie :
Connais le monde & fais le tolerer ;
Pour en jouir il le faut éfleurer.
Tu me traitais de cervelle légère ,
Mais souviens-toi que la solide affaire ,
La seule ici qu'on doive approfondir ,
C'est d'être heureux & d'avoir du plaisir.

S C E N E I I I.

BLANFORD *seul.*

ETRE heureux ! moi ! le conseil est utile ;
Diroit-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien , & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir...
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant , Darmin , le chevalier
Par leurs discours auront pu m'effrayer !
Non , non , suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle , mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorlise m'aime , on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir , ni rien entendre.
Par cet Adine on vouloit me surprendre ,

Pour m'éblouir , & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coëffé de sa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce ? . . .

Adine paraît dans le fond du théâtre.

Le voici donc , ce malheureux enfant ,
Qui cause ici tant de déchaînement !
On le prendrait , je crois , pour une fille.
Sous ces habits , que sa mine est gentille !
Jamais , ma foi , je ne m'étais douté ,
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans sa parure ,
Et son visage est fait pour sa coëffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

EH bien ! monsieur , je suis tout ajusté ,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
C'en est assez. Laissez-moi , je vous prie.
J'ai depuis peu changé de sentiment ,
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire ,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je ? hélas ! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin ,

BLANFORD.

En ce lieu

Demeurez-donc ; quoi ! tant de fourberie !

Dorfise ! non

ADINE.

Taisez-vous , je vous prie :

Paix , attendez , j'entends un peu de bruit ,

On vient vers nous ; j'ai peur , car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINÉ.

Gardez donc le silence ,

Voici quelqu'un sûrement qui s'avance.

S C E N E V.**ADINÉ, BLANFORD d'un côté, DORFISE***de l'autre côté à tâtons.**Le Théâtre représente une nuit.***DORFISE.****J'**ENTENDS , je crois , la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! ah ! quel enfant charmant !**ADINE.**

Chut.

DORFISE.

Chut , c'est vous ?

A D I N E.

Oui , c'est moi dont le zèle
Pour ce que j'aime est à jamais fidèle.
C'est moi , qui veux lui prouver en ce jour ,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

D O R F I S E.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi , si je vous fais attendre ;
Mais Bartolin , que je n'attendais pas ,
Dans le logis se promene à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie ,
Malgré mes soins , trouble sa fantaisie.

A D I N E.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ,
C'est un rival bien dangereux.

D O R F I S E.

D'accord.

Hélas ! mon fils , je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois , il me faut ici craindre
Monsieur Blanford & mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï ?
Mon cœur l'ignore , & dans mon trouble extrême
Je ne fais rien , sinon que je vous aime.

A D I N E.

Vous haïssez Blanford ; la , tout de bon ?

D O R F I S E.

La crainte enfin produit l'aversion.

A D I N E *finement*,

Et l'autre époux ?

D O R F I S E.

A lui rien ne m'engage.

B L A N F O R D.

Que je voudrais !

A D I N E *bas allant vers lui.*

Paix donc.

D O R F I S E.

En femme sage

J'ai consulté sur le contrat dressé,
Il est cassable ; ah ! qu'il fera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

A D I N E.

Quoi ! m'épouser ?

D O R F I S E.

Je veux qu'avec prudence

Secrettement nous partions tous les deux
Pour éviter un éclat scandaleux ;
Et que bientôt , quand d'ici je m'éloigne ,
Un lien sûr & bien ferré nous joigne ,
Un nœud sacré , durable autant que doux.

A D I N E.

Durable ! allons ; mais de quoi vivrons-nous ?

D O R F I S E.

Vous me charmez par cette prévoyance :
Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford ,
Héros en mer , en affaire un butor ,
Quand de Marseille il quitta les pénates ,
Pour attaquer de Maroc les pirates ,

M'a mis en main très-cordialement
Son cœur , sa foi , ses bijoux , son argent ;
Comme je suis non moins neuve en affaire ,
L'autre mari s'en fit dépositaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ,
Nous en allons aider monsieur Blanford :
C'est un bon homme , il est juste qu'il vive :
Partageons vite , & gardons qu'on nous suive.

A D I N E.

Et que dira le monde ?

D O R F I S E.

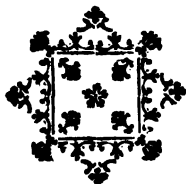
Ah ! ses éclats
M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint : à présent je le brave ,
C'est de vous seul que je veux être esclave.

A D I N E.

Hélas ! de moi ?

D O R F I S E.

Je m'en vais sourdement
Chercher ce coffre à tous deux important ;
Attends ici , je revole sur l'heure.



SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous ? eh ! bien ? la.

BLANFORD.

Que je meure ,

S'il fut jamais un tour plus déloyal ,
Plus enragé , plus noir , plus infernal ;
Et cependant admirez , jeune Adine ,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif instinct , ce cri de la vertu ,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois , que la perfide n'ose
Me voler tout , & me rend quelque chose.

ADINE *avec un ton ironique.*

Oui , vous devez bien l'en remercier ;
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque cassette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine si rude.
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guerir , monsieur ;
Mais à vos yeux est-elle encor jolie ?

B L A N F O R D .

Ah ! qu'elle est laide après sa perfidie !

A D I N E .

Si tout ceci peut pour vous prospérer ,
De ses filets si je peux vous tirer ,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices ,
Votre vertu cherira mes services ?

B L A N F O R D .

Aimable enfant , foyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils & son libérateur ;
Je vous admire , & le ciel , qui m'éclaire ,
Semble m'offrir mon ange tutélaire ;
Ah ! de mon bien la moitié , pour le moins ,
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

A D I N E .

Vous ne pouvez à présent trop entendre ,
Quel est le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer ?

B L A N F O R D .

Ce que j'entends semble éclairer mon ame ,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeller ;
Quoi ! votre sort ainsi s'est pu voiler ?
Quoi ! j'aurais pu toujours vous méconnaître ,
Et vous seriez ce que vous semblez être ?

A D I N E *en riant.*

Qui que ce soit , de grace , taisez-vous ;
J'entends Dorfise , elle revient à nous.

DORFISE *en revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette , enfin ; l'amour propice

A secondé mon petit artifice.

Tiens , mon enfant , prends vite & détalons.

Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine qui lui donne la cassette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous presse , allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE,

BARTOLIN *l'épée à la main dans*

l'obscurité courant à Adine.

BARTOLIN.

AH! c'en est trop , arrête , arrête , infâme ,
C'est bien assez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent !

ADINE *à Blanford.*

Eh ! monsieur , je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCENE DERNIERE.

BLANFORD, DORFISE, ADINE,
BARTOLIN, DARMIN, Mme.
BURLET, COLETTE, Le chevalier
MONDOR *une serviette & une bouteille à la
main, des flambeaux.*

Mme. B U R L E T.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne, on se bat.

Le chevalier M O N D O R.

Garre, garre,
Voyons un peu, d'où vient ce tintamarre.

A D I N E à *Blanford.*
Hélas! monsieur, seriez-vous point blessé?

D O R F I S E *toute étonnée.*
Ah!

Mme. B U R L E T.
Qu'est-ce donc? qu'est-ce qui s'est passé?

B L A N F O R D.
Rien; c'est monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette;
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable;
Il a remis ma cassette en mes mains.

A *Bartolin qu'il a désarmé.*
Va, je te laisse à tes mauvais destins:
Pour dire plus, je te laisse à madame.

Mes chers amis , j'ai démasqué leur ame.
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*
Adieu.

Le chevalier MONDOR.
Mon rendez-vous,

Que devient-il ?

BLANFORD.
On se moquait de vous.

Le chevalier MONDOR *à Blanford.*
De vous aussi , m'est avis ?

BLANFORD.
De moi-même.
J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.
On te trompait comme un sot.

BLANFORD.
Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier MONDOR.

Eh ! laisse-là toute la pruderie ,
Et femme , & tout ; viens boire , je te prie ;
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mme. BURLET.
Je suis fâchée , entre nous , que Dorfise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jafer ;
Mais tout s'appaise & tout doit s'appaiser.

DARMIN.
Sortez enfin de votre inquiétude ,
Et , pour jamais , gardez-vous d'une prude.

Savez-vous bien , mon ami , quel enfant
 Vous a rendu votre honneur , votre argent ,
 Vous a tiré du fond du précipice ,
 Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant tendrement Adine.*
 Mais...

D A R M I N.

C'est manière.

BLANFORD.

O ciel !

D A R M I N.

C'est cet objet

Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait ,
 Quand mon ami , trompé par l'infidelle ,
 Méprisait tout , haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi ! j'outrageais , par d'indignes refus ,
 Tant de beautés , de graces , de vertus !

A D I N E.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance ,
 Si ce hazard , mes bontés , ma constance
 N'avaient levé les voiles odieux
 Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

D A R M I N.

Vous devez tout à son amour extrême ,
 Votre fortune & votre raison même.
 Répondez donc ; que doit-elle espérer ?
 Que voulez-vous , en un mot ?

BLANFORD *en se jettant à ses genoux.*

L'adorer.

Le chevalier M O N D O R.

Ce changement est doux autant qu'étrange ;
 Allons , l'enfant , nous gagnons tous au change.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LE DROIT

Bret, Antoine

LE

QUARTIER

D'HIVER,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée pour la première fois par
les Comédiens François, Ordinaires du
Roi, le Vendredi 4. Décembre 1744.



A PARIS,

Chez la Veuve Pissot, Quai de Conti, à la
descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or,

M. D. C C. XLV.

AVEC PERMISSION



ACTEURS.

L'AMOUR, }
MERCURE, } Dieux.
APOLLON, }

LA VICTOIRE, }
LA SÂNTÉ, } Déeses.

UN OFFICIER, Gascon.

DAMIS, Avocat.

PHILIS.

JEUNES FILLES, }
GUERRIERS, } Pour le Diver-
tissement.

*La Scène est à Paris, dans une Salle où l'Amour
donne une Fête au sujet du Roy.*

MOTIVATION 1789



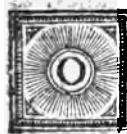
LE
QUARTIER
D'HIVER



SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, MERCURE

L'AMOUR



UI j'abandonne & Paphos & Cythère,
Séjour chéri de mon antique Mère :
Je ne veux plus m'ennuyer tout le jour,
Ainsi que fait au milieu de sa cour
Plus d'un Gouverneur de Province.

C'est à Paris que l'Amour veut régner.
Ne crois pas cependant que je dispute au Prince
Des Cœurs, que ses exploits viennent de lui
à gagner.

A ij

LE QUARTIER

Soumis moi-même à sa puissance,
 En lui vouant un zèle officieux,
 J'instruirai l'univers du cas, que font les Dieux
 Du jeune Héros de la France.

M E R C U R E .

C'est avoir un noble dessein
 Et j'approuve votre pensée.
 De ce pays pourtant volage, libertin,
 Votre mémoire est effacée.
 On parle ici de vous comme d'un mirmidon,
 J'ai vû de ce séjour les Annalles galantes :
 J'y fais même un rôle assez bon :
 Mais en mille histoires charmantes
 A peine on y voit votre nom.

L' A M O U R .

Je le sçais, on m'a fait changer ici de ton :
 Ou plutôt j'ai repris tous mes anciens usages.
 Mon Code énorme est réduit à dix pages,
 Plus de soupirs, de longs apprentissages.
 Ce que je perds sur la façon,
 Je le recouvre assez par d'autres avantages.
 Quoi qu'il en soit, le dessein en est pris :
 Je veux fixer ma demeure à Paris.
 C'est là que du plaisir on se fait une étude,
 Et que la joie, au coin frais & vermeil,
 A chaque instant assemble son Conseil
 Pour varier la divine habitude
 De s'enivrer d'un bonheur sans pareil.
 Paris enfin, fera ma Capitale,
 Mais il faut, tu le sçais, que l'Amour se signale

D'H Y V E R.

En célébrant le retour de L O U I S ,
Mes ordres seront-ils suivis ?

M E R C U R E.

Oui , j'ai fait tout exprès préparer cette salle ,
Qu'en dit l'Amour ? hé bien , à votre avis ,
Le Dieu des Arts est-il un imbécile ?
J'ai fait mettre une affiche à notre domicile ,
Et nous aurons , je pense , des Acteurs.
Quelques zélés que soient les cœurs
Des habitans de cette ville
Il ne leur sera pas facile
De surpasser la Fête de l'Amour.
Sur le devant de l'édifice ,
Deux bons ruisseaux vont couler tout le jour :
D'un côté le parfait Amour
Enivrera le sexe encor novice.
Ce ne sera pas là l'endroit le plus fêté ;
Car je place à l'autre côté ,
Pour les coquettes jurannées
Deux muids de ces eaux si vantées
Pour rappeler les roses du Printemps
Sur des peaux par l'hiver fanées :
De ce côté nous aurons des chaland.
Et pour fournir à la dépense ,
Je crains , à ne rien déguiser ,
Qu'on ne parvienne à bien-tôt épuiser
Notre Fontaine de Jeunesse.

L' A M O U R.

Regardons tout avec magnificence :
Un Monarque adoré diffère peu des Di

LE QUARTIER

Nous nous devons un zèle réciproque ,
 Souviens-toi de l'illustre époque
 D'Hercule , reçu dans les Cieux :
 J'y fis donner un Fête splendide ;
 Les yeux en furent éblouis.

Je n'épargnai rien pour Alcide ;
 Je dois tout faire pour Louis ;
 Vainqueur de tous les ennemis ,
 Du cœur de ses Sujets il vient se rendre maître,
 C'est ici que l'excès du plaisir est permis,
 Puisque nous revoyons un Roi digne de l'être.
 Reçois , Mercure , ce carquois ;
 Va , délivre ses traits qui sont en ta puissance,
 Aux Amans malheureux , que trop d'indifférence
 Ou de dédain auront mis aux abois ;
 Mais surtout n'en retire aucune récompense :
 Mercure a quelquefois le cœur intéressé.

MERCURE.

Je prends part , comme vous , à la réjouissance ;
 Et ce reproche est mal placé ;
 En vérité , j'en ai l'ame offensée ,
 Mon cœur ne vous est pas connu ,
 Vous le sçavez ; j'ai , pour tout revenu ,
 Le produit de mon caducée ,
 Pour vous prouver l'ardeur dont mon ame est
 pressée ,
 J'en ferois de bon cœur part au premier venu

L'AMOUR.

Ce n'est pas là , mon cher , un beau présent
 à faire.

D'HIVER.

MERCURE.

L'Amour croit-il encor à de vieux préjugés ?

L'AMOUR.

Voilà toujours ta réponse ordinaire,
Ne parle plus de toi.

MERCURE.

C'est vous qui l'exigez,
J'ai sur l'affiche écrit moi-même
Qu'ici *gratis* je donneroïs vos traits,
Et vous mettez mon honneur en problème !

L'AMOUR.

Pour le Dieu des Filoux, l'injustice est extrême !
J'ai tort, je le confesse, Apollon ici près
Vient de me supplier de l'admettre à ma Fête,
Songe à le recevoir d'une façon honnête,
A te moquer de lui, tu ne manques jamais.

MERCURE.

Oh, j'en ferai là-dessus à ma tête.

L'AMOUR.

Mais revenons à tes autres apprêts.

MERCURE.

Pour illuminer ce Palais

A III

LE QUARTIER

J'ai nombre de lampes ardentes ;
De nos coquettes semblantes ,
Les cœurs en feront tous les frais.
Cela doit faire un coup d'œil agréable :
Je n'irai pas chercher tous ces cœurs là fort loin,
Le nombre en cette ville en est considérable,
J'en illuminerois le Royaume au besoin,
L'invention est admirable,
Qu'avez-vous donc , vous rêvez à l'écart !

L'AMOUR.

Nous verrons sûrement la Santé, la Victoire,
Qui de Louis accompagnoient le char,
De nos plaisirs venir prendre leur part.
De leur débat tu fçais assez l'histoire,
Si ce manquant, l'une & l'autre d'égard
Elles alloient reprendre leur querelle :

MERCURE.

Et pourquoi diable aussi cette Santé va-t-elle
Des bras de la Victoire attacher ce Héros,
Interrompre le cours de ses nobles travaux ?
De pareils procédés venoient d'une rebelle ;
Et c'étoit trop marquer de zèle ,
Pour les ennemis des François.

L'AMOUR.

La Victoire est mutine & bouillante à l'excès ,
Au Louvre le respect lui prescrit le silence :
Mais, chez l'Amour on prend quelque li-
cence :
C'est pays de franchise ; & la Divinité

D'HIVER.

A peut-être en son sein quelque veillée
De faire éclater sa vengeance.

MERCURE.

Je souscris à la prévoyance,
Le titre de Déesse est un trop facile sacre
Contre les passions du sexe féminin;
Et nos Divinités nourrissent dans leurs ames
Le talent de haïr comme les autres femmes.
L'Amour peut seul réunir ces esprits.

L'AMOUR.

J'y pense, mais ailleurs quelque intérêt m'attire,
Je vais donner une leçon au sein de mon empire ;
Et le reste du jour sera tout pour LOUISE.



SCÈNE II

MERCURE *seul.*

ME voici donc dépositaire
De la puissance de l'Amour !

Combien d'heureux je vais faire en ce jour !

Je vais donner *gratuit* le divin art de plaire.

Venez pauvres Amants, Epoux, infortunés,

Qui sans retour soupirez pour vos belles,

Venez chercher des traits ; vous serez étonnés

De voir sur vos pas le

Plutus aujourd'hui per

10 LE QUARTIER
Et les soupirs sterlins ne seront plus d'usage ;
La femelle la plus volage.

Du véritable amour va reprendre les loix.
Mais déjà quelqu'un vient relancer le carquois,
Bon , je vais débiter par un homme de guerre.



SCENE III.

MERCURE , UN OFFICIER GASCON.

L'OFFICIER,

Hola, quelqu'un, je cherche ici l'Amour

MERCURE.

Seigneur , je suis son Secrétaire.

L'OFFICIER.

Tant mieux , de vous je puis avoir affaire ;
Et je vous donne le bon jour.

Vous sçavez donc, Monsieur le Secrétaire,

MERCURE.

Sçachez d'abord Monsieur le Militaire,
Qu'à de certains égards vous manquez avec moi.
Je possède plus d'un emploi,
Et les demi-dieux de la terre,
Ne traitent pas les Dieux de confrère à confrère,
Je suis le Dieu des Arts, & Mercure est mon nom.

L'OFFICIER.

Au Dieu des Arts je demande pardon :
 Je consens de bon cœur que le destin me berne,
 Si je ne vous prenois pour un Dieu subalterne ;
 Mais je sçais mon devoir , & je change de ton.

M E R C U R E.

Dites-moi donc quel sujet vous amène ?

L'OFFICIER.

Je suis le Chef de quarante Césars ;
 Autrement dit le Capitaine
 De quarante Dragons qui brave les hazards.
 En entrant à Paris, on me dit pour nouvelle,
 Que l'Amour doit donner une Fête aujourd'hui,
 Je dis, tant mieux la Fête sera belle ;
 On peut s'en reposer sur lui.
 Mais en passant devant votre demeure,
 Je vois certaine affiche ; aussi-tôt je la lis ;
 Je crois que je lis mal ; je relis , ou je meure ,
 Et je vois que l'Amour donne ses traits, *gratis*.
 A ce mot , me voilà pétrifié de joie.
 Entrons, me dis-je, entrons, c'est la plus courte
 voye

» Pour regagner un cœur que j'ai perdu ,
 Sans bourse délier mon rival confondre

» Sera forcé de me lâcher la proie

J'entre donc en criant, » où di-

mour ?

Je vous rencontre , &

Oh, ça, je vous

14 LE QUARTIER

Je veux sur certain fat remporter la victoire,
Servez-moi bien, il y va de ma gloire,
Je le débûsque avant la fin du jour.

MERCURE.

Peut-on sçavoir quels droits vous avez sur la
belle ?

L'OFFICIER.

Je les ai tous, d'abord, celui d'Amant fidelle.

MERCURE.

C'est là le bon.

L'OFFICIER.

Un peu d'attention :
Auprès d'une beauté, qu'on nomme Cydalise,
Je me prends l'autre hyver de vive passion,
Je soupire, on m'entend ; je conduis l'entreprise,
Je donne des cadeaux, pour pouvoir la charmer ;
De vérité, j'aimois cette personne
Autant qu'un Capitaine est capable d'aimer,
Et de son côté la friponne,
De tout son cœur, commence à s'enflammer.

MERCURE.

Autant que femme est capable d'aimer.

L'OFFICIER.

Printemps vient, il faut aller en Flandre :

D'HYVER:

13

On dit partout que le Roi doit s'y rendre ;
Le plaisir de l'y voir me console à moitié :
Mais Cydalise, en me rendant mes armes,
Pleure, gémit, se fond en larmes.
Ce spectacle touchant vous auroit fait pitié.
Grande promesse de m'écrire.
Je pars ; le Roi nous joint, & bien-tôt sa valeur
Dans l'art de conquérir parvient à nous instruire.
Point d'épître, & de plus, j'apprends avec fureur
Que la belle déjà me donne un successeur ;
Ce dernier trait de la belle m'affomme ,
Si c'eût été du moins quelque bon Gentilhomme,
Dont le sang pût servir au besoin de l'état ?
Mais un suppôt de la chicanne ,
Un grand diseur de riens , un bavard d'Avocat,
J'en aurai raison , Dieu me damne.

MERCURE.

Votre belle , en ceci , n'a fait que son métier ,
Vous n'aimez jamais qu'un quartier ;
Et vous êtes aimé de même.
Quant aux lettres surtout , l'injustice est extrême,
Cydalise ignoroit le lieu de votre camp.
Arrivés devant une ville ,
Vous en délogiez sur le champ ,
Louis à les soumettre étoit par trop habile.

L'OFFICIER.

La Gazette auroit dû l'instruire dans ce cas.

MERCURE.

Mais, Seigneur, vous n'y pensez pas.

Un jeune objet, dont l'humeur est coquette,
 Ne lit que des Romans, au lieu de la Gazette,
 Peut-être aussi qu'elle avoit le dessein
 De vous écrire dans la Flandre,
 Lorsque quelqu'un lui vint apprendre
 Qu'avec le Roi vous voliez sur le Rhin:

L'OFFICIER.

Je comprend, il faut que je cède
 Malgré son mauvais procédé.
 Du moins faut-il que je succède
 A celui qui m'a succédé.

MERCURE.

C'est la règle, il le faut, rien n'est plus raisonnable,
 De notre recette admirable
 Vous allez éprouver l'effet;
 De ma main recevez ce trait,
 Votre succès est immanquable:

L'OFFICIER.

Vous êtes un Dieu fort aimable,
 De vos façons d'agir je suis très-satisfait.
 Adieu, quoique Gascon, je me donne au grand
 diable
 Si l'on me voit oublier ce bienfait.



SCENE IV.

MERCURE, LA SANTE.

LA SANTE.

Bon jour, Mercure.

MERCURE.

A cet air de jeunesse,
A ces yeux si fripons où le plaisir est peint,
De la Santé je connois la Déesse.
Les Roses & les Lys se disputent sans cesse
L'honneur d'embellir votre teint.

LA SANTE.

Mercure est trop flatteur.

MERCURE.

Quelle heureuse aventure
Vous amène dans ce séjour ?
Vous venez hyverner sans doute avec l'Amour ?
Le quartier est fort bon. Il sera, je vous jure
Enchanté de votre retour ;
Sans vous, tout languit dans sa cour.

LA SANTE.

S'il languit loin de moi, son al

L'un pour l'autre nous sommes faits.

Mes faveurs font sentir le prix de ses bienfaits,
Par lui seul à mon tour je me trouve embellie
Nous devrions ne nous quitter jamais.

MERCURE.

Ce souhait prudent m'édifie,
A votre âge fraîche, jolie,
Près du plus beau des Dieux vous retirez exprès
Crainte d'ennuis, par ma foi, je défie
Qu'on en puisse jaser; pour affronter les traits
De la maligne calomnie,
L'azile est sur, vos innocens attraits
Seront en bonne compagnie.

LA SÂNTÉ.

S'il vous plaît, trêve à l'ironie;
Je la haïs.

MERCURE.

Là, prenez un air moins sérieux,
Je ne veux pas blesser votre délicatesse,
Mais dites-moi, téméraire Déesse,
Osez-vous bien vous montrer en des lieux
Que votre suite a rempli de tristesse,
Le pas est un peu dangereux.

LA SÂNTÉ.

Je dirai mes raisons, à présent rien ne presse,
Ne songeons qu'à nous divertir,
Oublions le passé, que notre crainte cesse,
En faveur du présent qui seul nous intéresse,

Et

Et je réponds de l'avenir.

En ce jour où l'Amour s'apprête
A célébrer le plus charmant des Rois,
Pour combler les vœux des François,
J'ai crû devoir me prier de la Fête ;

Tous les cœurs sont contents, l'invincible Louis
Laisse reposer son tonnerre,
Et respirer ses ennemis.

Il revient ; à l'aspect d'une tête si chère,

Le meilleur peuple de la terre

De son amour va recevoir le prix.

J'ai volé sur ses pas ; & déjà dans Paris

Par ma présence salutaire,

Tous les malades sont guéris ;

A tous je me donne *gratis*.

MERCURE.

Autre imprudence ; ah , cervelle légère,

Eh ! ne craignez-vous pas de vous faire une affaire ?

Quelle étrange démangeaison

Vous fait des Médecins affronter la furie ?

Empiéter sur leur droits ; est-ce une raillerie ?

Vous imaginez-vous qu'ils entendront raison.

Donner pour rien ce qu'un corps respectable

Vend à Paris si cher ; l'injure est effroyable.

Songez bien que leur Art, est un Art redoutable ;

Que la salubre Faculté,

Est dans son courroux implacable,

Même à craindre pour la Santé.

LA SANTÉ.

Je brave son courroux frivole.

B

MERCURE.

Si son pouvoir étoit connu de vous,
 Je vous verrois bientôt fléchir devant l'idôle :
 Avec elle on doit filer doux.
 Mars, tout méchant qu'il est, est moins à crain-
 dre qu'elle.
 Je puis en parler sçavamment ;
 Conducteur des défunts dans la nuit éternelle,
 A grand peine un Guerrier
 Vers la sombre demeure avec moi s'achemine ;
 Que de morts j'ai déjà conté, plus d'un millier
 Dépêché par la Médecine,
 Non que je blâme en vous ce noble empressement
 A chérir un Héros couronné par la Gloire.
 A propos dites-moi comment
 Vous êtes avec la Victoire,
 'Avez-vous fait la paix ?

LA SANTE'.

Pourquoi donc ?

MERCURE.

Entre-nous
 Elle n'a pas trop lieu de se louer de vous :
 Vous n'avez pas respecté son ouvrage ;
 Et votre départ inhumain ,
 D'un Prince qu'elle adore enchaînant le courage,
 Arrêtât ses exploits au milieu du chemin.
 Entre femmes, pour l'ordinaire ,
 Pareil affront ne se pardonne guère ;
 Là , convenez-en avec moi ,

Vous avez tort.

LA SANTE'.

En bonne foi ,
C'est me condamner sans m'entendre ;
Est-ce à moi qu'on devrait s'en prendre ;
Ecoutez-moi. /

MERCURE.

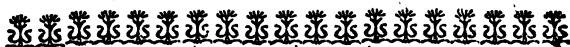
J'y consens volontiers ,
Mais la Victoire en ces lieux va se rendre ;
J'entends déjà le bruit des instruments guerriers ,
Vous ferez sagement d'éviter sa présence ;
Pour un instant éloignez-vous ;
Je ferai votre paix , lorsque sa violence
Aura porté les premiers coups.

LA SANTE'.

Cette Déesse & si haute & si fière ;
Devroit-elle m'embarrasser ,
Moi qui d'un mot puis renverser
Les ministres de sa colère ;
Voyez-la seul , toutefois j'y consens ,
Essayez , s'il se peut , de la rendre traitable ;
Je veux bien lui laisser le temps
De devenir plus raisonnable.

MERCURE.

Allez : tâchons de faire avec honneur
Notre emploi de médiateur.



S C E N E V.

MERCURE, LA VICTOIRE, LA SUITE,
L'AMOUR.

LA VICTOIRE.

Seigneur Mercure est-il possible
De voir l'Amour ?

MERCURE.

Avec de tels appas
Je puis vous garantir qu'il est toujours visible,
Tenez, il vient lui-même au devant de vos pas.

LA VICTOIRE à l'Amour.

Aimable Dieu que l'univers adore,
Je viens assister à vos jeux.

L'AMOUR.

Votre présence les honore,
Vous mettez le comble à mes vœux ;
En cet instant souffrez que je m'acquitte
Du tribut que l'on doit à vos nobles exploits,
Vous aimez les François, je vous en félicite,
On ne peut faire un meilleur choix.

LA VICTOIRE.

Toujours leur courage m'étonne,

D'HYVER.

21

A peine je me montre à ces bouillans vain-
queurs,

Qu'ils viennent ravir mes faveurs,
Sans attendre que je les donne;

L'intrepide Louis, & les braves Guerriers
Laissent fort peu de chose à faire à la Victoire :

On les voit aux champs de la gloire
Cueillir eux-mêmes leurs Lauriers.

Depuis qu'à les servir je me suis engagée,
A leur fiere valeur je me laisse entraîner;

Et je ne me trouve chargée
Que du soin de les couronner.

Ah! si la Santé plus fidelle,

De mon Héros n'eût arrêté le bras,
Nous allions... la cruelle a retenu nos pas,

La trahison est digne d'elle,

Qu'elle redoute mon couroux,

Je l'ai juré ma vengeance est certaine.

MERCURE.

Calmez un peu l'aigreur de votre haine,
Prénez des sentimens plus doux.

LA VICTOIRE.

Qui moi lui pardonner? ah! de grace, Mercure,
Epargnez-vous d'inutiles efforts;

Ce que je puis après une pareille injure,

C'est de l'abandonner à ses cruels remords:

Qu'on ne m'en parle plus. Tendre Amour, je vous
prie

De vouloir bien amuser les instans

Des Guerriers que je vous confie,

LE QUARTIER

Vous me les rendrez au Printemps.

L'AMOUR.

A vous servir Déesse, je m'engage,
 Les plaisirs naîtront sous leurs pas :
 Mais comment ne craignez-vous pas
 Qu'ils n'amolissent leur courage ?

LA VICTOIRE.

Rendez plus de justice à leurs cœurs généreux ;
 Des ris, des jeux, la troupe enchanteresse,
 Dans les transports d'une agréable yvresse,
 Pour un tems passager semble fixer leurs vœux ;
 Les doux plaisirs, enfans de la mollesse,
 Folâtaient sans crainte autour d'eux :
 Mais lorsqu'aux Champs de Mars la gloire les
 rappelle,
 Rien ne peut arrêter leurs pas impétueux,
 Dans les dangers les plus affreux
 Leur courage se renouvelle :
 Tendres, soumis à votre cour,
 Plus que mortels dans l'horreur de la guerre,
 Cueillant le mirte, ou lançant le tonnerre,
 Fidèles à l'honneur, sensibles à l'Amour,
 De ce peuple charmant tel est le caractère ;

MERCURE.

Il n'y manque qu'un petit trait ;
 A dire vrai, c'est une bagatelle,
 Dont votre mémoire infidelle
 A négligé d'enrichir le portrait ;
 Fripons dans leurs plaisirs, courans de belle en
 belle . . . ,

LA VICTOIRE.

Reproche cent fois rebattu :
 Tout plaisir d'habitude ennuie,
 La constance en amour seroit une folie,
 Et chez eux c'est une vertu.
 Jeunes Guerriers favoris de la gloire,
 Livrez-vous aux plaisirs, & montrez à l'Amour
 Que les enfans de la Victoire
 Sont nés pour embellir sa cour.

L'AMOUR.

Héros, vainqueurs dans les allarmes,
 Soyez vaincus à votre tour,
 Pour prix de vos exploits, soumettez-vous aux
 charmes
 Des beautés dont l'Hymen va combler votre
 amour,
 Sous les loix des plaisirs que ce Dieu vous as-
 semble ;
 Nous sommes assez mal ensemble :
 Mais en votre faveur je veux bien aujourd'hui
 Me raccommoder avec lui ;
 Allez que Mercure lui-même,
 Chez l'Hymen, de ma part, accompagne vos pas.

MERCURE.

Qui, moi ! Seigneur, ma surprise est extrême,
 A cet emploi je ne m'attendois pas.

[*Les Guerriers sortent conduits par Mercure.*]



SCENE VI.

LA SANTE', L'AMOUR, LA VICTOIRE.

LA SANTE'.

Suis-je de trop ?

L'AMOUR.

Votre présence
Est l'ame de tous les plaisirs,

LA VICTOIRE.

Et les larmes & les soupirs
Sont les fruits de sa lâche absence.

LA SANTE'.

Je suis bien coupable à vos yeux ;
De quoi vous plaignez-vous ? N'êtes-vous pas
 injuste,
Vos amis sont les miens, déjà ce Prince auguste,
Ce Prince si cher à nos vœux,
N'a-t-il pas égalé les Rois les plus fameux.

LA VICTOIRE.

Il les eût surpassés sans votre négligence ;
Vous deviez veiller sur ses jours,

D'HYVER.

25

Ses rapides exploits, combloient mon espérance,
Il vous convenoit fort d'en arrêter le cours.

A votre bizarre inconstance,
Si vous ne pouvez renoncer,
Sur tant d'autres objets de mon indifférence,
Vous aviez de quoi l'exercer ;
Vos caprices du moins seroient sans conséquence:
Mais non, mes favoris seuls en butte à vos traits,
Eprouvent votre humeur légère ;
Tandis que des mortels que je ne vis jamais,
Poids inutiles de la terre,
Seront comblez de vos bienfaits.
Vous devriez rougir d'une telle infamie.

LA SANTE.

Ah ! Déesse, moderez vous,
Je veux bien puisqu'il faut que je me justifie,
Que l'Amour soit juge entre-nous.

LA VICTOIRE.

J'y consens de bon cœur.

L'AMOUR.

Jamais cause si belle
Ne mérita mieux mon attention,
Puisse de ma décision
Naître entre-vous une paix éternelle.
L'Amour est fait pour réunir les cœurs,
Avec Bourbon j'en partage l'empire,
A ce Héros que l'univers admire,
Faites part comme moi de toutes vos faveurs.

LA VICTOIRE.

Voyons un peu par quel tour admirable
Elle prétendra s'excuser.

LA SANTE'.

Il vous sied bien de m'accuser ,
Lorsque vous seule estes coupable :
Compagne de Louis, les Dieux me sont témoins,
Qu'à conserver ses jours j'appliquois tous mes
soins ,
Contente de veiller au bonheur de la France ,
Son salut de mon zèle étoit l'unique prix ,
D'un Héros dédaigneux j'ai souffert les mépris ,
Sans oser murmurer de son indifférence ,
Je n'osois faire entendre des soupirs
Dont vous aviez osé m'interdire l'usage ,
Vous seule objet de ses désirs ,
De son cœur usurpiez l'hommage ,
Vous triomphiez de mes douleurs ,
N'ayant que mon amour pour guide ,
Certaine d'éprouver le plus grand des malheurs ,
Je suivois en tremblant votre course rapide :
Mais qui pourroit suivre un Héros
Trop enchanté des attraits de la gloire ,
Qui ne goûte d'autre repos
Que dans les bras de la Victoire ;
Conquerant de la Flandre , à peine il est vain-
queur ,
Que vous rallumés son ardeur ,
A de nouveaux exploits votre fureur l'engage ,
Au bout de ses états il vole vous chercher ,

Comme si je pouvois marcher
 Aussi vîte que son courage,
 Vous l'entraînez toujours à de nouveaux succès,
 Et par quelle injustice extrême,
 Immolez-vous ses jours à ses projets,
 Un Roi pour être à ses Sujets,
 Cesse-t-il donc d'être à soi-même,

LA VICTOIRE.

Leur bonheur, d'un grand Roi fait la félicité,
 C'est à ces respectables marques
 Qu'on reconnoît dans les Monarques
 Les traits de la Divinité.

LA S A N T E'.

Pouvoit-il désirer de gloire préférable
 A celle qu'en ces lieux j'ai sçu lui procurer ;
 Oui j'ai sçu le faire adorer ;
 Vous l'avez rendu redoutable ,
 Mais pour être un grand Roi, l'honneur l'avoit
 formé ,
 Sans vos faveurs, il eût sçu l'être ,
 Sans mon absence auroit-il pu connoître
 A quel point il étoit aimé ?

LA VICTOIRE,

Votre excuse fait votre crime :
 Mais ce qui me vange de vous ,
 C'est que ce Prince magnanime
 N'hésitera jamais à choisir entre-nous.

LE QUARTIER

LA SANTÉ.

Je connois votre humeur altière ,
 Tout autre en craindroit les accès ;
 Mais chez un peuple qui préfère
 La Santé de son Prince aux plus brillans succès ,
 Je puis braver votre colére.

L'AMOUR.

Ah , pourquoi vous emportez-vous ?

LA VICTOIRE.

On ose braver mon couroux ,
 Je sçaurai me vanger.

LA SANTÉ.

Orgueilleuse Déesse ,
 Tremble pour ces guerriers, objets de ta tendresse,
 A mon ressentiment tout deviendra permis ,
 Et dans le couroux qui me presse,
 Je ne respecterai que les jours de LOUIS.

[*Elle sort.*]

L'AMOUR.

Arrêtez , arrêtez , [*à la Victoire.*] calmez la violence.

LA VICTOIRE *en sortant.*

Je n'écoute plus rien ; je vole à ma vengeance.



S C E N E V I I.

L' A M O U R , M E R C U R E.

M E R C U R E.

L'Ennuyeux immortel que le Seigneur Hymen,
Il ne finit jamais ; quelle cérémonie,
Il les tiendra jusqu'à demain,
J'ai bien vîte quitté sa triste compagnie.
Ces Dames sortent en fureur,
Mauvais présage pour la Fête.

L' A M O U R.

Elles m'ont rempli de frayeur.

M E R C U R E.

Ainsi que vous j'ai belle peur,
Comment conjurer la tempête ?

L' A M O U R.

Quand tous les Dieux se brouilleroient exprès,
J'aurois plutôt terminé leurs querelles,
Que de pouvoir mettre la paix
Entre deux Deïtes fémelles.

M E R C U R E.

La chose est difficile ; il me souvient fort bien

Du long procès transcrit dans nos archives.

Trois de nos Dames des plus vives ;
Votre Mère en étoit , prirent feu sur un rien ,

Dans un instant l'Olimpe se divise ,

Ilion nous vit dans la crise ,

Nous étriller très-scandaleusement :

Après dix ans de déraisonnement ,

Ayant bien entassé sottise sur sottise ,

On se raccommoda par ennui seulement.

L'AMOUR.

Je vais voir s'il est quelque voye
Pour prévenir l'éclat.

MERCURE.

Comment ? qui nous envoie
Cette figure de pédant
Sous ce lugubre habillement ,
Lorsque tout le monde est en joye.



SCENE VIII.

MERCURE, DAMIS.

DAMIS.

ON dit qu'ici l'Amour fait présent de ses
traits ,
Pour regagner le cœur d'une infidelle ,
Un Robin comme un autre , a part à ses bienfaits.

D'H Y V E R.

31

M E R C U R E.

Avez-vous là votre libelle ?

D A M I S.

[*Gravement.*] Je vais vous dire, en deux mots la querelle ,

On peut servir son Roi de plus d'une façon ,
Et sans verser du sang , ou braver le canon ,
Un Robin à l'état peut témoigner son zèle . . .

M E R C U R E.

Au fait , au fait.

D A M I S.

L'Amour regne sur tous les cœurs,
Et sans considérer, ni rang , . . .

M E R C U R E.

Au fait , vous dis-je.

D A M I S.

Sur ces deux argumens vainqueurs
J'allois afféoir notre litige.

M E R C U R E.

Peste des argumens ; dites-moi des raisons ,
Du Carquois de l'Amour je suis dépositaire ,
Dépêchez , j'ai plus d'une affaire.

D A M I S.

Je demande justice.

LE QUARTIER

MERCURE.

Eh bien , soit nous verrons.

DAMIS.

J'aimois la jeune Cydalise,
Un Capitaine de Dragons....

MERCURE.

Ho, ho....

DAMIS.

Quelle est votre surprise !
Contre ce fier rival tous mes moyens sont bons.

MERCURE.

La cause à quatre mois remise.

DAMIS.

Mais elle est en état , & vous pouvez juger.
Je sens qu'à mon rival votre voix est promise,
C'est le bon droit qu'il faudroit protéger.

MERCURE *à part.*

En tout ceci je suis en peine ;
Si je vais lui donner un trait ,
Par là je détruis le bienfait
Qu'a reçu notre Capitaine.
Je crois pourtant que je dois en honneur
Favoriser le Militaire ,
Cette saison pour eux , est un tems de faveur.
haut. Allez , allez , je verrai votre affaire.

DAMIS.

DAMIS.

Quoi vous blessés la justice & mes droits.

MERCURE.

Songez que ce rival partira dans trois mois;
Et d'ailleurs avant vous, il aimoit Cydalise;
Il rentre dans son bien.

DAMIS.

Tout beau; point de méprise;
Vous cumulez notre action;
Songez bien qu'il n'est question
Que de juger le *passé*,
Je suis *troublé*, j'en demande raison,
Nous plaiderons après s'il veut au *péti*.

MERCURE.

Je n'entend rien à ce grimoire,
Croiez m'en, avec lui n'ayez-point de procès.

DAMIS.

Je veux plaider.

MERCURE.

Vous y perdrez les frais.
Prenez plutôt l'affaire en patience,
Consolez-vous, vous regnerez l'Été;
L'Amour protège alors la Robbe & la Finance;
Voilà son plan.

C

LE QUARTIER DAMIS.

Il est mal concerté,
 J'en fais aujourd'hui la victime,
 Je fais depuis dix ans le métier d'Avocat,
 Et je croiois qu'à mon état
 On devoit un peu plus d'estime;
 Adieu Seigneur par ce beau jugement
 Vous m'avez fait la plus grande injustice.

MERCURE.

Monf l'Avocat songez pourtant,
 Qu'on vous a jugé sans épice.



S C E N E I X.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

C'Est donc ici le rendez-vous des Dieux?
 Cette ville jamais ne parut si brillante,
 Je vous trouve Apollon d'une gayeté charmante.

APOLLON.

Je sçais m'accommoder au temps comme aux
 lieux,

L'Amour m'a dit qu'il donnoit une Fête
 Au sujet du retour du plus chéri des Rois.
 A célébrer Louis ma lyre est toute prête,
 Sur les Héros, Apollon a ses droits.

MERCURE.

Vos droits sont beaux & grands, faut-il louer,
 médire,

Chanter la paix, la guerre, & les embrasemens,
Bacchus, l'Amour, l'Hymen; tous les événemens
Sont du ressort de votre lyre.

J'espère cependant qu'en faveur de l'Amour,
Vu le mauvais renom où vous êtes en France,
Vous voudrez bien au moins ce jour,

Nous honorer d'un très-profond silence :
Assez de mauvais Vers ont inondés Paris,
Sur le plus beau sujet, ... un chacun en murmure ;

APOLLON.

Qu'entens-je, explique-toi, Mercure ?

MERCURE.

Quoi votis n'inspiriez pas ces sublimes vers :
Ces Poèmes divins, ces Vers à la douzaine,
Ces Epîtres sans art, & ces Odes sans feux,
Qu'on voyoit chaque jour arriver par centaine,
Et sous votre nom en ces lieux !

APOLLON.

Sous mon nom ? ah ciel, quelle audace !
Je ne connois pas plus ces Vers que leurs Auteurs.

MERCURE.

Renier son ouvrage après certains maux,
Stile ordinaire du Parnasse ;
Au reste, soit dit entre nous,
J'eusse imité votre prudence,
Il vaut mieux être accusé de silence,
Que d'avoir chanté comme vous.

APOLLON.

Informé par la Renommée
Des vertus de Louis, de ses nobles exploits,
Pendant qu'il laisse un peu reposer son armée,
Je viens tracer sur lui le modèle des Rois.
J'arrive en ce moment sur cet heureux rivage.

Vous arrivez ?

A P O L L O N :

Daigne en croire Apollon.

M E R C U R E.

Si vous n'étiez un Dieu je vous croirois Gascon.

Quoi dans l'hôtel de Melpomene

Avec tout le Parnasse en corps,

Car permettez que je le die,

Vous n'avez pas donné la Comédie,

Et vous arrivez sur ces bords ?

A P O L L O N :

Tu perds je crois la tête.

M E R C U R E.

Ah ! j'ai bonne cervelle ;

Et si les Dieux pouvoient devenir foux,

Le cerveau d'Apollon, soit dit bas entre-nous,

En recevrait la première nouvelle.

A P O L L O N :

À tout ce que tu dis je n'ai point eu de part,

Mais quelqu'impôteur téméraire,

Pour me décrier sur la terre,

Se feroit-il servi de mon nom quelque part ?

M E R C U R E.

Pour les déguisements ils sont ici d'usage ;

Tous les états sont confondus,

En France on ne se connoît plus ;

On y change de rang, de nom & de visage,

Tout Fat prétend être Marquis,

Le Financier se pique de Noblesse,

Le Sot d'un jugement exquis,

La laide de beauté, la vieille de jeunesse,

Mais quel mortel dans l'univers,
 Quel pauvre malheureux, & pour une journée
 Voudroit troquer sa destinée
 Contre celle du Dieu des Vers.

A P O L L O N.

Le langage des Dieux est banni de la terre.

M E R C U R E.

En bon ami je ne puis vous céler
 Qu'il est devenu si vulgaire
 Que les honnêtes gens n'osent plus le parler.
 Convenez avec moi que vos Vers pleins d'em-
 phaze,

Et l'hypocrène & l'hélicon,
 Avec tout le sacré vallon,
 Ne vous fournissent pas de quoi nourrir Pegaze

A P O L L O N.

Je sçais le peu de cas qu'on fait de mes faveurs :
 Mais pourquoi m'allarmer des mépris de la
 France ;

Quand de mon triste sort je suis moi-même Au-
 teur,

C'est la suite de mon absence,
 Et du téméraire imposteur . . .

M E R C U R E.

N'en seriez vous point un vous-même,
 Qui sous les dehors d'Apollon,
 Nous cacheriez quelque fripon ?
 Car vous niez des faits . . .

A P O L L O N.

Ma surprise est extrême,
 Me méconnoître moi ?

M E R C U R E.

Puisque vous êtes deux

LE QUARTIER

Mon doute paroît raisonnable ;

Êtes vous bien le véritable ?

Le choix me paroît hazardé ;

Amenez-vous quelque gentille Muse ?

A P O L L O N.

Les Muses ! plaisans passe-temps !

La plus jeune a plus de mille ans ,

Et le moyen qu'on s'en amuse !

Ah ! parlez-moi de ces jeunes beautés ,

Dont l'Amour embellit les rives de la Seine ,

Je les préférerois sans peine

A toutes nos Divinités.

M E R C U R E.

Voici de quoi vous pourvoir au moins d'une ;

Cette divine flèche est un don de Plutus ,

Du métal dont elle est vous sçavez les vertus ,

Vous pouvez attaquer & la blonde & la brune.

A P O L L O N.

Je sçaurai par mes Vers , . . .

M E R C U R E.

Gardez, gardez vos sons

Pour amuser nos vieilles immortelles ,

Car vos chansons sont des chansons

Qui ne feront ici que des cruelles.



S C E N E X.

L O N , M E R C U R E , P H I L I S ,

M E R C U R E.

Connois cette belle, elle étoit chez
l'Hymen,

D'HIVER.

39

A l'un de nos Guerriers elle a donné la main,
à Philis.

Hé bien a-t-on fini votre heureux Mariage ?

PHILIS.

Amour son-~~ce~~ là tes douceurs ?
à Mercure.

Vous nous avez quitté, du calme est né l'orage.

MERCURE.

Un autre emploi me demandoit ailleurs,
Les Déeses ont fait tapage.

A POLLON.

Belle Philis reprenez vos esprits.

PHILIS.

L'Amour est-il absent ? En cette conjoncture,
Lui seul pouvoit ...

MERCURE.

Parlez, parlez, Mercure
Est son lieutenant à Paris.

PHILIS.

Nous perdons nos époux, l'inflexible Victoire
Entraîne sur ses pas ces aimables Guerriers,
Que l'Hymen nous offroit tous couverts de Lau-
riers,

Enlèvez de nos bras, ils volent à la gloire.

MERCURE.

Vous n'avez pû triompher d'eux,
Et les retenir par vos larmes ?

PHILIS.

La Guerre a pour eux trop de charmes,
Avec joye à l'autel nous marchions deux à deux,
Quand la Victoire aux regards furieux,
Agitant sa terrible lance,
Appelle nos Héros, au milieu d'eux s'élance,

Ciij

Et leur tient ce discours, „ suivez-moi demi-
„ Dieux,

„ Aux armes, vangez-moi, qu'à la voix de la
„ guerre,

„ On quitte & l'Hymen & l'Amour,

„ Volez sur mes pas en ce jour.

„ Banir la *Santé* de la terre.

A ces mots nos Amans transportés de fureur,
A nos yeux ont changé tout à coup de visage,
Et sur leur front où regnoit la douceur,

S'est venu peindre le courage;

Envain nous répandons des pleurs,

On nous donne un regard, d'un mot on nous
console,

C'est tout ce que l'on croit devoir à nos douleurs.

L'orgueilleuse *Santé* paroît & chacun vole,

Elle menace, elle veut se vanger,

Le tumulte s'augmente, en ce désordre extrême,

Trop foible pour pouvoir écarter ce danger,

Je viens chercher l'Amour lui-même.

MERCURE.

Vous voilà bien dans l'embarras,

N'est-il pas des Amans de plus d'une fabrique;

Croïez-moi, cédez vos appas

A quelqu'Amoureux pacifique

Partisan des plaisirs, ennemi des combats.

Plutus a ses agens, Thémis a sa cohorte,

Il en est à la cour, & l'on en trouve ici.

APOLLON.

Apollon même que voici

Peut vous en procurer encor d'une autre sorte,

A quelqu'Auteur, accordez votre main.

MERCURE.

Le bel époux qu'une maigre figure,

D'HYVER.

41

Qui chaque hyver pour les droits de l'Hymen,
Offre à sa femme une brochure.

PHILIS.

La victoire après elle entraîne mon vainqueur,
La cruelle abusant de son trop de courage,
Au mépris de ma vive ardeur,
Va de nouveau l'immoler à sa rage.

MERCURE.

Disipez vos frayeurs, retournez chez l'Hymen,
L'Amour est parti pour vous joindre,
L'Amour calmera tout, n'ayez plus rien à crain-
dre.

Vous recevrez vos époux de sa main,

PHILIS.

Si ce Dieu veut nous les reprendre,
Jaloux de l'heureux sort qu'il nous fait en ce jour,
Qu'il délivre nos cœurs des charmes de l'Amour,
Que lui-même vient d'y répandre.

MERCURE.

Voici ce Dieu, que vois-je, la Santé
L'accompagne avec la Victoire,
Il triomphe : Apollon vite une Ode à sa gloire ;
Ai-je dit vrai jeune beauté,



SCENE DERNIERE.

APOLLON, MERCURE, L'AMOUR,
LA VICTOIRE, LA SANTE', PHILIS.

L'AMOUR.

Que les jeux & les ris succèdent aux allar-
mes,

Chez les peuples soumis au beau Sang des Bourbons.

Vous *Santé* répandez vos dons ,

Victoire mettez bas les armes.

Lorsque l'hiver par ses rigueurs

Des eaux sous les glaçons arrête le murmure ,

Que tout languit dans la nature ,

J'ai seul le droit d'embraser tous les cœurs.

Jeune & belle Philis que votre joye éclate ,

L'Hymen va combler vos souhaits ,

D'un prompt bonheur que chacune se flatte ,

Je ramène avec moi vos époux & la paix.

PHILIS.

Je vole au devant d'eux : courir à ce qu'on aime ,

Et vouloir hâter son retour ,

C'est prouver son zèle à l'Amour ,

Et sa reconnoissance en le servant lui-même.

L'AMOUR.

Allez que tous les cœurs me soient toujours soumis.

Déeses approchez , & que chacune jure

Devant Apollon & Mercure

Tout ce que vous m'avez promis.

LA VICTOIRE.

Oui je fixe ma cour en France ,

A celle du plus grand des Rois ;

En tous lieux je ferai redouter sa puissance ,

Je promets à son bras mille nouveaux exploits ,

L'Europe craindra son tonnerre ,

Et moi-même sur ses vaisseaux

Conduisant ses Guerriers aux deux bouts de la terre ,

On me verra partout arborer ses Drapeaux ,

Ce que j'ai fait pour lui, vous répond de mon zèle

Et me tiendra lieu de serment,

L A S A N T É.

Je ne serai pas moins fidelle

A tenir mon engagement ;

Je jure par le Stix, par Jupiter lui-même,

De suivre & de ne quitter plus

Un Roi, l'honneur du Diadème,

Et l'assemblage des vertus.

L' A M O U R.

Pour moi j'ai tenu ma promesse,

De Louis, pour son peuple, on connoît le retour,

De ses sujets on a vû la tendresse,

N'étois-ce pas l'ouvrage de l'Amour ;

Pour les François connoissez tout mon zèle,

Je fais pendant la paix tous les amusemens,

Et quand la guerre vient me le rendre infidèle,

Je recours aux dégoûtemens ;

Car j'ai fait bail avec lui pour la vie.

L'hyver partout j'accompagne ses pas,

Et sous le nom flatteur d'Amour de la patrie,

L'Eté je le suis aux combats ;

Je suis content que la Fête commence.

A P O L L O N.

Célébrons en cet heureux jour

Le triomphe des Lis, le bonheur de la France,

Louis & la Santé, la Victoire & l'Amour.

F I N.



DIVERTISSEMENT.

Des jeunes Françoises de la suite de l'Amour, dansent avec des Guerriers qu'elles désarment.

GRAND AIR *chanté par la Victoire.*

HÉROS qui me rendiez hommage,
Je vous rends votre liberté,
LOUIS sur cet heureux rivage
Ramene les jeux, la gayeté,
Vous êtes grand par son courage,
Soyez heureux par sa bonté.

AUTRE AIR.

Guerriers au combat redoutables;
Aimez, aimez à votre tour,
Voici l'empire de l'Amour,
Ici ne soyez plus qu'aimables;
Volez à la voix des plaisirs,
Héros chéris de la Victoire,
Elle vous a couvert de gloire;
Elle va combler vos désirs.
Héros chéris de la Victoire,
Volez à la voix des plaisirs.

D U O.

A l'Amour cédez la Victoire;
Livrez vos cœurs à vos tendres désirs;
Votre défaite fait sa gloire,
Et son triomphe vos plaisirs.



VAUDEVILLE.

CELEBREZ un Roi digne de l'être,
 Et que feroit votre choix,
 Si le Ciel qui l'a fait votre Maître
 Vous laissoit choisir vos Rois.
 La Victoire est toujours sa compagne,
 Rivaux jaloux,
 Quoi son courroux
 Vous consterne tous ;
 C'est sa première Campagne.



Dieu charmant nous te rendons les armes,
 Viens régner sur des Vainqueurs,
 Tes plaisirs & tes jeux pleins de charmes
 Ont pour eux mille douceurs.
 Que la joye en ces lieux t'accompagne
 En ce beau jour,
 Servons l'Amour,
 Mars aura son tour
 A la première Campagne.



A douze ans la jeune Céliante,
 N'ose encore lever les yeux,

Le jour où l'on se verra
Ensemble, & l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra
Le jour où l'on se verra



Puisqu'il n'y a plus d'espérance,
Puisqu'il n'y a plus d'espérance,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre,
I verra l'homme à l'œuvre



Baile un jour après d'une Coquette,
T'avoignait quelque désir,
Il la presse, & bientôt la finisse
Seint aussi de s'attendrir.
Nous fut chez elle l'accompagne,
Mais le lutin
Baile la main,
Et s'enfuit soudain,
Et la première Campagne.



de la sade embroisie,

Dont s'enyvrent tous nos Dieux.
 Je veux d'une liqueur mieux choisie
 Les régaler en ces lieux.
 Mon nectar est du Vin de Champagne,
 Ce jus divin
 Daus un festin
 Met l'Amour en train
 Dès la première Campagne.

Au Parterre.

Notre Auteur en ce moment critique,
 Ressemble à nos ennemis,
 De sa Pièce il craint la fin tragique,
 D'espérer est-il permis.
 La frayeur à présent l'accompagne,
 Sans votre appui,
 C'est fait de lui,
 S'il tremble aujourd'hui,
 C'est sa première Campagne.

F I N.

Lû & approuvé la Comédie de l'Amour en
 Quartier d'Hyver, ce 20. Novembre 1744.
 CREBILLON.

Vû, permis de représenter. A Paris ce 21. No-
 vembre 1744. MARVILLE.



RHADAMISTHE

ET

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE

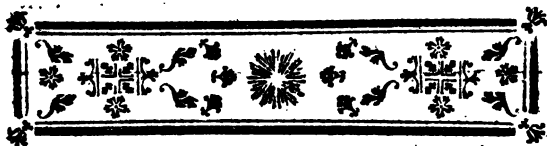
En cinq Actes, en Vers,

Claude Prosper Jolyot

PAR M. DE CRÉBILLON;

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François ordinaires du Roi,
le 23 Janvier 1711.*

A



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE VAUDEMONT.



MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du succès de Rhadamisthe. Une Tragédie qui vous avoit plu pouvoit-elle n'être pas approuvée ? Le Public l'a applaudie , en effet ; & ce sont ces mêmes applaudissemens qui

A 2

me donnent aujourd'hui la hardiesse de la dédier à V. A. S. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que cette liberté soit suivie d'aucune autre; votre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité, tel par son habileté à la Guerre échappe à des périls certains, & sait se couvrir de gloire dans le tems qu'il paroît le plus près de sa perte, qui ne soutiendrait pas la plus petite louange sans se déconcerter. Accoutumé d'ailleurs à peindre des Héros de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'après le plus parfait Modele. Et quels éloges encore que ceux d'une Epitre, pour un Prince consacré à l'Histoire & à la Tradition? L'Histoire, sans se charger d'un encens superflu par le simple récit des faits, loue avec plus de noblesse que les traits les plus recher-

chés : ainsi le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoye ; c'est-là , où mieux que dans une Epitre , souvent suspecte de flatterie , il verra quel prix étoit réservé aux grandes Actions de V. A. S. Trop heureux que la permission que vous avez eue la bonté de me donner , de placer votre Nom à la tête de cet Ouvrage , me mette à portée de vous assurer que personne au monde n'est avec plus de vénération & un plus profond respect que moi ,

MONSEIGNEUR ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

**Le très-humble & très-obéissant
Serviteur ,**

JOLYOT DE CRÉBILLON.

A 3

A C T E U R S.

PHARASMANE, Roi d'Ibérie.

RHADAMISTHE, Roi d'Arménie, Fils.
de Pharasmane.

ZÉNOBIE, Femme de Rhadamisthe, sous
le nom d'Isménie.

ARSAME, Frere de Rhadamisthe.

HIÉRON, Ambassadeur d'Arménie, &
Confident de Rhadamisthe.

MITRANE, Capitaine des Gardes de
Pharasmane.

HIDASPE, Confident de Pharasmane.

PHÉNICE, Confident de Zénobie.

GARDES.

*La Scène est dans Arthanisse, Capitale de
l'Ibérie, dans le Palais de Pharasmane.*



RHADAMISTHE

ET

Z É N O B I E ,

TRAGÉDIE.

A C T E P R E M I E R .

SCENE PREMIERE.

Z É N O B I E , *sous le nom d'Isménie* ,
P H É N I C E .

Z É N O B I E .



H! laisse-moi , Phénice , à mes mortels
ennuis ,

Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis :
Laisse-moi ; ta pitié , tes conseils & la vie ,
Sont le comble des maux pour la triste

Isménie .

Dieux justes ! Ciel vengeur , effroi des malheureux ,
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

A 4

P H É N I C E.

Vous verrai-je toujours, les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?

Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos :
Cruelle , si l'Amour vous éprouve inflexible ,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs ! captive dans des lieux,
Où l'Amour foumet tout au pouvoir de vos yeux ;
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie ,
Que pour vous asservir le grand Roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce Vainqueur des Romains ?
D'un Sceptre redoutable il veut orner vos mains ;
Si , rebuté des soins où son amour l'engage ,
Ils'est enfin lassé d'un inutile hommage ,
Par combien de mépris , de tourmens , de rigueur ,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur ?
Flattez , comblez ses vœux , loin de vous en défendre ,
Vous le verrez bientôt plus soumis & plus tendre.

Z É N O B I E.

Je connois mieux que toi ce barbare Vainqueur ,
Pour qui , mais vainement , tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire ,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire ,
Malgré tous ses exploits , l'Univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-tems ton amitié fidelle ;
Il faut d'un autre prix reconnoître ton zèle ,
Me découvrir. Du moins , quand tu sauras mon sort ,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice , tu m'as vûe aux fers abandonnée ,
Dans un abaissement où je ne suis point née :

Je compte autant de Rois que je compte d'Aïeux,
Et le sang dont je fors ne le cede qu'aux Dieux.
Pharasmâne, ce Roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celui qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à son sang le destin qui me lie,
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie :
Mais à ses nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a faite ncor pere de mon Époux ;
De Rhadamisthe enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême !
Vous, Zénobie ! ô Dieux !

ZÉNOBIE.

Oni, Phénice, elle-même ;
Fille de tant de Rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais, hélas ! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mitridate, mon pere,
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere ;
L'une & l'autre Arménie asservie à nos loix,
Mettoit cet heureux Prince au rang des plus grands
Rois.

Trop heureux, en effet, si son frere perfide
D'un Sceptre si puissant eût été moins avide :
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon pere, & pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mitridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avouerai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même ;
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

A ;

P H É N I C E.

Jamais Roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux , & plus digne d'envie.
Déjà des autres Rois devenu la terreur...

Z É N O B I E.

Phénice , il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchois à mon troisième lustre ,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre :
Rhadamisthe déjà s'en croyoit assuré ,
Quand son pere cruel contre nous conjuré ,
Entra dans nos États , suivi de Tiridate ,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mitridate ;
Et ce Parthe indigné qu'on lui ravit ma foi ,
Sema par-tout l'horreur , le désordre & l'effroi.
Mitridate , accablé par son perfide frere ,
Fit tomber sur le fils les cruautés du pere ;
Et pour mieux se venger de ce frere inhumain.
Promit à Tiridate & son Sceptre , & ma main.
Rhadamisthe irrité d'un affront si funeste ,
De l'État , à son tour , embrâsa tout le reste ,
En dépouilla mon pere , en repoussa le sien ;
Et dans son désespoir ne ménageant plus rien ,
Malgré Numidius , & la Syrie entiere ,
Il força Pollion de lui livrer mon pere.
Je tentai pour sauver un pere malheureux ,
De fléchir un Amant que je crus généreux :
Il promit d'oublier sa tendresse offensée ,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée ;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi ,
Il remettroit l'État sous sa premiere loi.
Sur cet espoir charmant aux Autels entraînée ,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure Amant osa bien l'achever ,
Eux du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.

Mais le ciel irrité contre ces nœuds impies ,
Éclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen , justes Dieux ! & quel barbare époux !

PHÉNICE.

Je fais que tout un peuple indigné contre vous ,
Vous imputant du Roi la triste destinée ,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels , sans savoir qu'on me cachoit son fort ,
Oferent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits dans ce péril extrême ,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même :
Mais ce Prince bientôt rappelant sa fureur ,
Remplit tout à son tour de carnage & d'horreur.
Suivez-moi , me dit-il , *ce peuple qui m'outrage* ,
En vain à ma valeur croit fermer un passage ,
Suivez-moi. Des Autels s'éloignant à grands pas ,
Terrible & furieux il me prit dans ses bras ,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate ,
Qui vengeoit , mais trop tard , la mort de Mitridate.
Mon époux , cependant , pressé de toutes parts ,
Tournant alors sur moi de funestes regards...
Mais loin de retracer une action si noire ,
D'un Époux malheureux respectons la mémoire ;
Épargne à ma vertu cet odieux récit ,
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit :
Je ne puis rappeler un souvenir si triste ,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il-te fût enfin , Phénicé , de savoir ,
Victime d'un amour réduit au désespoir ,
Que par une main chère , & de mon sang fumante ,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

A 6

P H É N I C E.

Quoi ! ce fut votre Époux .. quel inhumain , grands Dieux !

Z É N O B I E.

Les horreurs de la mort couvroient déjà mes yeux ,
Quand le ciel par les soins d'une main secourable
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais à peine échappée à des périls affreux ,
Il me fallut pleurer un Époux malheureux.
J'appris , non sans frémir , que son barbare pere
Prétextant sa fureur sur la mort de son frere ,
De la grandeur d'un fils , en effet trop jaloux ,
Lui seul avoit armé nos Peuples contre nous.
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie ,
Lui-même de son fils avoir tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours ,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours ;
Et quittant sans regret mon-rang & ma Patrie ,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin , après dix ans d'esclavage & d'ennui ,
Étrangere par-tout , sans secours , sans appui ,
Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille ,
La guerre en un moment détruisit mon asyle.
Arsame conduisant la terreur sur ses pas ,
Vint la foudre à la main ravager ces climats.
Arsame né d'un sang à mes yeux si coupable ;
Arsame cependant à mes yeux trop aimable ,
Fils d'un pere perfide , inhumain & jaloux ,
Pere de Rhadamisthe , enfin de mon Époux.

P H É N I C E.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage ,
Aux mânes d'un Époux , est-ce faire un outrage ,
Que de céder aux soins d'un Prince généreux ,
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux ?

Z É N O B I E.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point notre unique espérance ;
Mais Arsame éloigné par un triste devoir ,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir ;
Et pour comble de maux j'apprends que l'Arménie ,
Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie ,
Va tomber au pouvoir du Parthe , ou des Romains ,
Ou , peut-être , passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur , flatté de sa conquête ,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

P H É N I C E.

Eh bien ! dérobez-vous à ses injustes loix ;
N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits ?
Par un Ambassadeur parti de la Syrie ,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces États , contre un Prince inhumain
Faites agir pour vous l'Ambassadeur Romain :
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Arthanisse ;
Implorez de César le secours , la justice ;
De son Ambassadeur faites-vous un appui ;
Forcez-le à vous défendre , ou fuyez avec lui.

Z É N O B I E.

Comment briser les fers où je suis retenue ?
M'en croira-t-on , d'ailleurs , fugitive , inconnue ?
Comment... Mais quel objet ! Arsame dans ces lieux !



S C E N E I I.

Z É N O B I E , *sous le nom d'Isménie* ,
A R S A M E , P H É N I C E .

A R S A M E .

M'EST-IL encor permis de m'offrir à vos yeux ?

Z É N O B I E .

C'est vous-même , Seigneur ? Quoi ! déjà l'Albanie...

A R S A M E .

Tout est soumis , Madame , & la belle Isménie ,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs ,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour , d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere ;
Jaloux , désespéré , j'ose , pour vous revoir ,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah ! Madame , est-il vrai qu'un Roi fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible ?
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux ?
Pardonnez aux transports d'un Amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit ; je vois qu'avec contrainte
D'un amour allarmé vous écoutez la plainte :
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez ,
Le reproche ne sied qu'aux Amans fortunés :
Mais moi qui fus toujours à vos rigueurs en butte ,
Qu'un amour sans espoir dévore & persécute ;
Mais moi qui fus toujours à vos loix si soumis ,
Qu'ai-je à me plaindre , hélas ! & que m'a-t-on promis ?
Indigné , cependant , du sort qu'on vous prépare ,
Je me plains & de vous , & d'un Rival barbare.

L'Amour, le tendre Amour, qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

Z É N O B I E.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste :
Mais quel que soit le rang & le pouvoir du Roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi :
Ce n'est pas que sensible à l'ardeur qui me flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

A R S A M E.

Ah ! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux ;
Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvu que votre main se refuse à mon pere.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des Rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'Amour n'a pas toujours respecté la Nature ;
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que fais-je, si le Roi devenoit votre Époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice ?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse ;
L'Arménie, attentive à se choisir un Roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi :
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois à mon tour vous en faire un hommage ;
Mais un Pere jaloux, un Rival inhumain,
Veut me ravir encor ce Sceptre & votre main.
Qu'il m'enleve à son gré l'une & l'autre Arménie,
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie :
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,
Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux.

Z É N O B I E.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée ,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos ;
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes
maux.

D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive ?
Tant d'amour convient-il au fort d'une captive ?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs ;
Rien ne fauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah ! quand même l'Amour uniroit l'un & l'autre ,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre :
Malgré tout son pouvoir, & son amour fatal ,
Le Roi n'est pas, Seigneur, votre plus fier Rival.
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit. On ouvre. Ah ! Seigneur, c'est
le Roi !

Que je crains son abord, & pour vous & pour moi !



SCENE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom d'Isménie*, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

QUE vois - je ? c'est mon fils ! dans Arthanisse ,
Arsame !

Quel dessein l'y conduit ? Vous vous taisez , Ma-
dame !

Arsame près de vous , Arsame dans ma Cour ,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour !
De ce trouble confus que faut-il que je pense ?
Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance ,
Que j'honorais enfin d'un choix si glorieux ;
Parlez , Prince , quel soin vous ramène en ces lieux ?
Quel besoin , quel projet a pu vous y conduire ,
Sans ordre de ma part , sans daigner m'en instruire ?

ARSAME.

Vos Ennemis domptés , devois-je présumer
Que mon retour , Seigneur , pourroit vous allarmer ?
Ah ! vous connoissez trop & mon cœur & mon zèle ,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez , après l'emploi que vous m'avez commis ,
Puisque vous me voyez , que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire ,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire ,
Je l'avouerai , Seigneur , pour prix de mes Exploits ,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.

J'apprends de toutes parts que Rome & la Syrie ,
Que Corbulon armé menace l'Ibérie :
Votre fils se flattoit , conduit par son devoir ,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
Je ne soupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jeter la défiance :
J'attendois qu'on ouvrit pour m'offrir à vos yeux ,
Quand j'ai trouvé , Seigneur , Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon , les Romains , la Syrie ,
Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie ;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin ,
Vous ait , sans mon aveu , ramené de si loin.
D'ailleurs , qu'a fait de plus , qu'a produit ce grand
zele ,
Que le devoir d'un fils , & d'un sujet fidele ?
Doutez-vous , quels que soient vos services passés ,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre Roi ne s'en souvient encore ,
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit , partez avant la fin du jour ,
Et courez à Colchos étouffer votre amour :
Je vous défends , sur-tout , de revoir Isménie ,
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur souveraine ,
Votre esclave autrefois , aujourd'hui votre Reine :
C'est vous instruire assez , que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.



SCÈNE IV.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, *sous le nom*
d'Isménie, MITRANE, HIDASPE,
 PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

ET de quel droit votre jalouse flâme
 Prétend-elle à ses vœux assujettir mon ame ?
 Vous m'offrez vainement la suprême grandeur ;
 Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
 D'ailleurs, que savez-vous, Seigneur, si l'hyménée
 N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
 Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
 Me permet d'écouter vos vœux & votre amour ?

PHARASMANE.

Je ne fais, en effet, quel sang vous a fait naître ;
 Mais fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
 Le nom de Pharasmane est assez glorieux
 Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
 En vain à vos rigeurs vous joignez l'artifice,
 Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
 Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux ;
 Moins en Roi, qu'en Amant, j'ai fait parler mes feux :
 Mais mon cœur irrité d'une fierté si vaine,
 Fait agir à son tour la grandeur souveraine :
 Et puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
 Redoutez mon pouvoir, ou, du moins, mon cour-
 roux ;

Et sachez que malgré l'Amour & sa puissance,
 Les Rois ne sont point faits à tant de résistance.
 Quoique de mes transports vous vous foyez promis,
 Que tout jusqu'à l'Amour doit leur être soumis,

J'entrevois vos refus , c'est au retour d'Arfame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flâme :
Mais craignez que vos pleurs avant la fin du jour
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCENE V.
ZÉNOBIE, PHÉNICE.

Z É N O B I E.

AH! Tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'Amour armé de mes foibles attraits
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager ? Mânes de Mitridate,
N'est-il pas tems pour vous que ma vengeance éclate?
Venez à mon secours, ombre de mon Époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux :
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste ;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste :
Le crime que sur vous votre pere a commis,
Ne peut être expié que par son autre fils :
C'est à lui que les Dieux réservent son supplice.
Armons son bras vengeur ; va le trouver, Phénice,
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours :
Mais sans me découvrir implore son secours.
Dis-lui pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense ;
De son Ambassadeur, qu'on attend aujourd'hui
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui :
Fais briller à ses yeux le Trône d'Arménie ;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie ;
Par l'intérêt d'un Sceptre ébranle son devoir ;
Pour l'attendrir enfin, peins-lui mon désespoir.
Puisque l'Amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'Amour doit venger Zénobie ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

EST-CE vous que je vois ? en croirai-je mes yeux ?
Rhadamisthe vivant ! Rhadamisthe en ces lieux !
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes ,
Et rendre à mes souhaits un jour si plein de charmes ?
Est-ce bien vous , Seigneur ? & par quel heureux
fort

Démentez-vous ici le bruit de votre mort ?

RHADAMISTHE.

Hiéron , plutôt aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le Sceptre eût terminé ma vie :
Mais le ciel m'a laissé pour prix de ma fureur
Des jours qu'il a tissés de tristesse & d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie ,
Pour un Roi malheureux que le sort te renvoie ,
Ne me regarde plus que comme un furieux ,
Trop digne du courroux des Hommes & des Dieux ,
Qu'a prosrit dès long-tems la vengeance céleste ;
De crimes , de remords assemblage funeste ,
Indigne de la vie , & de ton amitié ;
Objet digne d'horreur , mais digne de pitié ;
Traître envers la Nature , envers l'Amour perfide ;
Usurpateur , ingrat , parjure , parricide.

Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublierois qu'il est un ciel vengeur.

H I É R O N .

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, Seigneur, est-il toujours le maître ?
Mitridate lui-même, en vous manquant de foi ,
Sembloit de vous venger, vous imposer la loi.

R H A D A M I S T H E .

Ah ! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte ,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mitridate.
Rappelle-toi ce jour & ces sermens affreux
Que je fouillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des Victimes ,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mitridate en trahissant mes feux ,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux ,
Que je dusse son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie ?
Tu frémis, je le vois, ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs :
Mais, sans le retracer, juges-en par mes pleurs.

H I É R O N .

Aussi touché que vous du sort qui vous accable ,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords ,
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre ame se livre ,
Et m'apprenez...

RHADAMISTHE.

Comment oserai-je poursuivre ?

Comment de mes fureurs oser t'entretenir ,
 Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
 Sans que mon désespoir ici le renouvelle ,
 Tu fais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
 Tu vis comme aux Autels un Peuple mutiné
 Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné ;
 Et malgré les périls qui menaçoient ma vie ,
 Tu fais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
 Inutiles efforts ! je fuyois vainement.
 Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment ;
 Je voulus m'immoler : mais Zénobie en larmes
 Arrosant de ses pleurs mes parricides armes ,
 Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux ,
 Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
 Hiéron , quel objet pour mon ame éperdue !
 Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vûe.
 Tant d'attraits cependant , loin d'attendrir mon cœur ,
 Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
 Quoi ! dis-je en frémissant , la mort que je m'apprête ,
 Va donc à Tiridate assurer sa conquête ?
 Les pleurs de Zénobie , irritant ce transport ,
 Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
 Et n'écourant plus rien que ma fureur extrême ,
 Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai moi-même.
 Ce fut-là que ma main lui choisit un tombeau ,
 Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

H I É R O N .

Quel sort pour une Reine à vos jours si sensible !

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux devenu plus terrible ,

Privé de tous les miens , poursuivi , sans secours ,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai , trop indigne de vivre ,
Parmi des furieux , ardens à me poursuivre ,
Qu'un pere plus cruel que tous mes ennemis
Excitoit à la mort de son malheureux fils.
Enfin percé de coups , j'allois perdre la vie ,
Lorsqu'un gros de Romains sorti de la Syrie ,
Justement indigné contre ces inhumains ,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé , mais trop tard , vers les murs d'Artaxate ,
Dans le juste dessein de venger Mitridate ,
Ce même Corbulon , armé pour m'accabler ,
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître ,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître ,
Ce Romain , par des soins dignes de son grand cœur ,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu , mais sans reconnoissance ,
Je lui cachai long-tems mon nom & ma naissance ,
Trainant avec horreur mon destin malheureux ,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux ;
Et pour comble de maux dans le fond de mon ame ,
Brûlant plus que jamais d'une funeste flâme ,
Que l'amour outragé , dans mon barbare cœur ,
Pour prix de mes forfaits , rallume avec fureur ;
Ranimant sans espoir pour d'insensibles cendres
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets , les remords & l'amour ,
Craignant également & la nuit , & le jour ,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune :
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune ,
Avide de périls , & par un triste sort ,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort.
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée ,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée ,
J'apprends

J'apprends que l'Arménie , après différens choix ,
 Alloit bientôt passer sous d'odieuses loix ;
 Que mon pere en secret méditant sa conquête ,
 D'un nouveau Diadème alloit ceindre sa tête.
 Je sentis à ce bruit ma gloire & mon courroux
 Réveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
 Enfin , à Corbulon je me fis reconnoître.
 Contre un pere inhumain trop irrité , peut-être ,
 A mon tour , en secret jaloux de sa grandeur ,
 Je me fis des Romains nommer l'Ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur , & sous ce nom quelle est votre espérance ?
 Quels projets peut ici former votre vengeance ?
 Avez-vous oublié dans quel affreux danger
 Vous a précipité l'ardeur de vous venger ?
 Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
 Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire ?

RHADAMISTHE.

Et que fais-je , Hiéron ; furieux , incertain ,
 Criminel sans penchant , vertueux sans dessein ,
 Jouet infortuné de ma douleur extrême ,
 Dans l'état où je suis , me connois-je moi-même ?
 Mon cœur , de soins divers sans cesse combattu ,
 Ennemi du forfait sans aimer la vertu ,
 D'un amour malheureux déplorable victime ,
 S'abandonne au remords sans renoncer au crime.
 Je cede au repentir ; mais sans en profiter ,
 Et je ne me connois que pour me détester.
 Dans ce cruel séjour , fais-je ce qui m'entraîne ,
 Si c'est le désespoir , ou l'amour , ou la haine ?
 J'ai perdu Zénobie ; après ce coup affreux ,
 Peux-tu me demander encor ce que je veux ?

B

Désespéré , proscrit , abhorrant la lumière ,
Je voudrois me venger de la Nature entière :
Je ne fais quel poison se répand dans mon cœur ;
Mais , jusqu'à mes remords , tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère ;
& la Nature en vain me dit que c'est mon pere :
Mais c'est peut-être ici , que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité ;
C'est ici que m'attend le trait inévitable ,
Suspendu trop long-tems sur ma tête coupable :
Et plutôt aux Dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas , en effet , plus long-tems attendu !

H I É R O N .

Fuyez , Seigneur , fuyez de ce séjour funeste ,
Loin d'attirer sur vous la colere céleste.
Que la Nature , au moins , calme votre courroux ;
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous :
Que s'il faut vous venger , c'est loin de l'Ibérie ;
Reprenez , avec moi , le chemin d'Arménie.

R H A D A M I S T H E .

Non , non , il n'est plus tems , il faut remplir mon sort ,
Me venger , servir Rome , ou cotir à la mort.
Dans ses desseins , toujours à mon pere contraire ,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire ;
Sûre , pour rétablir son pouvoir & le mien ,
Contre un Roi qu'elle craint , que je n'oublierai rien.
Rome veut éviter une Guerre douteuse ,
Pour elle , contre lui , plus d'une fois honteuse ;
Conserver l'Arménie , ou , par des soins jaloux ,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis Roi d'Arménie ,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie :

Les fureurs de mon pere ont assez éclaté ,
 Pour que Rome entre nous ne craigne aucun Traité.
 Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique ;
 Des Romains si vantés telle est la politique :
 C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils ,
 Rome devient fatale à tous ses ennemis.
 Ainsi , pour affermir une injuste puissance ,
 Elle ose confier ses droits à ma vengeance ;
 Et sous un nom sacré m'envoyer en ces lieux ,
 Moins comme Ambassadeur que comme un furieux ,
 Qui sacrifiant tout au transport qui le guide ,
 Peut porter sa fureur jusques au parricide.
 J'entrevois ses desseins ; mais mon cœur irrité
 Se livre au désespoir dont il est agité :
 C'est ainsi qu'ennemie de Rome & des Iberes ,
 Je revois aujourd'hui le Palais de mes peres.

H I É R O N.

Député comme vous ; mais par un autre choix ,
 L'Arménie à mes soins a confié ses droits :
 Je venois de sa part offrir à votre frere
 Un Trône où , malgré nous , veut monter votre pere ;
 Et je viens annoncer à ce superbe Roi ,
 Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi :
 Mais ne craignez-vous pas que malgré votre ab-
 sence...

R H A D A M I S T H E.

Le Roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance ,
 Et la Nature en lui ne parle point assez
 Pour rappeler des traits dès long-tems effacez.
 Je n'ai craint que mes yeux , & sans mes soins , peut-
 être ,

Malgré ton amitié tu m'allois méconnoître.
 Le Roi vient. Que mon cœur à ce fatal abord
 A de peine à dompter un funeste transport !
 Surmontons cependant toute sa violence ,
 Et d'un Ambassadeur employons la prudence.

B

S C E N E I I.

PHARASMANE, RHADAMISTHE,
HIÉRON, MITRANE, HIDASPE,
GARDES.

RHADAMISTHE.

UN Peuple triomphant, Maître de tant de Rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême :
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne fâche ce qu'il doit à des Rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire ;
Ce Peuple enfin si fier, & tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur :
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance,
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses Souverains :
Vous le savez, Seigneur, & du pied du Caucase
Vos Soldats, cependant, s'avancent vers le Phaze ;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattans,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottans :
Rome de tant d'appréts qui s'indigne & se lasse,
N'a point accoutumé les Rois à tant d'audace ;
Quoique Rome, peut-être, au mépris de ses droits
N'ait point interrompu le cours de vos Exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie :
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe, enfin, vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
 Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace :
 De quel front osez-vous, Soldat de Corbulon,
 M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron ?
 Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
 A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
 Oubliant désormais la suprême grandeur,
 J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur ?
 Moi qui formant au joug des Peuples invincibles,
 Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
 Qui fait trembler encor ces fameux Souverains,
 Ces Parthes, aujourd'hui la terreur des Romains ;
 Ce Peuple triomphant n'a point vu mes images
 A la suite d'un char en butte à ses outrages.
 La honte que sur lui répandent mes Exploits,
 D'un airain orgueilleux a bien vengé des Rois.
 Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
 Est-ce la Guerre enfin que Néron me déclare ?
 Qu'il ne s'y trompe point, la pompe de ces lieux,
 Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
 Jusques aux Courtisans qui me rendent hommage,
 Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage,
 La Nature marâtre en ces affreux climats,
 Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des Soldats ;
 Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
 Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
 Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
 Rome de mes projets veut traverser le cours.
 Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit infor-
 mée,
 N'a-t-elle pas encor assemblé son Armée ?
 Que font vos Légions ? Ces superbes Vainqueurs
 Ne combattent-ils plus que par Ambassadeurs ?
 C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
 Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,

B 3

Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins ;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

H I É R O N.

Quand même les Romains, attentifs à vos Loix,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos Rois,
Seigneur, n'espérez pas au gré de votre envie
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie.
Les Parthes envieux, & les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeroient contre nous ;
L'Arménie, occupée à pleurer sa misère,
Ne demande qu'un Roi qui lui serve de pere.
Nos Peuples désolés n'ont besoin que de paix ;
Et sous vos loix, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte,
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte ;
Et nous ne soupignons qu'après des Souverains,
Indifférens aux Parthes, & soumis aux Romains.
Sous votre Empire, enfin, prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir que vouloir nous détruire.

P H A R A S M A N E.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison, moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien ! puisqu'on le veut, que la Guerre en décide ;
Vous apprendrez bientôt qui, de Rome ou de moi,
Dût prétendre, Seigneur, à vous donner la loi ;
Et malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eût sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frere, à mon fils ?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis ?

RHADAMISTHE.

Quoi! vous, Seigneur, qui seul causâtes leur ruine?
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

PHARASMANE.

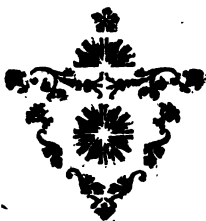
Qu'entends-je! Dans ma Cour on ose m'insulter?
Holà, Gardes...

HIERON.

Seigneur, qu'osez-vous attenter?

PHARASMANE.

Rendez graces au nom dont Néron vous honore.
Sans ce nom si sacré que je respecte encore,
En dussai-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengeroit bientôt d'un Ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi, cependant, évitez ma colere;
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.



SCENE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

H. I É R O N.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur, quand vous devez tout craindre ?...

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu ; je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant j'assure mes desseins ;
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi, que ses Exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la Guerre, où lui seul les expose,
Ses Sujets, en secret, sont tous ses ennemis :
Achevons contre lui d'irriter les esprits ;
Et pour mieux me venger des fureurs de mon pere,
Tâchons, dans nos desseins, d'intéresser mon frere.
Je fais un sûr moyen pour surprendre sa foi ;
Dans le crime, du moins, engageons-le avec moi.
Un Roi, pere cruel, & tyran tout ensemble,
Ne mérite, en effet, qu'un sang qui lui ressemble.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, *seul.*

MON frere me demande un secret entretien!
Dieux! me connoîtroit-il? Quel dessein est le sien?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un pere à trahir son devoir.
On ouvre, je le vois. Malheureuse victime!
Je ne suis pas le seul qu'un Roi cruel opprime.



S C E N E I I.

RHADAMISTHE, ARSAME.

A R S A M E.

SI j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
 Peu content des Romains, le Roi quitte ces lieux.
 Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
 Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
 Seigneur, sans abuser de votre dignité,
 Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté?
 Puis-je espérer que Rome exauce ma prière,
 Et ne confonde point le fils avec le père?

R H A D A M I S T H E.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
 Attendez tout de Rome & de votre vertu:
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

A R S A M E.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte!
 Que je crains de détruire en ce même entretien
 Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien!
 En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
 Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable:
 Et de quelques remords que je sois combattu,
 Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
 Dès qu'entre Rome & nous la Guerre se déclare,
 Que même avec éclat mon père s'y prépare,
 Je fais que je ne puis vous parler ni vous voir,
 Sans trahir à la fois mon père & mon devoir.
 Je le fais; cependant plus criminel encore,
 C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.

Un pere rigoureux , de mon bonheur jaloux ,
 Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
 Pour me justifier lorsque tout me condamne ,
 Je ne veux point , Seigneur , vous peignant Phara-
 mâne ,
 Répandre sur sa vie un venin dangereux.
 Non , quoiqu'il soit pour moi si fier , si rigoureux ,
 Quoique de son courroux je sois seul la victime ,
 Il n'en est pas pour moi moins grand , moins magnanime.
 La Nature , il est vrai , d'avec ses ennemis ,
 N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
 Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
 Qu'aït proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
 J'eus un frere , Seigneur , illustre & généreux ,
 Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
 Que je regrette encor sa triste destinée !
 Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
 Un pere , conjuré contre son propre sang ,
 Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
 De ce jeune Héros partageant la disgrâce ,
 Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace :
 Plus coupable , en effet , n'en attends-je pas moins ;
 Mais ce n'est pas , Seigneur le plus grand de mes soins.
 Non , la mort désormais n'a rien qui m'intimide :
 Qu'un soin bien différent & m'agite , & me guide !

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins , vous pouvez sans
 effroi ,
 Sûr d'un appui sacré , vous confier à moi.
 Plus indigné que vous contre un barbare pere ,
 Je sens à son nom seul redoubler ma colere.
 Touché de vos vertus , & tout entier à vous ,
 Sans savoir vos malheurs , je les partage tous.
 Vous calmeriez bientôt la douleur
 Si vous saviez pour vous justifier

Parlez, Prince, faut-il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain ?
Soyez sûr qu'avec vous, mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les Dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie ?

A R S A M E.

Que me proposez-vous ? Quels conseils ! Ah ! Seigneur !
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Qui, moi ! que trahissant mon pere & ma Patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie ?
Ah ! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi :
Je n'en exige rien dès qu'il faut par un crime
Achever un bienfait que j'ai cru légitime ;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui ;
Je croyois, ébloui de ses titres suprémes,
Rome utile aux mortels autant que les Dieux mêmes :
Et pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fût malheureux.
J'ose le croire encore ; & sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance ;
C'est pour une captive asservie à nos loix,
Qui pour vous attendre a recours à ma voix ;
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne, par ses appas, d'une autre destinée ;
Enfin par ses vertus, à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense :
Elle veut même ici vous parler sans témoins ;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.

Pharasmâne entraîné par un amour funeste ,
 Veut me ravir , Seigneur , ce seul bien qui me reste ;
 Le seul où je faisois consister mon bonheur ,
 Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur :
 Ce n'est pas que , plus fier d'un secours que j'espere ,
 Je prétende à mon tour l'enlever à mon pere :
 Quand même il céderoit sa captive à mes feux ,
 Mon sort n'en seroit pas plus doux , ni plus heureux ;
 Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore ,
 Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens , sans pouvoir où je suis ,
 Vous offrir un asyle est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux. Mon ame est satisfaite ;
 Je vais tout disposer , Seigneur , pour sa retraite.
 Je ne fais ; mais pressé d'un mouvement secret ,
 J'abandonne Isménie avec moins de regret.
 Pour calmer la douleur de mon ame inquiète ,
 Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette ;
 Encor si je pouvois aux dépens de mes jours
 M'acquitter envers vous d'un généreux secours ;
 Mais je ne puis offrir dans mon malheur extrême
 Pour prix d'untel bienfait , que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas , cher Prince , un prix plus doux ;
 Il est digne de moi , s'il n'est digne de vous :
 Souffrez que désormais je vous serve de frere.
 Que je vous plains d'avoir un si barbare pere !
 Mais de ses vains transports , pourquoi vous allarmer ?

Pourquoi quitter l'objet qui vous à sù charmer ?
 Daignez me confier & son sort , & le vôtre ,
 Dans un asyle sûr suivez-moi l'un & l'autre.
 Sensible à ses malheurs , je ne puis sans effroi
 Abandonner Arsame aux fureurs de son Roi.
 Prince , vous dédaignez un conseil qui vous blesse :
 Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse.

A R S A M E.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux ,
 Dignes de mon devoir , & dignes de tous deux.
 Le Roi doit dès demain partir pour l'Arménie :
 Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie ,
 Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous ,
 Et sa captive en pleurs n'espere plus qu'en vous :
 Déjà sur vos bontés pleine de confiance ,
 Elle attend votre vûe avec impatience.
 Adieu , Seigneur , adieu ; je craindrois de troubler
 Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

S C E N E I I I.

R H A D A M I S T H E , *seul.*

Ainsi , pere jaloux , pere injuste & barbare ,
 C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare ?
 Crains que ce même sang , tant de fois dédaigné ,
 Ne se souleve enfin de sa source indigné ,
 Puisque déjà l'amour maître du cœur d'Arsame ,
 Y verse le poison d'une mortelle flâme.
 Quel que soit le respect de ce vertueux Fils ,
 Est-il quelques Rivaux qui ne soient ennemis ?
 Non , il n'est point de cœur si grand , si magnanime
 Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.

Mais je prétends en vain l'armer contre son Roi ;
 Mon frere n'est point fait au crime comme moi.
 Méritois-tu , barbare , un Fils aussi fidele ?
 Ta rigueur semble encor en accroître le zele ;
 Rien ne peut ébranler son devoir , ni sa foi ,
 Et toujours plus soumis... Quel exemple pour moi !
 Dieux ! de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere ,
 Que pour me rendre seul trop semblable à mon pere ?
 Que prétend la fureur dont je suis combattu ?
 D'un Fils respectueux séduire la vertu ?
 Imitons-la plutôt , cédon's à la Nature ;
 N'en ai-je pas assez étouffé le murmure ?
 Que dis-je ? dans mon cœur moins rebelle à ses loix ,
 Dois-je plutôt qu'un pere en étouffer la voix ?
 Peres cruels , vos droits ne sont-ils pas les nôtres ?
 Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres ?
 On vient , c'est Hiéron.

S C E N E I V.
 RHADAMISTHE , HIÉRON.

RHADAMISTHE.

CHER Ami , ç'en est fait :
 Mes efforts redoublés ont été sans effet.
 Tout malheureux qu'il est , le vertueux Arsame ,
 Presque sans murmurer voit traverser sa flâme ;
 Et qu'en attendre encor quand l'amour n'y peut rien ?
 Hiéron , que son cœur est différent du mien !
 J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie ,
 Et le Roi va bientôt partir pour l'Arménie :
 Devançons-y ses pas , & courons achever
 Des forfaits que la fort semble me réserver.

Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie ;
Tu fais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

H I É R O N.

Quoi ! Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins ;
Elle est d'un sang , dit-on , allié aux Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
Un secours qui commence à me la rendre chère ?
D'ailleurs , pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon pere cruel brûle pour ses appas ?
C'est un garant pour moi , je veux ici l'attendre ;
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
Adieu , je crois la voir , favorise mes soins ,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

Z É N O B I E.

SEIGNEUR , est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier Tyran le sort tient enchaînées ,
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains maîtres de l'Univers ?
En effet , quel emploi pour ces Maîtres du Monde ,
Que le soin d'adoucir ma misere profonde !
Le ciel qui soumit tout à leurs augustes Loix...

RHADAMISTHE.

Que vois-je ? Ah ! malheureux ! quels traits ? quel
son de voix ?
Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vûe ?

Z É N O B I E.

D'où vient qu'à mon aspect que votre ame est émue,
Seigneur ?

R H A D A M I S T H E.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour...

Z É N O B I E.

Qu'entends-je ? quels regrets ! & que vois-je à mon
tour ?

Triste ressouvenir ! je frémis ! je frissonne !

Où suis-je ? & quel objet ! la force m'abandonne :

Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble & ma terreur,
Tout mon sang est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

R H A D A M I S T H E.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime ;
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?

Victime d'un cruel, contre vous conjuré,

Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,

Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,

Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie ?

Z É N O B I E.

Zénobie ; ah ! grands Dieux ! cruel, mais cher Époux !
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous ?

R H A D A M I S T H E.

Se peut-il que vos yeux le puisse méconnoître ?

Où, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,

Cet Époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui

Vous eussiez oublié ses crimes avec lui.

O Dieux ! qui la rendez à ma douleur mortelle,

Que ne lui rendez-vous un Époux digne d'elle !

Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,

Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?

Mais, hélas! se peut-il qu'à la Cour de mon pere
 Je trouve dans les fers une Épouse si chere?
 Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
 Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
 O de mon désespoir victime trop aimable,
 Que tout ce que je vois rend votre Époux coupable!
 Quoi! vous versez des pleurs?

Z É N O B I E.

Malheureuse! & comment
 N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment!
 Ah! cruel! plutôt aux Dieux, que ta main ennemie
 N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
 Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
 Je ferois mon bonheur de revoir mon Époux;
 Et l'amour s'honorant de ton humeur jalouse,
 Dans tes bras avec joie eût remis ton Épouse.
 Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,
 Je puisse te revoir avec inimitié.

R H A D A M I S T H E.

Quoi! loin de m'accabler, grands Dieux! c'est Zénobie
 Qui craint de me haïr, & qui s'en justifie!
 Ah! punis-moi plutôt, ta funeste bonté
 Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
 N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
 Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

Il se jette à ses genoux.

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux?
 Songes au prix de quel sang je devins ton Époux;
 Jusques à mon amour tout veut que je périsse:
 Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
 Frappe: mais souviens-toi que malgré ma fureur,
 Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur:
 Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
 Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance:

Que malgré le courroux qui te dois animer ,
Ma plus grande-fureur fut celle de t'aimer.

Z É N O B I E.

Leve-toi , c'en est trop ; puisque je te pardonne ,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va , ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre ;
Parle , dès ce moment je suis prête à te-suivre.
Sûre que les remords qui faiblissent ton cœur
Naissent de ta vertu , plus que de ton malheur.
Heureuse , si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie ,
La rendre comme moi soumise à tonpouvoir ,
Et l'instruire , du moins , à suivre son devoir.

R H A D A M I S T H E.

Juste ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes !
Que l'hymen associe au fort d'un furieux ,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux !
Quoi ! tu peux me revoir , sans que la mort d'un pere ,
Sans que mes cruautés , ni l'amour de mon frere ,
Ce Prince , cet Amant , si grand , si généreux ,
Te fassent détester un Époux malheureux ?
Et je puis me flatter , qu'insensible à sa flâme ,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ;
Que dis-je ? tropheureux que pour-moi dans ce jour ,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

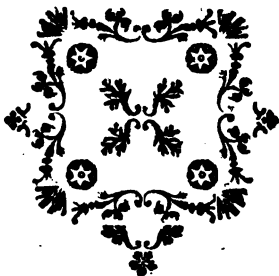
Z É N O B I E.

Calmé les vains soupçons dont ton ame est faïte ,
Ou cache-m'en , du moins , l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner ,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne , chere Épouse , à mon amour funeste ;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste...
Plus ton barbare Époux est indigne de toi ,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur , ta main , ma chere Zénobie ,
Et daignes dès ce jour me suivre en Arménie ;
César m'en a fait Roi , viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits,
Hiéron est ici , c'est un sujet fidele ,
Nous pouvons confier notre fuite à son zele.
Aussi-tôt que la nuit aura voilé les cieux ,
Sûre de me revoir , viens m'attendre en ces lieux.
A dieu. N'attendons pas qu'un ennemi barbare ,
Quand le ciel nous rejoint , pour jamais nous sépare.
Dieux ! qui me la rendez pour combler mes souhaits ,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

AH! Madame, arrêtez. Quoi! ne pourrai-je
apprendre,
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir. Vous soupirez, Madame!
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignez?
Il part; & prévenu que vous le dédaignez,
Ce Prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phénice, laisse-moi, je ne veux plus t'entendre.
L'Ambassadeur Romain près de moi va se rendre,
Laisse-moi seule.



S C E N E I I.

ZÉNOBIE, *seule.*

OÙ vais-je ? & quel est mon espoir ?
Imprudente , où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit , pour qui ? pour un parjure
Qu'a pros crit dans mon cœur la voix de la Nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ?
Que dis-je ? le cœur plein de feux illégitimes ,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour ,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour ?
Étouffons sans regret une honteuse flâme ;
C'est à mon Époux seul à régner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est , c'est un présent des Dieux ,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas ! malgré mes maux , malgré sa barbarie ,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux !
On vient. Dieux ! quel objet offrez-vous à mes yeux ?



S C E N E I I I.

Z É N O B I E , A R S A M E.

A R S A M E.

EH quoi ! je vous revois ; c'est vous-même , Madame ?

Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame ?

Z É N O B I E.

Ah ! fuyez-moi , Seigneur , il y va de vos jours.

A R S A M E.

Dût mon pere cruel en terminer le cours.

Hélas ! quand je vous perds , adorable Isménie ,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie ?
Accablé de mes maux , je ne demande aux Dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.

Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime ,
Que si vous répondiez à mon amour extrême ,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs ;
Madame , seriez-vous sensible à mes malheurs ?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

Z É N O B I E.

Ah ! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne ,
Vous voyez & mon trouble , & l'état où je suis :
Seigneur , ayez pitié de mes mortels ennuis.
Fuyez , n'irritez point le tourment qui m'accable ;
Vous avez un Rival , mais le plus redoutable.
Ah ! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu ,
J'en mourrois de douleur. Adieu , Seigneur , adieu

Si sur vous ma priere eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire...

A R S A M E.

Quel est donc ce Rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

Z É N O B I E.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre père ?
Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

A R S A M E.

Un infidèle Ami trahiroit-il ma flâme ?
Dieux ! quel trouble s'élève dans mon cœur alarmé !
Quoi ! toujours des Rivaux, & n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie ;
Je ne le puis, dussai-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce Rival ? Dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore ?
Me refuseroit-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! vous ne rompez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour ?

Z É N O B I E.

Eh bien ! Seigneur, eh bien ! il faut vous satisfaire ;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.

Ce

Ce seroit mal répondre à vos soins généreux ,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

A R S A M E.

Juste ciel!

Z É N O B I E.

Et l'Époux à qui l'hymen me lie
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

A R S A M E.

Ah! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même...

Z É N O B I E.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié :
Moins digne de courroux, que digne de pitié,
C'est un Rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux;
Rhadamisthe, en un mot.

A R S A M E.

Mon frere!

Z É N O B I E.

Et mon Époux.

C

A R S A M É.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'allarme peu du péril qui le presse ;
Et ces momens si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'Amour a touchés.
Je vois trop qu'il est tems que le mien y renonce ;
Quoi qu'il en soit, du moins, votre accueil me l'an-
nonce :

Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A quoi dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce ?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce Rival, qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes Rivaux, Seigneur, le plus terrible ;
Et malgré son courroux, il en est aujourd'hui
Pour mes feux & pour moi de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend, il n'est plus tems de feindre ;

La Nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah ! Seigneur, plutôt aux Dieux qu'avec la même ar-
deur

Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur.
On ne m'eût point ravi sous un cruel mystère
La douceur de connoître & d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassemens :
Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens ?
Ah ! revenez à moi sous un front moins sévère,
Et ne m'accablez point d'une injuste colere.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas :
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Quoi ! Prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie ?

Ce secret de lui-même est assez important ,
 Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
 Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie ,
 Et je crois votre cœur exempt de perfidie ;
 Je ne puis cependant approuver qu'à regret
 Qu'on vous ait révélé cet important secret :
 Du moins sans mon aveu l'on n'a point dû le faire ;
 A mon exemple enfin on devoit vous le taire ;
 Et si j'avois voulu vous en voir éclairci ,
 Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
 Qui peut à mon secret devenir infidelle ,
 Ne peut , quoi qu'il en soit , n'être point criminelle.
 Je connois , il est vrai , toute votre vertu ;
 Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins com-
 battu.

A R S A M E.

Quoi ! la noire fureur de votre jalousie ,
 Seigneur , s'étend aussi jusques à Zénobie ?
 Pouvez-vous offenser...

Z É N O B I E.

Laissez agir , Seigneur ,
 Des soupçons , en effet , si dignes de son cœur :
 Vous ne connoissez pas l'Époux de Zénobie ,
 Ni les divers transports dont son ame est saisie.
 Pour oser , cependant , outrager ma vertu ,
 Réponds-moi , Rhadamisthe , & de quoi te plains-tu ?
 De l'amour de ton frère ? Ah ! barbare , quand même
 Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême ,
 Le bruit de ton trépas , confirmé tant de fois ,
 Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix ?
 Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée ,
 Que vit rompre & former une même journée ?
 Ose te prévaloir de ce funeste jour ,
 Où tout mon sang coula pour prix de mon amour.
 Rappelle-toi le sort de ma famille entière ;

C 3

Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière ;
 Et considère après sur quoi tu peux fonder
 Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
 Il est vrai , que sensible aux malheurs de ton frere ,
 De ton sort & du mien j'ai trahi le mystere :
 J'ignore si c'est-là le trahir en effet ;
 Mais fache que ta gloire en fut le seul objet.
 Je voulois de ses feux éteindre l'espérance ,
 Et chasser de son cœur un amour qui m'offense :
 Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner ,
 Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner ;
 Je vais par un seul trait te le faire connoître ,
 Et de mon sort après je te laisse le maître ,
 Ton frere me fut cher , je ne le puis nier ,
 Je ne cherche pas même à m'en justifier :
 Mais malgré son amour , ce Prince qui l'ignore ,
 Sans tes lâches soupçons l'ignorerait encore.

A Arsame.

Prince , après cet aveu , je ne vous dis plus rien ,
 Vous connoissez assez un cœur comme le mien ,
 Pour croire que sur lui l'Amour ait quelque empire ;
 Mon Époux est vivant , ainsi ma flamme expire.
 Cessez donc d'écouter un amour odieux ,
 Et , sur-tout , gardez-vous de paroître à mes yeux.

A Rhadamisthe.

Pour toi , dès que la nuit pourra me le permettre ,
 Dans tes mains , en ces lieux , je viendrai me remettre :
 Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
 Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon Époux.

Elle sort.

RHADAMISTHE.

Barbare que je suis , quoi ! ma fureur jalouse
 Déshonore à la fois mon frere & mon Épouse !
 Adieu , Prince , je cours , honteux de mon erreur ,
 Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCÈNE V.

ARSAME, *seul.*

CHER objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait pour jamais ; vous m'êtes donc ravie ?
Amour, cruel amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes Rivaux ?
Ah ! fuyons de ces lieux... Ciel ! que me veut Mi-
trane ?

SCÈNE VI.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

MITRANE.

OBÉIS à regret, Seigneur ; mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux...

ARSAME.

Hé bien !

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez...

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime ?

MITRANE.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime :

C 4

Mais je crains pour vos jours , & les transports du
Roi

N'ont jamais dans nos cœurs répandu plus d'effroi.

Furieux , inquiet , il s'agite , il vous nomme ,

Il menace avec vous l'Ambassadeur de Rome :

On vous accuse enfin d'un entretien secret.

A R S A M E.

C'en est assez , Mitrane , & je suis satisfait.

O Destin ! à tes coups j'abandonne ma vie :

Mais sauve , s'il se peut , mon frere & Zénobie.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHARASMANE, HIDASPE,
GARDÉS.

PHARASMANE.

HIDASPE, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arfame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois si soumis, si fidelle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle ?
Quoi ! contre les Romains ce fils tout mon espoir,
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir ?
Perfide, ç'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton père & l'Ibérie.
Traverser à la fois & ma gloire & mes feux...
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux...
Mais en vain tu séduis un Prince téméraire,
Rome, de mes desseins ne crois pas me distraire ;
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler,
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi,
Dès qu'il faut me venger, tout est Romain pour moi.
Mais que dit Hiéron ? T'es-tu bien fait entendre ?
Sait-il en fin de moi tout ce qu'il doit attendre ?
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets ?

C.

H I D A S P E.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits ,
 A vos offres , Seigneur , toujours plus inflexible ,
 Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible ;
 Soit qu'il veuille , en effet , signaler son devoir ,
 Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir ,
 Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire ,
 Je n'ai rien oublié , Seigneur , pour le séduire.

P H A R A S M A N E.

Hé bien ! c'est donc en vain qu'on me parle de paix ?
 Duffai-je sans honneur succomber sous le faix ,
 Jusques chez les Romains je veux porter la Guerre ,
 Et de ces fiers Tyrans venger toute la terre.
 Que je hais les Romains ! Je ne fais quelle horreur
 Me saisit au seul nom de leur Ambassadeur ;
 Son aspect a jetté le trouble dans mon ame.
 Ah ! c'est lui qui , sans doute , aura séduit Arsame.
 Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux...
 Le traître ! C'en est trop. Qu'il paroisse à mes yeux ;
 Mais de le voir , il faut...



SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME,
HIDASPE, MITRANE,
GARDES.

PHARASMANE.

FILS ingrat & perfide!
Que dis-je ; au fond du cœur , peut-être , parricide,
Esclave de Néron ! & quel est ton dessein ?

A Hidaspe.

Qu'on m'amene en ces lieux l'Ambassadeur Romain.
Traître , c'est devant lui que je veux te confondre :
Je veux savoir , du moins , ce que tu peux répondre :
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir :
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusques dans le supplice.
Tu ne me vante plus ton zèle ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon Roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour , pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands Dieux ! qui connoissez ma haine & mes des-
seins,

Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains ?

C

A R S A M E.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable ,
 Ne rendront pas , Seigneur , votre fils plus coupable.
 Que fert de m'outrager avec indignité ?
 Donnez-moi le trépas , si je l'ai mérité :
 Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie ,
 Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
 Qui ne cherche , en effet , qu'à me faire périr ,
 En faveur d'un Rival pourroit-il s'attendrir ?
 Je fais que près de vous , injuste ou légitime ,
 Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime ;
 Que c'est être proscrit que d'être soupçonné.
 Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
 De vos transports jaloux qui pourroit me défendre ,
 Vous qui m'avez toujours condamné sans m'entendre ?

P H A R A S M A N E.

Pour te justifier , eh ! que me diras-tu ?

A R S A M E.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu ;
 Que ce fils si suspect pour trahir sa Patrie ,
 Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

P H A R A S M A N E.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien ,
 S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
 Quand je vous aux Romains une haine immortelle ,
 Voir leur Ambassadeur est-ce m'être fidelle ?
 Est-ce pour le punir de m'avoir outragé ,
 On a lui parler ici mon fils s'est engagé ?
 A point dû voir l'ennemi qui m'offense ,

Que pour venger ma gloire , ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû seul le guider ;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point , je suis prêt de t'entendre.
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien , Seigneur , à vous apprendre ;
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler :
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME,
MITRANE, HIDASPE,
GARDES.

HIDASPE.

L'AMBASSADEUR de Rome & celui d'Arménie...

PHARASMANE.

Hé bien !

HIDASPE.

De ce Palais enlèvent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Ah ! traître , en est-
ce assez ?

Qu'on rassemble en ces lieux mes Gardes dispersez.

Allez dès ce moment ; qu'on soit prêt à me suivre.
Lâche , à cet attentat n'espere pas survivre.

H I D A S P E.

Vos Gardes rassemblés , mais par divers chemins ,
Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

P H A R A S M A N E.

Rome , que ne peux-tu , témoin de leurs supplices ,
De ma fureur ici recevoir les prémices ?

Il veut sortir.

A R S A M E.

Je ne vous quitte point , en dussai-je périr.
Eh bien ! écoutez-moi , je vais tout découvrir ,
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre.
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre ,
Du plus illustre sang il a reçu le jour ,
Et d'un sang respecté même dans cette Cour.
De vos propres regrets sa mort seroit suivie.
Ce Ravisseur enfin est l'Époux d'Isménie...
C'est...

P H A R A S M A N E.

Acheve. Imposteur , par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

A R S A M E.

Ah ! permettez , du moins , Seigneur , que je vous suive ;
Je m'engage à vous rendre ici votre Captive.

P H A R A S M A N E.

...toï , perfide , & ne réplique pas.
...ie , qu'on l'arrête ; & vous , suivez mes pas.

SCENE IV.

ARSAME, MITRANE,
GARDES.

ARSAME.

DIEUX ! témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnez-vous au transport qui l'agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la Nature & l'amour ?
Mais je devois parler, le nom de fils, peut-être...
Hélas ! que m'eût servi de le faire connoître ?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux ! que me sert de me plaindre,
Dans l'état où je suis, & qu'ai-je encor à craindre ?
Mourons : mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les Dieux.
Cher Ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours ;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre.
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi, que ta pitié m'aide à le conserver.
Défarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour allarmer encor ton cœur inexorable ?
Pour toute grace, enfin, je n'exige de toi,
Que de guider mes pas sur les traces du Roi.

M I T R A N E.

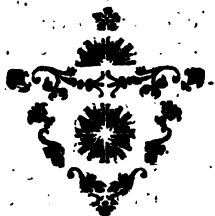
Je ne le nierai point , votre vertu m'est chere ;
Mais je dois obéir , Seigneur , à votre pere :
Vous prétendez , en vain , séduire mon devoir.

A R S A M E.

Eh bien ! puisque pour moi rien ne peut t'émou-
voir...
Mais , hélas ! ç'en est fait , & je le vois paroître.
Justes Dieux ! de quel sang nous avez - vous fait
naître ?

A part.

Ah ! mon frere n'est plus ! Seigneur , qu'avez-vous fait ?



SCÈNE V.

PHARASMANE, ARSAME,
MITRANE, HIDASPE,
GARDES.

PHARASMANE.

J'AI vengé mon injure , & je suis satisfait.
Aux portes du Palais j'ai trouvé le perfide ,
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirés sous ses coups ,
Arrétant les plus fiers , glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître au mépris de sa vie
Tenter même à mes yeux de reprendre Isménie :
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avoit déjà deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin indigné de son audace extrême ,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous , & malgré sa valeur ,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie ,
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi ! Seigneur , il est mort ? Après ce coup affreux
Frappez , n'épargnez plus votre fils malheureux.

A part.

Dieux ! ne me rendiez-vous mon déplorable frere ,
Que pour le voir périr par les mains de mon pere ?
Mitrane ; soutiens-moi.

P H A R A S M A N E .

D'où vient donc que son cœur

Est si touché du sort d'un cruel Ravisseur ?

Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie ,

Si j'en crois ses discours , fut l'Époux d'Isménie :

Et cependant mon fils , charmé de ses appas ,

Quand son Rival périt gémit de son trépas !

Qui peut lui rendre encor cette perte si chère ?

Des larmes de mon fils quel est donc le mystère ?

Mais moi-même d'où vient qu'après tant de fureur

Je me sens malgré moi partager sa douleur ?

Par quel charme , malgré le courroux qui m'enflâme ?

La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme ?

Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens ,

Et peut former en moi de si tristes accens ?

D'où vient que je frissonne & quel est donc mon crime ?

Me serois-je mépris au choix de ma victime ?

Où le sang des Romains est-il si précieux ,

Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ?

Par mon ambition d'illustres destinées ,

Sans pitié , sans regret , ont été terminées ;

Et lorsque je punis qui m'avoit outragé ,

Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé ?

D'où peut naître le trouble où son trépas me jette ,

Je ne fais : mais sa mort m'allarme & m'inquiète.

Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi ,

Tout le mien s'est ému , j'ai tremblé , j'ai frémi :

Il m'a même paru que ce Romain terrible ,

Devenu tout-à-coup à sa perte insensible ,

Avare de mon sang quand je versois le sien ,

Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.

Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame ,

Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme :

Écoutez-moi , mon fils , & reprenez vos sens .

A R S A M E.

Que vous servent , hélas ! ces regrets impuissans ?
 Puissiez-vous à jamais , ignorant ce mystère ,
 Oublier avec lui de qui vous fûtes pere.

P H A R A S M A N E.

Ah ! c'est trop m'alarmer , expliquez-vous , mon fils.
 De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?
 Mais pour le redoubler dans mon ame éperdue ,
 Dieux puissans ! quel objet offrez-vous à ma vûe ?



SCENE DERNIERE.

PHARASMANE , RHADAMISTHE ,
ZÉNOBIE , ARSAME , HIÉRON ,
MITRANE, HIDASPE , PHÉNICE ,
GARDES.

PHARASMANE.

MALHEUREUX ! quel dessein te ramene en ces
lieux ?
Que cherches-tu ?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me faillit ?

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas , Seigneur , un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puissent les justes Dieux en être satisfaits.
Je ne méritois pas de jouir de la vie.

A Zénobie.

Seche tes pleurs : adieu , ma chere Zénobie ;
Mimidate est vengé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
 Mitridate ! Ah ! quel sang ai-je donc répandu ?
 Malheureux que je suis , puis-je le méconnoître ?
 Au trouble que je sens , quel autre pourroit-ce être ?
 Mais , hélas ! si c'est lui , quel crime ai-je commis ?
 Nature ! ah ! venge-toi , c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre
 N'a-t-elle pas suffi , Seigneur , pour vous l'appren-
 dre ?
 Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux ,
 Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher ? Ah ! pere déplorable.

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable ,
 Que jamais vos enfans , pros crits & malheureux ,
 N'ont pu vous regarder comme un pere pour eux.
 Heureux , quand votre main vous immoloit un traître ,
 De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître ;
 Que la Nature ait pu , trahissant ma fureur ,
 Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur.
 Enfin , lorsque je perds une Épouse si chere ,
 Heureux , quoiqu'en mourant , de retrouver mon
 pere.
 Votre cœur s'attendrit , je vois couler vos pleurs.

A Arsame.

Mon frere , approchez - vous , embrassez - moi , je
 meurs.

Z É N O B I E.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel ! pourquoi vengeois-tu la mort de Mitridate ?

Elle sort.

P H A R A S M A N E.

O mon fils ! ô Romains ! êtes-vous satisfaits ?

A Arsame.

Vous , que pour m'en venger j'implore désormais ,
Courez vous emparer du Trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie ;
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux :
De ces lieux , cependant , éloignez-vous tous deux.
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre ;
Fuyez , n'exposez plus un pere à le répandre.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

R O M E
S A U V É E,
T R A G É D I E.

François Marie Arouet

Par M. DE VOLTAIRE.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens ordinaires du Roi, le...*

Le prix est de trente sols.



A AMSTERDAM,
Chez CHARLES WARLETHIUS.

M D C C L V.

1870
 1871
 1872
 1873
 1874
 1875
 1876
 1877
 1878
 1879
 1880
 1881
 1882
 1883
 1884
 1885
 1886
 1887
 1888
 1889
 1890
 1891
 1892
 1893
 1894
 1895
 1896
 1897
 1898
 1899
 1900

1901
 1902
 1903
 1904
 1905
 1906
 1907
 1908
 1909
 1910
 1911
 1912
 1913
 1914
 1915
 1916
 1917
 1918
 1919
 1920
 1921
 1922
 1923
 1924
 1925
 1926
 1927
 1928
 1929
 1930
 1931
 1932
 1933
 1934
 1935
 1936
 1937
 1938
 1939
 1940
 1941
 1942
 1943
 1944
 1945
 1946
 1947
 1948
 1949
 1950
 1951
 1952
 1953
 1954
 1955
 1956
 1957
 1958
 1959
 1960
 1961
 1962
 1963
 1964
 1965
 1966
 1967
 1968
 1969
 1970
 1971
 1972
 1973
 1974
 1975
 1976
 1977
 1978
 1979
 1980
 1981
 1982
 1983
 1984
 1985
 1986
 1987
 1988
 1989
 1990
 1991
 1992
 1993
 1994
 1995
 1996
 1997
 1998
 1999
 2000



2001
 2002
 2003
 2004
 2005
 2006
 2007
 2008
 2009
 2010
 2011
 2012
 2013
 2014
 2015
 2016
 2017
 2018
 2019
 2020
 2021
 2022
 2023
 2024
 2025
 2026
 2027
 2028
 2029
 2030
 2031
 2032
 2033
 2034
 2035
 2036
 2037
 2038
 2039
 2040
 2041
 2042
 2043
 2044
 2045
 2046
 2047
 2048
 2049
 2050
 2051
 2052
 2053
 2054
 2055
 2056
 2057
 2058
 2059
 2060
 2061
 2062
 2063
 2064
 2065
 2066
 2067
 2068
 2069
 2070
 2071
 2072
 2073
 2074
 2075
 2076
 2077
 2078
 2079
 2080
 2081
 2082
 2083
 2084
 2085
 2086
 2087
 2088
 2089
 2090
 2091
 2092
 2093
 2094
 2095
 2096
 2097
 2098
 2099
 2100

P R É F A C E.

DE U X motifs ont fait choisir ce sujet de Tragédie , qui paroît impraticable & peu fait pour les mœurs , pour les usages , la manière de penser & le Théâtre de Paris.

On a voulu essayer encor une fois de détruire les reproches que fait toute l'Europe savante à la France , de ne souffrir guères au Théâtre que les intrigues d'amour ; & on a eu surtout pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes qui fréquentent les Spectacles .

Les grandeurs passées de Rome tiennent encor la terre attentive ; l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que Cicéron occupa. Son nom est dans toutes les bouches ; ses Ecrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur Patrie quel Chef étoit à la tête de ses Tribunaux il y a cinquante ans , savent en quel tems Cicéron étoit à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la République Romaine a été bien connu de nous , plus ce grand homme a été admiré. Nos Nations modernes trop tard civilisées ont eu long - tems de lui des idées vagues ou

A ij

fausses. Ses Ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne étoit respectable. L'Auteur étoit superficiellement connu , le Consul étoit presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises , nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du Gouvernement , & qui ont prétendu à l'Eloquence.

Il me semble que Cicéron aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus , où Alexandre avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'étoit donné tout entier à la guerre , à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance , il eût été au rang des plus illustres Capitaines de son siècle ; mais comme César n'eût été que le second des Orateurs , Cicéron n'eût été que le second des Généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde ; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple Chevalier d'Arpinum pour percer la foule de tant de grands hommes , pour parvenir sans intrigue à la première place de l'Univers , malgré l'envie de tant de Patriciens qui regnaient à Rome ?

Ce qui m'étonne surtout , c'est que dans le tumulte & les orages de sa vie , cet homme toujours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers , trouvât encor du tems

P R É F A C E.

pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs , & qu'il fût le plus grand Philosophe des Romains , ainsi que l'Orateur le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de Ministres , de Magistrats , d'Avocats même un peu employés , qui puissent , je ne dis pas expliquer les principes de Descartes ou de Newton , comme Cicéron rendait compte de ceux de Zénon , de Platon & d'Epicure , mais qui puissent répondre à une question profonde de Philosophie.

Ce que peu de gens savent, c'est ce que Cicéron étoit encor un des premiers Poètes d'un siècle où la belle Poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de Lucrèce. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son Poème sur Marius , & qui font tant regretter la perte de cet Ouvrage ?

*Sic Jovis altisoni subito peanata satelles
Arboris è trunco serpentis faucia morfu
Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum , & variâ graviter cervice micantem ,
Quem se intorquentem lanians , rostroque cruentans
Jam satiata animos , jam duros ulta dolores ,
Abjicit efflantem , & laniatum affligit in unda.*

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers Latins comme des vers Grecs ; mais j'oseraï donner une légère es-

A iij

quisse de ce petit tableau peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans Rome sauvée, & dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

- » Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre
- » Blessé par un serpent élançé de la terre :
- » Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
- » L'ennemi tortueux dont il est entouré.
- » Le sang tombe des airs ; il déchire, il dévore
- » Le reptile acharné qui le combat encore.
- » Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs ;
- » Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
- » Le monstre en expirant se débat, se replie,
- » Il exhale en poisons le reste de sa vie ;
- » Et l'aigle tout sanglant, fier, & victorieux
- » Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc Cicéron passe t-il pour un mauvais Poète ? parce qu'il a plu à Juvenal de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule :

O fortunatam natam me consule Romam !

C'est un vers si mauvais, que le Traducteur qui en a voulu exprimer les défauts en français, n'a pu y réussir.

O Rome fortunée sous mon consulat née !

Ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'Auteur du beau morceau de Poësie que je viens de citer, ait fait un vers si impertinent. Cicéron ne pouvait pas dire une sottise. Je m'imagine que le préjugé qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire Cicéron incapable de la Poësie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'Orateur, au Philosophe, au père de Rome. Juvénal dans le siècle suivant adopta ce bruit populaire, & le fit passer à la postérité dans ses *Déclamations satyriques*; & j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute par exemple au Père Mallebranche ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un Philosophe peut, quand il veut, être Poète. Quel homme de bon sens croira que le Père Mallebranche ait fait quelque chose de si absurde ? Cependant qu'un Ecrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec

le tems ; & si le Père Mallebranche était un grand homme , on dirait un jour , ce grand homme devenait un sot quand il étoit hors de sa sphère.

On a reproché à Cicéron trop de sensibilité , trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme & à son ami ; & on lui en fait un crime. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs , je l'en aime davantage. Il n'y a guères que les âmes vertueuses de sensibles. Cicéron qui aimait tant la gloire n'ambitionne point celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Il dédaigne cette gloire fautive & honteuse. Nous avons vu des hommes mourir de douleur pour avoir perdu de très-petites places , après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas. Quel mal y a-t-il donc à avouer , qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie , & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides ? Cicéron était vrai dans toutes ses démarches , il parlait de son affliction sans honte & de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel , haut & humain. Préférerait-on la politique de César , qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à Pompée , & qui dans ses Lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner ? César était un Héros , Cicéron était un citoyen vertueux.

Mais que ce Consul ait été un bon Poète , un Philosophe qui savait douter , un Gouverneur de Province parfait , un Général habile , que son ame ait été sensible , ce n'est point là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le Sénat même dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle , le libérateur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa Patrie. Il vit cette ruine , & n'en fut point effraïé. Voilà ce qu'on a voulu représenter dans cette Tragédie. C'est moins encor l'ame farouche de Catilina , que l'ame généreuse & noble de Cicéron , qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru & on pense surtout aujourd'hui plus que jamais , que Cicéron est un de ces caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le Théâtre. Les Anglais qui hazardent tout , sans même savoir qu'ils hazardent , ont fait une Tragédie de la conspiration de Catilina. Ben-Jonson n'a pas manqué dans cette Tragédie historique de traduire sept ou huit pages des Catilinaires , & même il les a traduites en prose , ne croiant pas que l'on pût faire parler Cicéron en vers. La prose du Consul & les vers des autres personnages font un contraste digne de la barbarie du siècle de Ben-Jonson ; mais pour traiter un

A y

sujet si sévère , si dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur ; il faut avouer qu'il fallait avoir à faire à un peuple sérieux & instruit , digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guères théâtral pour nous , qui aiant beaucoup plus de goût , de politesse , de connaissance du Théâtre que les Anglais , n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au Théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même ; ceux qui sont remplis de l'étude de Cicéron & de la République Romaine , ne sont pas ceux qui fréquentent les Spectacles , ils n'imitent point Cicéron qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. La véritable raison en est que les uns sont moins sensibles aux beaux Arts ; les autres sont retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces Arts aient fait en France , les hommes choisis qui les ont cultivés , n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la Nation ; c'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux Spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la Littérature.

Cette Tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les Savans , que pour être vûe par le Parterre. Les Savans n'y trouveront pas une

P R É F A C E. xi

histoire fidelle de la conjuration de Catilina. Ils sont assez persuadés qu'une Tragédie n'est pas une histoire ; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que Cicéron , Catilina , Caton , César ont fait dans cette Pièce n'est pas vrai ; mais leur génie & leur caractère y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y déployer l'éloquence de Cicéron , on a du moins étalé toute sa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans ce péril. On a montré dans Catilina ces contrastes de férocité & de séduction qui forment son caractère ; on a fait voir César naissant , fâcheux & magnanime , César fait pour être la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les Députés des Allobroges , qui n'étaient point des Ambassadeurs de nos Gaules , mais des Agents d'une petite Province d'Italie, soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs , & qui par-là sont indignes de figurer sur la Scène avec Cicéron , César & Caton.

Si cet Ouvrage paraît au moins passablement écrit , & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome , c'est tout ce qu'on a prétendu & tout le prix qu'on attend.



P E R S O N N A G E S.

C I G E R O N.

C E S A R.

C A T I L I N A.

A U R E L I E.

C A T O N.

L U C U L L U S.

C R A S S U S.

C L O D I U S.

C E T H E G U S.

L E N T U L U S S U R A.

C O N J U R É S.

L I C T E U R S.

Le Théâtre représente d'un côté le Palais d'Aurélie, de l'autre le Temple de Tellus, où s'assemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une G. lerie qui communique à des Souterrains qui conduisent du Palais d'Aurélie au vestibule du Temple.



R O M E

S A U V E E.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

(Soldats dans l'enfoncement.)



RATEUR insolent qu'un vil peuple fé-
conde ,
Assis au premier rang des Souverains du
monde ,
Tu vas tomber du faite où Rome t'a pla-
cé.

Inflexible Caton , vertueux insensé ,
Ennemi de ton siècle , esprit dur & farouche ,
Ton terme est arrivé , ton imprudence y touche.

Fier Sénat de Tyrans qui tiens le monde aux fers ;
 Tes fers sont préparés , tes tombeaux sont ouverts ;
 Que ne puis-je en ton sang , impérieux Pompée ,
 Eteindre de ton nom la splendeur usurpée ;
 Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
 Ce César si terrible & déjà ton égal ?
 Quoi ! César , comme moi factieux dès l'enfance ;
 Avec Catilina n'est point d'intelligence ?
 Mais le piège est tendu , je prétends qu'aujourd'hui
 Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
 Il faut employer tout , jusqu'à Cicéron même ,
 Ce César que je crains , mon épouse que j'aime.
 Sa docile tendresse , en cet affreux moment ,
 De mes sanglans projets est l'aveugle instrument.
 Tout ce qui m'appartient doit être mon complice ;
 Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
 Titres chers & sacrés de père & d'époux ,
 L'ambition l'emporte , évanouissez-vous.

S C E N E I I.

CATILINA, CETHEGUS.

(Affranchis & Soldats dans le lointain.)

CATILINA.

E H bien , cher Céthégus , tandis que la nuit sombre
 Cache encor nos destins & Rome dans son ombre ,
 Avez-vous réuni les chefs des Conjurés ?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Consul ignorés ,

Sous ce portique même , & près du temple impie
Où domine un Sénat tyran de l'Italie ,
Ils ont renouvelé leurs sermens & leur foi.
Mais tout est-il prévu , César est-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conspirer sans César !

CATILINA.

Ah ! je l'y veux forcer ;
Dans ce piège sanglant je vais l'embarrasser.
Mes Soldats en son nom vont surprendre Préneste ,
Je sai qu'on le soupçonne , & je réponds du reste.
Ce Consul violent va bientôt l'accuser ;
Pour se venger de lui César va tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite ,
C'est un lion qui dort , & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux ,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître.
Il aime la Patrie , & tu dois le connaître ;
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entends , tu sais trop que sa fille m'est chère ;
Ami , j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avoit conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi ,
Quand sa haine impuissante & sa colere vaine
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne ,
A cet hymen secret quand il a consenti ,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti :
Il a craint Cicéron , mais mon heureuse adresse

16 ROME SAUVÉE,

Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé par un serment sacré ,
Que ce nœud clandestin fût encor ignoré.
Céthegus & Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglans mystères.
Le palais d'Aurélié au temple nous conduit ;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes , les flambeaux , l'appareil du carnage ;
De nos vastes succès mon hymen est le gage ;
Plus que nos Conjurés mon amour m'a servi.
C'est à l'aspect des Dieux d'un indigne ennemi ,
Sous les murs du Sénat , sous sa voute sacrée ,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

(Aux Conjurés qui sont dans le fond.)

Vous , courez dans Préneste où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts :
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous , près du Capitole allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez , & gardez vos sermens.

(A Céthegus.]

Toi , conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

S C E N E III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

A H ! calmez les horreurs dont je suis poursuivie ;
Cher époux , essuyez les larmes d'Aurélié.
Quels troubles , juste Ciel ! & quel réveil affreux !

Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces Soldats que je vois redoublent mes allarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius ,
De Carbon , de Sylla font-ils donc revenus ?
De ce front si terrible éclairez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes & sombres ;
Au nom de tant d'amour , & par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins , nos cœurs , nos intérêts ,
Au nom de notre fils dont l'enfance est si chère ,
Je ne vous parle point des dangers de sa mere ,
Et je ne vois , hélas ! que ceux que vous courez ,
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés.
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom , ma fortune ,
Ma fureté , la vôtre , & la cause commune
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer , si vous êtes à moi ,
Sur ce qu'ont vû vos yeux observez le silence.
Des meilleurs Citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le Sénat , le peuple divisés ,
Une foule de Rois l'un à l'autre opposés.
On se menace , on s'arme , & dans ces conjonctures
Je prends un parti sage & de justes mesures.

AURELIE.

Je le souhaite au moins ; mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous ?
En vous justifiant vous redoublez ma crainte :
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel ! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper les yeux ?
Souvent les noms de fille , & de père . & de gendre.
Lorsque Rome a parlé , n'ont pu se faire entendre.
Notre hymen lui déplut , vous le savez assez ,
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.

On dit que Nonnius est mandé de Préneste ;
 Quels effets il verra dans cet Hymen funeste !
 Cher époux , quel usage affreux , infortuné ,
 Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné ?
 Vous avez un parti , mais Cicéron , mon père ,
 Caton , Rome , les Dieux sont du parti contraire.
 Peut-être Nonnius va vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non , il ne viendra point , ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
 Que pour y respecter & sa fille & son gendre.
 Je ne peux m'expliquer ; mais souvenez-vous bien
 Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
 Croyez quand il saura qu'avec lui je partage
 De mes justes projets le premier avantage,
 Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
 Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
 Je vous ouvre à tous deux , & vous devez m'en croire ,
 Une source éternelle & d'honneurs & de gloire.

AURELIE.

La gloire est bien douloureuse & le péril certain.
 Que voulez-vous ? Pourquoi forcer votre destin ?
 Ne vous suffit-il pas dans la paix , dans la guerre ,
 D'être un des Souverains sous qui tremble la terre ?
 Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter ?
 De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
 J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
 Voilà donc cette paix que je m'étais promise ,
 Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché ;
 Les Dieux m'en ont punie , & me l'ont arraché.
 Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières ,
 Je vois Rome embrasée & des mains meurtrières ,

Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang,
De mon père au Sénat je vois percer le flanc ;
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur de monceaux de morts, exhalant votre vie,
Des torrents de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me leve, je fuis ces images funèbres,
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres,
Je vous retrouve, hélas ! & vous me replongés
Dans l'abîme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures,
Et je veux du courage & non pas des murmures,
Quand je sers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah, cruel ! est-ce ainsi que l'on sert son païs ?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée,
S'ils étaient généreux tu m'aurais consultée ;
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner ;
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras, déjà ta conduite est suspecte.
A ce Consul sévère & que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté ! lui ? mon lâche rival ?



S C E N E I V.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN;
l'un des Conjurés.

MARTIAN.
S Eigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal,
Par son ordre bientôt le Senat se rassemble :
Il prétend vous parler.

AURELIE.
Catilina, je tremble ;
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.
Mon épouse trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius séduit le craigne & le révère,
Qu'il deshonne ainsi son rang, son caractère,
Qu'il serve, s'il le veut, je plaindrai son erreur ;
Mais de vos sentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs Consuls & leurs maîtres.
Quoi, vous, femme & Romaine, & du sang de Néron,
Vous seriez sans orgueil & sans ambition ?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.
Tu crois le mien timide ;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le Consul va paraître, adieu ; mais connais-moi :
Apprens que cette épouse à tes loix trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.
Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

SCÈNE V.

CICERON, *dans l'enfoncement* ; LE CHEF
DES LICTEURS, CATILINA.

CICERON *au Chef des Licteurs.*

Suivez mon ordre , allez ; de ce perfide cœur
Je prétends sans témoins sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi , c'est ce Plébéien dont Rome a fait son maître ?

CICERON.

Avant que le Sénat se rassemble à ma voix ,
Je viens , Catilina , pour la dernière fois ,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui , vous ?

CICERON.

Moi. . . .

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié. . .

CICERON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié ;
Vos cris audacieux , votre plainte frivole ,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du Consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne ,

Votre orgueil l'attendait , mais en étiez-vous digne ?
 La valeur d'un soldat , le nom de vos ayeux ,
 Ces prodigalités d'un jeune ambitieux ,
 Ces jeux & ces festins qu'un vain luxe prépare
 Étaient-ils un mérite assez grand , assez rare
 Pour vous faire espérer de dispenser des loix
 Au peuple souverain qui regne sur les Rois ?
 A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
 Si j'avais vû dans vous ce que vous deviez être.
 Vous pouviez de l'état être un jour le soutien ;
 Mais pour être Consul devenez citoyen.
 Pensez-vous affaiblir ma gloire & ma puissance ,
 En décriant mes soins , mon état , ma naissance.
 Dans ces tems malheureux , dans nos jours corrompus,
 Faut-il des noms à Rome ? il lui faut des vertus.
 Ma gloire (& je la dois à ces vertus sévères)
 Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
 Mon nom commence en moi, de votre honneur jaloux
 Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup , Magistrat d'une année ,
 De votre autorité passagère & bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais usé vous seriez dans les fers ,
 Vous , l'éternel appui des citoyens pervers ;
 Vous , qui de nos autels souillant les privilèges ,
 Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges ,
 Qui comptez tous vos jours & marquez tous vos pas
 Par des plaisirs affreux ou des assassinats ,
 Qui savez tout braver , tout oser & tout feindre.
 Vous enfin qui sans moi seriez peut-être à craindre.
 Vous avez corrompu tous les dons précieux
 Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux ;
 Courage , adresse , esprit , grace , fierté sublime ,
 Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
 Je détournais de vous des regards paternels ;

Qui veillaient au destin du reste des mortels.
 Ma voix que craint l'audace & que le faible implore,
 Dans le rang des *Verrès* ne vous mit point encore ;
 Mais devenu plus fier par tant d'impunité
 Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté :
 Le désordre est dans Rome , il est dans l'Etrurie,
 On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie.
 Les soldats de Sylla de carnage altérés
 Sortent de leur retraite aux meurtres préparés ;
 Mallius en Toscane arme leurs mains féroces ;
 Les coupables soutiens de vos complots atroces ,
 Les Rebelles , sont tous Partisans secrets ;
 Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
 Ah ! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice ,
 Sachez que je vous croi leur chef ou leur complice ,
 Que j'ai partout des yeux , qui percent vos desseins ,
 Que malgré vous encor il est de vrais Romains ,
 Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
 Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
 Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur
 Voyez-y votre juge & votre accusateur ,
 Qui va dans un moment vous forcer de répondre
 Au tribunal des loix qui doivent vous confondre ,
 Des loix qui se taisaient sur vos crimes passés ,
 De ces loix que je venge & que vous renverrais.

C A T I L I N A.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
 Avec Carilina permet peu cette audace ;
 Mais je veux pardonner des soupçons si honteux
 En faveur de l'état que nous servons tous deux ,
 Je fais plus , je respecte un zèle infatigable ,
 Aveugle, je l'avoue & pourtant estimable.
 Ne me reprochez plus tous mes égaremens ,
 D'une ardente jeunesse impétueux enfans.
 Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeste ,
 Cet emportement passe & le courage reste ,

Ce luxe , cet excès , ces fruits de la grandeur
Sont les vices du tems & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la République ,
Que soldat en Asie & juge dans l'Afrique ,
J'ai malgré nos excès & nos divisions
Rendu Rome terrible aux yeux des Nations ,
Moi , je la trahirais , moi qui l'ai su deffendre ?

CICÉRON.

Marius & Sylla qui la mirent en cendre ,
Ont mieux servi l'état & l'ont mieux deffendu ;
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu ,
Ils soutiennent les loix avant de les abatre.

CATILINA.

Ah , si vous soupçonnez ceux qui savent combattre ,
Accusez donc César , & Pompée & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours deçus ?
Parmi tant de guerriers dont on craint la puissance ,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choisir , moi ? par quel zèle emporté..

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous , l'avez-vous mérité ?

CATILINA.

Non , mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse ;
Et plus je me défends , plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami ,
Vous vous êtes trompé , je suis votre ennemi ,
Si c'est en citoyen , comme vous je crois l'être ,
Et si c'est en Consul , ce Consul n'est pas maître ,
Il préside au Sénat & je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits , tremble de m'y trouver ;
Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable ,
Je t'y protégerai si tu n'es point coupable.
Fuis Rome si tu l'es.

CATILINA.

TRAGÉDIE.

25

CATILINA.

C'en est trop , arrêtez ,
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez ,
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure ,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé , mais protégé par vous.
il sort.

CICERON *seul.*

Le traître ! pense-t-il à force d'insolence
Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?
Tu ne peux m'imposer , perfide , ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

S C E N E VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

E H bien sage Caton , Rome est elle en deffense ?

CATON.

Vos ordres sont suivis , ma prompte vigilance
A disposé déjà ces braves Chevaliers ,
Qui sous vos étendarts marcheront les premiers ;
Mais je crains tout du peuple , & du Sénat lui-même.

CICERON.

Du Sénat ?

ROME SAUVÉE, CATON.

Enyvré de sa grandeur suprême
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'Univers ,
La vertu disparaît , la liberté chancelle ,
Mais Rome a des Catons , j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah ! qui sert son país , sert souvent un ingrat ,
Votre mérite même irrite le Sénat ;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICERON.

Les regards de Caton seront ma récompense ,
Au torrent de mon siècle , à son iniquité
J'oppose ton suffrage & la postérité.
Faisons notre devoir , les Dieux feront le reste.

CATON.

Eh , comment résister à ce torrent funeste ,
Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé ,
L'infame trahison marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius cet indigne rebelle ,
Ce tribun de soldats subalterne , infidèle ,
De la guerre civile arborât l'étendart ,
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart ,
Qu'il eût pu fomenter ces ligue's menaçantes ,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes ,
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans

N'allumait en secret des feux plus dévorans ?
 Les premiers du Sénat nous trahissent peut-être ,
 Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître ,
 César fut le premier que mon cœur soupçonna ,
 Oui , j'accuse César.

CICERON.

Et moi , Catilina.
 De brigues , de complots , de nouveautés avide ,
 Vaste dans ses projets , impétueux , perfide ,
 Plus que César encor je le croi dangereux ,
 Beaucoup plus téméraire & bien moins généreux.
 Je viens de lui parler , j'ai vû sur son visage ,
 J'ai vû dans ses discours son audace & sa rage ;
 Et la sombre hauteur d'un esprit affermi ,
 Qui se lasse de feindre , & parle en ennemi.
 De ses obscurs complots je cherche les complices ,
 Tous ses crimes passés sont mes premiers indices ,
 J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis ,
 Je crains pour les Romains des tyrans réunis ,
 L'armée est en Asie , & le crime est dans Rome ,
 Mais pour sauver l'état il suffit d'un grand homme.

CICERON.

Si nous sommes unis il suffit de nous deux ,
 La discorde est bientôt parmi les factieux.
 César peut conjurer , mais je connais son ame ;
 Je sai quel noble orgueil le domine & l'enflâme ;
 Son cœur est trop altier , ses desseins sont trop grans
 Pour servir de degrés au trône des tyrans ,
 Il aime Rome encor , il ne veut point de maître ;

B ij

Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être;
Tous deux jaloux de plaire & plus de commander ,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder ,
Par leur désunion Rome sera sauvée :
Allons , n'attendons pas que de sang abreuvée ,
Elle tende vers nous les languissantes mains ,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains :

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CÉTHEGUS.



ANDIS que tout s'apprête , & que ta main
hardie

Va de Rome & du monde allumer l'incen-
die ;

Tandis que ton Armée approche de ces lieux

Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je sai que d'un Consul la sombre défiance

Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.

Sur le vaisseau public ce pilote égaré

Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;

Il s'agit au hazard , à l'orage il s'apprête ,

Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.

Ne crains rien du Sénat : ce corps faible & jaloux ,

Avec joye en secret l'abandonne à nos coups.

B iij

Ce Sénat divisé , ce monstre à tant de têtes ,
 Si fier de sa noblesse & plus de ses conquêtes ,
 Voit avec les transports de l'indignation
 Les souverains des Rois respecter Cicéron.
 César n'est point à lui , Crassus le sacrifice :
 J'attends tout de ma main , j'attends tout de l'envie ;
 C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort,
 Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

C É T H E G U S .

Il a des envieux , mais il parle , il entraîne ,
 Il réveille la gloire , il subjugué la haine ,
 Il domine au Sénat.

C A T I L I N A .

Je le brave en tous lieux ,
 J'entends avec mépris ses cris injurieux.
 Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure ,
 Qu'il triomphe en parlant , qu'on l'admire & qu'il
 meure.
 De plus cruels soucis , des chagrins plus pressans
 Occupent mon courage , & regnent sur mes sens.

C É T H E G U S .

Que dis-tu ? Qui t'arrête en ta noble carrière ,
 Quand l'adresse & la force ont ouvert la barrière ?
 Que crains-tu ?

C A T I L I N A .

Ce n'est pas mes nombreux ennemis,
 Mon parti seul m'allarme , & je crains mes amis :
 De Lentulus-Sura l'ambition jalouse ,
 Le grand cœur de César & surtout mon épouse.

CÉTHEGUS.

Ton épouse ? Tu crains une femme & des pleurs ?
Laisse-lui ses remords , laisse-lui ses terreurs ;
Tu l'aimes , mais en maître , & son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome , un époux , un fils partagent trop ses vœux.
O Rome , ô nom fatal , ô liberté chérie !
Quoi , dans ma maison même on parle de patrie !
Je veux qu'avant le tems fixé pour le combat ,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat ,
Ma femme avec mon fils de ces lieux enlevée ,
Abandonne une ville aux flammes réservée ;
Qu'elle parte en un mot. Nos femmes , nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César !

CÉTHEGUS.

Que veux-tu ? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice ,
Dans le rang des pros crits faut-il placer son nom ?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron ?

CATILINA.

C'est-là ce qui m'occupe , & s'il faut qu'il périsse ,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin ,
Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.
Mais Sura , viendra-t'il ?

CÉTHEGUS.

Compte sur son audace :

B iv

Tu fais comme ébloui des grandeurs de sa race ;
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage ;
Ses chagrins inquiets , ses soupçons , son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux.
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome & Cicéron ne content à détruire.
O d'un chef de parti dur & pénible emploi !

CETHEGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.
Va , prépare en secret le départ d'Aurélié.
Que des seuls Conjurés sa maison soit remplie.

CATILINA.

De ces lieux cependant qu'on écarte les pas :
Craignons de son amour les funestes éclats.



S C E N E II.

CATILINA, CÉTHEGUS, LENTULUS-
SURA.

S U R A.

A I N S I malgré mes soins & malgré ma prière ,
Vous prenez dans César une assurance entière ;
Vous lui donnez Préneste , il devient notre appui ,
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre ,
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre ;
Je traite avec César , mais sans m'y confier ,
Son crédit peut nous nuire , il peut nous appuyer ;
Croiez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage ,
Je me fers de son nom , mais pour votre avantage.

S U R A.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre & le mien ?
Pourquoi nous abaisser à briguer ce soutien ?
On le fait trop valoir , & Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous fers ?
Ne peut-on sans César subjuguier l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons sans doute , & sur votre vaillance

B v

34 ROME SAUVÉE.

J'ai fondé dès long-tems ma plus forte espérance.
 Mais César est aimé du peuple & du Sénat ,
 Politique , Guerrier , Pontife , Magistrat ,
 Terrible dans la guerre & grand dans la tribune ,
 Par cent chemins divers il court à la fortune ,
 Il nous est nécessaire.

S U R A.

Il nous sera fatal.
 Aujourd'hui votre ami , demain notre rival ,
 Bientôt notre tyran ; tel est son caractère.
 Je le crois du parti le plus grand adversaire.
 Peut-être qu'à vous seul il daignera céder ,
 Mais croiez qu'à tout autre il voudra commander.
 Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire ,
 De son fier ascendant le dangereux empire ;
 Je vous ai prodigué mon service & ma foi ,
 Et je renonce à vous s'il l'emporte sur moi.

C A T I L I N A.

J'y consens , faites plus , arrachez-moi la vie ,
 Je m'en déclare indigne , & je la sacrifie ,
 Si je permets jamais , de nos grandeurs jaloux ,
 Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous.
 Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie ,
 Je le flate aujourd'hui , demain je l'humilie.

S U R A.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ,
 Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

S C E N E III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

E H bien César, eh bien ! Toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune ,
Toi , dont j'ai présagé les éclatans destins ,
Toi né pour être un jour le premier des Romains ,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux Plébeïen qui t'irrite & te brave ?
Tu le hais je le fais , & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend ,
Et tu balancerai ? En ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage ?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui ,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui ?
Quoi , n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ;
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
N'es-tu pas indigné de servir les autels ,
Quand Cicéron préside au destin des mortels ?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siège au dessus de toi sur la pourpre Romaine ?
Souffriras-tu long-tems tous ces Rois fastueux ,
Cet heureux Lucullus brigand voluptueux ,
Fatigué de sa gloire , énervé de mollesse.
Un Crassus étonné de sa propre richesse ,
Dont l'opulence avide osant nous insulter ,
Asservirait l'Etat s'il daignait l'acheter ?
Ah , de quelque côté que tu jettes la vue ,
Vois Rome turbulente ou Rome corrompue ,

B vj

Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions
 Disputer , dévorer le sang des nations.
 Le monde entier t'appelle , & tu restes paisible :
 Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
 De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
 César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

CÉSAR.

Oui , si dans le Sénat on te fait injustice ,
 César te défendra , compte sur mon service ;
 Je ne peux te trahir , n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais-là tes vœux irrésolus ?
 C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets , je ne veux pas leur nuire ,
 Je peux leur applaudir , je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends , pour les heureux tu veux te déclarer.
 Des premiers mouvemens spectateur immobile ,
 Tu veux ravir les fruits de la guerre civile ,
 Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non , je veux des dangers plus dignes de mon cœur ;
 Ma haine pour Caton , ma fière jalousie
 Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie ,
 Le crédit , les honneurs , l'éclat de Cicéron ,
 Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.

Sur les rives du Rhin , de la Seine & du Tage ,
La victoire m'appelle , & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome , & songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en Souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand , peut-être téméraire ;
Il est digne de toi , mais pour ne te rien taire ,
Plus il doit s'agrandir , moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment ?

CESAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah ! crois qu'avec César on partage sans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur souveraine :
Va , ne te flates pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vû ton ami , je le suis , je veux l'être ;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître ;
Pompée en seroit digne , & s'il l'ose tenter ,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage ,
Dont j'estime l'audace , & dont je hais la rage ,
Sylla nous a réduits à la captivité ;
Mais s'il ravit l'empire il l'avait mérité.

Il soumit l'Hélespont , il fit trembler l'Euphrate ,
 Il subjuga l'Asie , il vainquit Mithridate.
 Qu'as-tu fait ? Quels états , quels fleuves , quelles
 mers ,
 Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
 Tu peux avec le tems être un jour un grand homme.
 Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome ,
 Et mon nom , ma grandeur & mon autorité ,
 N'ont point encor l'éclat & la maturité ,
 Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
 Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise ,
 J'ignore mon destin , mais si j'étois un jour
 Forcé par les Romains de regner à mon tour ,
 Avant que d'obtenir une telle victoire ,
 J'étendrai si je puis leur empire & leur gloire.
 Je serai digne d'eux , & je veux que leurs fers ,
 D'eux-mêmes respectés , de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moien que je t'offre est plus aisé peut-être.
 Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître ?
 Il avait une armée , & j'en forme aujourd'hui ,
 Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
 Il profita des tems , & moi je les fais naître.
 Je ne dis plus qu'un mot , il fut Roi ; veux-tu l'être ?
 Veux-tu de Cicéron subir ici la loi ,
 Vivre son courtisan , ou regner avec moi ?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre. Il n'est pas tems de scinder ,
 J'estime Cicéron sans l'aimer ni le craindre ;
 Je t'aime , je l'avoue , & je ne te crains pas.
 Divise le Sénat , abaisse des ingrats :
 Tu le peux , j'y consens : mais si ton ame aspire
 Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire ,
 Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins ,
 Et ce bras combattrà l'ennemi des Romains. (*Il sort.*)

S C E N E I V.

CATILINA.

A H ! qu'il serve , s'il l'ose , au dessein qui m'anime ,
Et s'il n'en est l'appui qu'il en soit la victime !
Sylla voulait le perdre , il le connaissait bien ,
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

S C E N E V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS.

LENTULUS.

CESAR s'est-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui ,
Il faut & nous servir & nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs & plus fidèles ,
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.



SCENE VI.

CATILINA, LES CONJURÉS.

CATILINA.

VENEZ, noble Pison, vaillant Autronius ;
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge ;
Des plus grands des humains redoutable assemblage :
Venez vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens ;
Encor quelques momens, un Dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane & Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate
Que pour énorgueillir d'indignes Sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, & qui pour récompense,
Vous permettraient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous,
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls, & des meurtres sans gloire ;
Vous pourriez dédaigner une telle victoire :
A vos cœurs généreux je promets des combats,
Que tous vos ennemis soient livrés au trépas.
Entrez dans leurs palais, frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre ;
Mais surtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.

A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste ;
Des soldats de Sylla le redoutable reste ,
Par des chemins divers & des sentiers obscurs ,
Du fond de la Toscane avancent vers ces murs.
Ils arrivent , je fors & je marche à leur tête ,
Au dehors , au dedans Rome est votre conquête ;
Je combats Pétreius , & je m'ouvre en ces lieux
Au pied du Capitole un chemin glorieux.
C'est là que par les droits que vous donne la guerre ,
Nous montons en triomphe au trône de la terre ,
A ce trône souillé par d'indignes Romains ,
Mais lavé dans leur sang & vengé par vos mains.
Curius & les siens doivent m'ouvrir les portes.

(il s'arrête un moment , puis il s'adresse à un Conjuré.)

Vous des Gladiateurs aurons-nous les cohortes ?
Leur joignez vous surtout ces braves Vétérans ,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-tems ?

LENTULUS.

Je dois les amener , si-tôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile & leur marche & leur nombre ;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous du mont Célius êtes-vous assuré ?

STATILIUS.

Les Gardes sont séduits , on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous , au mont Aventin , que tout soit mis en cendre ;
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux ,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des pros crits que la mort soit portée :

La première victime à mes yeux présentée ,
 Vous l'avez tous juré , doit être Cicéron ,
 Sacrifiez César , faites périr Caton.
 Eux morts , le Sénat tombe & nous sert en silence.
 Déjà notre fortune aveugle sa prudence ,
 Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas ,
 Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
 Surtout avant le tems ne prenez point les armes ,
 Que la mort des tyrans précède les allarmes ;
 Que Rome & Cicéron tombent du même fer ,
 Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair ;
 Vous avez dans vos mains le destin de la terre.
 Ce n'est point conspirer , c'est déclarer la guerre ;
 C'est reprendre vos droits , & c'est vous ressaisir
 De l'Univers domté qu'on osait vous ravir.

(à Cethegus & à Lentulus-Bura.)

Vous de ces grands desseins les auteurs magnanimes ,
 Venez dans le Sénat , venez voir vos victimes ,
 De ce Consul encor nous entendrons la voix ,
 Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
 Et vous dignes Romains , jurez par cette épée ,
 Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée ,
 Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui , nous le jurons tous , par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Pérille le Sénat.

MARTIAN.

Pérille l'infidèle

Qui pourra différer de venger ta querelle.
 Si quelqu'un se repent , qu'il tombe sous nos coups.

CATILINA.

Allez , & cette nuit Rome entière est à vous.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, AFFRANCHIS, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.



OU T est-il prêt, enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ses sermens fidèle
Vient entourer ces murs aux flammes destinés,
Au dehors, au dedans les ordres sont donnés.
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du Sénat vous me verrez sortir,

Commencez à l'instant nos sanglans sacrifices ;
 Que du sang des pros crits les fatales prémices
 Consacrent sous vos coups ce redoutable jour.
 Observez , Martian , vers cet obscur détour ,
 Si d'un Consul trompé les ardens émissaires
 Oseraient épier nos terribles mystères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer
 Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer ;
 Je vois qu'il prévient tout , & que Rome allarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
 Connait-il mes projets ? Sait-il dans son effroi
 Que Mallius n'agit , n'est armé que pour moi ?
 Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
 Sur un vain brigandage & non sur la victoire ?
 Va , mes desseins sont grands autant que mesurés ,
 Les soldats de Sylla sont mes vrais Conjurés.
 Quand des mortels obscurs & de vils téméraires ,
 D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires ,
 Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus
 Détruit l'ouvrage entier , & l'on n'y revient plus.
 Mais des mortels choisis , & tels que nous le sommes ;
 Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes.
 Cette élite indomptable , & ce superbe choix ,
 Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois :
 Tous ces ressorts secrets , dont la force assurée
 Trompe de Cicéron la prudence égarée ;
 Un feu dont l'étendue embrase au même instant
 Les Alpes , l'Apennin , l'Aurère & le Couchant ,
 Que Rome doit nourrir , que rien ne peut éteindre :
 Voilà notre destin , dis-moi s'il est à craindre.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous ?

CATILINA.

C'est là mon premier pas, c'est un des plus grands coups
Qu'au Sénat incertain je porte en assurance ,
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance ,
Tandis qu'il est perdu je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit ;
La moitié du Sénat croit Nonnius complice ,
Avant qu'on délibère , avant qu'on s'éclaircisse ;
Avant que ce Sénat si lent dans ses débats
Ait démêlé piège où j'ai conduit ses pas ,
Mon armée est dans Rome , & la terre asservie.
Allez , que de ces lieux on enleve Aurélie ,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

S C E N E I I.

AURELIE , CATILINA , CETHEGUS.

AURELIE , (*une lettre à la main.*)

LIs ton sort & le mien , ton crime & ton arrêt.
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire ?
Eh bien , je reconnais le sein de votre pere.

Lis....

CATILINA *lit la lettre.*

» La mort trop long-tems a respecté mes jours ,
 » Une fille que j'aime en termine le cours.
 » Je suis trop bien puni dans ma triste vieillesse ,
 » De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse ;
 » Je sai de votre époux les complots odieux :
 » César qui nous trahit veut enlever Préneste ;
 » Vous avez partagé leur trahison funeste ,
 » Repentez-vous , ingrate , ou périssez comme eux.
 Mais comment Nonnius aurait-il pû connaître
 Des secrets qu'un Consul ignore encor peut-être ?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA (*à Cethegus.*)

Il pourra nous servir.

(*à Aurelie.*)

Il faut tout vous apprendre , il faut tout éclaircir :
 Je vais armer le monde , & c'est pour ma défense ;
 Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance ,
 Voulez-vous préférer un pere à votre époux ?
 Pour la dernière fois dois-je compter sur vous ?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le silence & la fuite ,
 Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ,
 Eh bien , que prétens-tu ?

CATILINA.

Partez au même instant ,
 Envoyez au Consul ce billet important :
 J'ai mes raisons , je veux qu'il apprenne à connaître
 Que César est à craindre ; & plus que moi peut-être ,
 Je n'y suis point nommé. César est accusé :
 C'est ce que j'attendais , tout le reste est aisé.
 Que mon fils au berceau , mon fils né pour la guerre ,
 Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
 Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés ,
 Que quand j'en serai maître , & quand vous regnerez.
 Partez , daignez me croire , & laissez-vous conduire ,
 Laissez-moi mes dangers , ils doivent me suffire ,
 Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
 Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

„ Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui , de nos ennemis j'y vais punir la rage ,
 Tout est prêt , on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi :
 Commence par ce meurtre , il est digne de toi.
 Barbare , j'aime mieux avant que tout périsse ,
 Expier par tes mains que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos lieux

ROME SAUVÉE, CETHEGUS.

Ne désespérez point un époux , un ami ,
Tout vous est confié , la carrière est ouverte ,
Et reculer d'un pas , c'est courir à la perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur :
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais , il fut aisé , cruels , de me séduire ;
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir ,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pû servir.
Dans mon aveuglement que ma raison déplore ,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore :
Il fait rougir mon front de l'abus détesté ,
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable , & je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un traître :
Je renonce à mes vœux , à ton crime , à ta foi ,
Mes mains , mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe & traîne dans Rome embrasée & fumante ,
Pour ton premier exploit ton épouse expirante.
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les Dieux en courroux à mes vœux ont donné ,
Et couvert de son sang , libre dans ta furie ,
Barbare , assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur & qui me fut soumis ?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
Ainsi dans la plus juste & la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre ,
Quand je brave un Consul & Pompée & Caton ;

Mes

Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
Les préjugés Romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère ;
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

AURELIE.

Je menace le crime . . . & je tremble pour toi :
Dans mes emportemens vois encore ma tendresse ;
Frémis d'en abuser , c'est ma seule faiblesse :
Crains.

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur ;
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur.
C'est assez m'offenser , écoutez , je vous aime ;
Mais ne présumez pas que m'oubliant moi-même
J'immole à mon amour des amis généreux ,
Mon parti , mes desseins , & l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne ,
Jugez de mon amour puisque je vous pardonne !
Mais fachez....

AURELIE.

La couronne où tendent tes desseins ,
Cet objet du mépris du reste des Romains ?
Va , je l'arracherais sur mon front affermie ,
Comme un signe insultant d'horreur & d'infamie.
Quoi , tu m'aimes assez pour ne te pas venger ,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager ,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes !
Et moi , je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours..

S C E N E III.

CATILINA, CÉTHEGUS, LENTULUS-
SURA, AURELIE.

L E N T U L U S - S U R A .

C'E N est fait , & nous sommes perdus :
 Nos amis sont trahis , nos projets confondus.
 Préneste entre nos mains n'a point été remise :
 Nonnius vient dans Rome , il fait notre entreprise ;
 Un de nos confidens dans Préneste arrêté ,
 A subi les tourmens & n'a pas résisté.
 Nous avons trop tardé , rien ne peut nous défendre ,
 Nonnius au Sénat vient accuser son gendre ;
 Il va chez Cicéron qui n'est que trop instruit.

A U R E L I E .

Eh bien de tes forfaits tu vois quel est le fruit !
 Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire ,
 Ces destins de Sylla , ce trône , cet empire !
 Es-tu délabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

C A T I L I N A (*après un moment de silence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers ;
 Mais . . . me trahiriez-vous ?

A U R E L I E .

Je le devrais peut-être ?

Je devrais servir Rome en la vengeant d'un traître ,
 Nos Dieux m'en avoueraient ; je ferai plus , je veux
 Te rendre à ton pais , & vous sauver tous deux.
 Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage ,
 Je n'ai point tes fureurs , mais j'aurai ton courage.
 L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger :
 Ce danger est venu , je vais le partager ;
 Je vais trouver mon père , il faudra que j'obtienne
 Qu'il m'arrache la vie , ou qu'il sauve la tienne.
 Il m'aime , il est facile ; il craindra devant moi
 D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi ;
 J'irai parler de paix à Cicéron lui-même ,
 Ce Consul qui te craint , ce Sénat où l'on t'aime ,
 Où César te soutient , où ton nom est puissant ,
 Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
 On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre ;
 Repens-toi seulement , mais repens-toi sans feindre ,
 Il n'est que ce parti quand on est découvert ;
 Il blesse ta fierté , mais tout autre te perd ,
 Et je te donne au moins , quoiqu'on puisse entreprendre ,
 Le tems de quitter Rome ou d'oser t'y défendre.
 Plus de reproche ici sur tes complots pervers.
 Coupable je t'aimais , malheureux je te sers ,
 Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire :
 Adieu. Catilina doit apprendre à me croire ,
 Je l'avais mérité.

CATILINA (l'arrêtant.)

Que faire , & quel danger ?
 Ecoutez... le sort change , il me force à changer...
 Je me rends... je vous cède... il faut vous satisfaire...
 Mais... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un
 père ,
 Et que dans le péril dont nous sommes pressés ,
 Si je prends un parti , c'est vous qui m'y forcez.

C ij

Je me charge de tout , fût-ce encor de ta haine :
 Je te sers , c'est assez. Fille , épouse & Romaine :
 Voilà tous mes devoirs , je les suis , & le tien
 Est d'égalier un cœur aussi pur que le mien.

S C E N E I V

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS,
 SUR A, AFFRANCHIS.

S U R A.

Es-t-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
 N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
 Esclave d'une femme , & d'un seul mor troublé ,
 Ce grand cœur s'est rendu si-tôt qu'elle a parlé !

C E T H E G U S.

Non , tu ne peux changer , ton génie invincible
 Animé par l'obstacle en fera plus terrible.
 Sans ressource à Préneste , accusés au Sénat
 Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat.
 Nous le ferions trembler même dans les supplices ,
 Nous avons trop d'amis , trop d'illustres complices ,
 Un parti trop puissant pour ne pas éclater !

S U R A.

Mais avant le signal on peut nous arrêter !

C'est lorsque dans la nuit le Sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, & que tout se déclare,
Que faire ?

GETHEGUS à Catilina.

Tu te tais, & tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SUR A.

J'attends peu d'Aurélie, & dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste :

CATILINA.

Je compte les momens, & j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vicillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suspendra pour un tems sa course & sa menace ;
Cicéron que j'allarme est ailleurs arrêté ;
C'en est assez, amis, tout est en sûreté :
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires,
Armez tout, Affranchis, Esclaves & Sicaires ;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste ençor assez pour mes desseins.
Vous, fidèle Affranchi, brave & prudent Septime ;
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius ;
Allez, & dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur ;
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel ! que vois-je ?

SCENE V.

CICERON & les Acteurs de la Scene précédente.

CICERON.

Arrête, audacieux coupable ;
Où portes-tu tes pas ? Vous Céthegus, parlez...
Sénateurs, Affranchis, qui vous a rassemblez ?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SUR A.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager ,
Le fils de Tullius nous ose interroger ?

CICERON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires :
Sont-ils ainsi que vous des Romains Consulaires ,
Que la loi de l'Etat me force à respecter ,
Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers , allez qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruit la liberté Romaine ?

Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons !

CICERON.

**Ils sont de ton conseil , & voilà mes raisons.
Vous-mêmes frémissiez. Licteurs , qu'on m'obéisse ?**

(On emmène Septime & Martian.)

CATILINA.

**Implacable ennemi , poursuis ton injustice ;
Abuse de ta place , & profite du tems.
Il faudra rendre compte , & c'est où je t'attends ?**

CICERON.

**Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres:
Va , je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres ;
J'ai mandé Nonnius , il fait tous tes desseins ,
J'ai mis Rome en défense , & Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance ,
Ou de ton artifice , ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir ,
Je parle de supplice , & veux t'en averrir.
Avec les assassins sur qui tu te reposes ,
Viens t'asseoir au Sénat , & suis-moi si tu l'oses ?**

CATILINA.

Je t'y suivrai.



SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS,
SURA.

CETHEGUS.

COMMENT résister aux efforts
D'un bras habile & prompt qui rompt tous nos ressorts,
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie ;
C'est un homme alarmé que son trouble conduit ,
Qui cherche à tout apprendre , & qui n'est pas instruit.
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ,
Ils l'auront l'éblouir de clartés incertaines ,
Dans ce billet fatal César est accusé ,
Le Sénat en tumulte est déjà divisé ,
Mallius & l'armée aux portes va paraître ;
Vous m'avez cru perdu , marchez & je suis maître.

SURA.

Nonnius du Consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas , c'est moi qui t'en réponds :
Marchez , dis-je , au Sénat parlez en assurance ,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre doit représenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du Palais d'Aurélien au Temple de Tellus. Un double rang de sièges forme un cercle dans cette salle, le siège de Cicéron plus élevé est au milieu.

CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

retirés vers le devant.

S U R A.



Q U I S ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertain de leur sort & de soupçons trou-
blés,
Ces Monarques tremblans tardent bien à
paraître.

Cv

58 ROME SAUVÉE,
CETHÉGUS.

L'Oracle des Romains ou qui du moins croit l'être ,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé ,
Interroge Septime , & par ses soins trompé
Il a retardé tout par ses fausses allarmes.

S U R A.

Plût au Ciel que déjà nous eussions pris les armes ,
Je crains , je l'avouerai , cet esprit du Sénat ,
Ces préjugés sacrés de l'amour , de l'état ,
Cet antique respect & cette idolâtrie ,
Queveille en tous tems l'amour de la patrie.

C É T H É G U S.

La patrie est un nom sans force & sans effet.
On le prononce encor , mais il n'a plus d'objet ,
Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve , il est vrai , dans des âmes stoïques ,
Le reste est sans vigueur , ou fait des vœux pour nous :
Cicéron respecté n'a fait que des jaloux ,
Caton est sans crédit , César nous favorise ,
Défendons-nous ici , Rome sera soumise.

S U R A.

Mais si Catilina par sa femme séduit ,
De tant de nobles soins nons ravissait le fruit !
Tout homme a sa faiblesse , & cette âme hardie
Reconnait en secret l'ascendant d'Aurélië ,
Il l'aime , il la respecte , il pourra lui céder.

C É T H É G U S.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander ;

S U R A.

Mais tu l'as vû frémir , tu fais ce qu'il en couta
Quand de tels intérêts...

CETHEGUS *en le tirant à part.*

Caton approche , écoute :

(*Lentulus & Cethegus s'assient à un bout de la salle.*)

S C E N E I I.

Caton entre au Sénat avec Lucullus , Crassus ,
Favonius , Clodius , Muréna , Cæsar ,
Catullus , Marcellus.

CATON *en regardant les deux Conjurés.*

LUCULLUS, je me trompe ou ces deux Confidens
S'occupent en secret de soins trop importants ,
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence,
Déjà la trahison marche avec arrogance ,
Le Sénat qui la voit cherche à dissimuler ,
Le démon de Sylla semble nous aveugler ,
L'ame de ce tyran dans le Sénat respire.

C É T H E G U S.

Je vous entends assez , Caton , qu'osez-vous dire ?

CATON *en s'asseyant , tandis que les autres prennent place.*

Que les Dieux du Sénat , les Dieux de Scipion ,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton ,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres ,
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres ;
Mais qu'ils ne mettent pas en de pareilles mains.
La maîtresse du monde & le sort des humains.
J'ose encor ajouter que son puissant génie
Qui n'a pû qu'une fois souffrir la tyrannie ,
Pourra dans Céthegus & dans Catilina
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

C E S A R.

Caton , que faites-vous , & quel affreux langage ?
Toujours votre vertu s'explique avec outrage ,
Vous révoltez les cœurs au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

C A T O N à César.

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à regner ,
Pour les séditeux César toujours facile ,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

C E S A R.

Caton , il faut agir dans les jours de combat ,
Je suis tranquille ici ; ne vous en plaignez pas.

C A T O N.

Je plains Rome , César , & je la vois trahie ,

TRAGÉDIE.

65

O ciel , pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Afrique ,
Pompée en ces périls soit encor arrêté ?

CESAR.

Quand César est pour vous , Pompée est regretté ?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui dispute tout jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON *arrivant avec précipitation les Sénateurs se levent.*

A H , dans quels vains débats perdez-vous ces instans ,

Quand Rome à son secours appelle ses enfans ,
Qu'elle vous tend le bras , & que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres , de ruines ,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs ,
Qu'on a déjà versé le sang des Sénateurs ?

LUCULLUS.

O Ciel !

CATON.

Que dites-vous ?

J'avois d'un pas rapide

Guidé des Chevaliers la cohorte intrépide ,
 Assuré des secours aux postes menacés ,
 Armé les Citoyens avec ordre placés.
 J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême ,
 Aux yeux de Cérthégus j'avois surpris moi-même.
 Nonnius mon ami , ce vieillard généreux ,
 Cet homme incorruptible en ces tems malheureux ,
 Pour sauver Rome & vous, arrive de Préneste.
 Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste ,
 M'apprendre jusqu'aux noms de tous les Conjurés ,
 Lorsque de notre sang deux monstres altérés
 A coups précipités frappent ce cœur fidèle ,
 Et font périr en lui tout le fruit de son zèle.
 Il tombe mort , on court , on vole , on les poursuit ,
 Le tumulte , l'horreur , les ombres de la nuit ,
 Le peuple qui se presse & qui se précipite ,
 Leurs complices enfin favorisent leur fuite ,
 J'ai saisi l'un des deux qui le fer à la main ,
 Égaré , furieux , se fraiait un chemin ;
 Je l'ai mis dans les fers , & j'ai su que ce traître
 Avait Catilina pour complice & pour maître.

Cicéron s'assied avec le Sénat.



SCÈNE IV.

CATILINA *débout entre Caton & César ;
Céthégus est auprès de César , le Sénat assis.*

OUI Sénat j'ai tout fait , & vous voyez la main ;
Qui de votre ennemi vient de percer le sein ;
Oui , c'est Catilina qui venge la Patrie ,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi fourbe , toi barbare !

CATON.

Oses-tu te vanter ?

CÉSAR.

Nous pourrions le punir , mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle Catilina , parle & force au silence
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence ;

CICERON.

Romains , où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur

Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
 Parmi l'embrasement qui menace le monde,
 Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
 Les neveux de Sylla séduits par ce grand nom,
 Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
 J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
 Le Sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
 Le désordre en tous lieux & surtout Cicéron
 Semant ici la crainte ainsi que le soupçon.
 Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée,
 Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée,
 Par un coup effraiant je lui prouve aujourd'hui
 Que Rome & le Sénat me sont plus chers qu'à lui.
 Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
 L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
 Ce corps des Conjurés qui des monts apennins,
 S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains,
 Les momens étaient chers & les périls extrêmes,
 Je l'ai su, j'ai sauvé l'Etat, Rome & vous-mêmes.
 Ainsi par un soldat fut puni Spurius,
 Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
 Qui m'osera punir d'un si juste homicide ?
 Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICÉRON.

Moi, perfide,
 Moi qu'un Catilina se vante de sauver,
 Moi qui connais ton crime & qui vais le prouver,
 Que ces deux Affranchis viennent se faire entendre ;
 Sénat voici la main qui mettrait Rome en cendre.
 Sur un père de Rome il a porté ses coups,
 Et vous souffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous,
 Vous souffrez qu'il vous trompe alors qu'il vous op-
 prime,
 Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime.

TRAGÉDIE.

65.

CATILINA.

Et vous souffrez , Romains , que mon accusateur
Des meilleurs Citoyens soit le persécuteur ?
Apprenez des secrets que le Consul ignore ,
Et profitez en tous s'il en est tems encore ,
Sachez qu'en son Palais & presque sous ces lieux ,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines , de traits , de lances & d'épées ,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encor , amis , si vous vivez ,
C'est moi , c'est mon audace à qui vous le devez
Pour prix de mon service approuvez mes allarmes ,
Sénateurs ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICERON *aux Listeurs.*

Courez chez Nonnius , allez & qu'à nos yeux
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom ?

CATILINA.

Moi trembler ! je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat , le péril croît quand vous délibérez ;
Eh bien , sur ma conduite êtes-vous éclairez ?

CICERON.

Oui , je le suis Romains , je le suis sur son crime :
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas ,
Ce dépôt des forfaits & des assassinats ?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignait de mes regards la lumière odieuse.

66 ROME SAUVÉE,

De Nonnius trompé tu choisis le Palais ,
 Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
 Peut-être as-tu séduit la malheureuse fille ?
 Ah cruel , ce n'est pas la première famille
 Où tu portas le trouble & le crime & la mort !
 Tu traites Rome ainsi. C'est donc là notre sort ,
 Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance ,
 Tu veux qu'on t'applaudisse & qu'on te récompense ?
 Artisan de la guerre , affreux conspirateur ,
 Meurtrier d'un vieillard , & calomniateur :
 Voilà tout ton service , & tes droits & tes titres.
 O vous des Nations , jadis heureux arbitres ,
 Attendez-vous ici sans force & sans secours ,
 Qu'un tyran forcené dispose de vos jours ?
 Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ,
 Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
 Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui ,
 Vous n'avez qu'un moment , jugez entre elle & lui.

C E S A R.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice :
 C'est la cause de Rome , il faut qu'on l'éclaircisse ,
 Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?
 Toujours dans les pareils il faut se respecter ;
 Trop de sévérité tient de la tyrannie.

C A T O N.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie :
 Quoi Rome est d'un côté , de l'autre un assassin ;
 C'est Cicéron qui parle & l'on est incertain !

C E S A R.

Il nous faut une preuve , on n'a que des allarmes ;

Si l'on trouve en effet ces parricides armes ,
Et si de Nonnius le crime est avéré ,
Catilina nous sert & doit être honoré.

(à Catilina.)

Tu me connais , en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome , ô ma patrie ! O Dieu du capitolé !
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui ?
Agissez-vous pour vous en nous parlant pour lui ?
César , vous m'entendez , & Rome trop à plaindre ,
N'aura donc désormais que ses enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome est en sûreté , César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICERON.

Clodius achevez , que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde ;
C'en est trop , je ne vois dans ces murs menacés ,
Que Conjurés ardens & Citoyens glacés.
Catilina l'emporte , & sa tranquille rage ,
Sans crainte & sans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il est encor admis ,
Il proscriit le Sénat & s'y fait des amis.
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes.
Il vous voit , vous menace , & marque ses victimes.
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités ,
César parle de droit & de formalités ;
Clodius à mes yeux de son parti se range ,
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.

68 ROME SAUVÉE.

Nonnius par ce traître est mort assassiné ;
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné ?
Le devoir le plus saint , la loi la plus chérie
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

S C E N E V. LE SENAT, AURELIE. AURELIE.

O vous sacrés vengeurs ,
Demi-Dieux sur la terre & mes seuls protecteurs ,
Consul , auguste appui qu'implore l'innocence ,
Mon pere par ma voix vous demande vengeance ,
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.

(en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.)

Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang .
Secourez-moi , vengez ce sang qui fume encore
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

(CICERON en montrant Catilina.)

Ee voici.

AURELIE.

Dieux !

CICERON.

C'est lui , lui qui l'assassiné .

Qui s'en ose vanter .

AURELIE.

O Ciel ! Catilina !

J'ai-je bien entendu ? Quoi , monstre sanguinaire ,
Quoi ! c'est toi c'est ta main qui massacra mon père.

(des Licteurs la soutiennent.)

CATILINA (*se tournant vers Céthégus & se
jettant éperdu entre ses bras.*)

Quel spectacle grands Dieux ! je suis trop bien puni.

CÉTHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble s'a saisi ?

Aurélie à nos pieds vient demander vengeance ,
Mais si tu servs Rome, attend ta récompense.

CATILINA (*se tournant vers Aurélie.*)

Aurélie , il est vrai qu'un horrible devoir. . .

M'a forcé. . . respectez mon cœur , mon désespoir ,
Songez qu'un peud plus saint & plus inviolable.



SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, LE CHEF
DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius.

LE CHEF.

Chez lui ; ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups.

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Justes Dieux , où me réduisez-vous !

CICERON.

Parlez , la vérité dans son jour doit paraître ;

**Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître ,
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés ,
Il frémit devant vous , achevez , répondez.**

AURELIE.

Ah ! je vous ai trahis , c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non , vous ne l'êtes point.

AURELIE.

Va , monstre impitoyable ;
Va , ta pitié m'outrage , elle me fait horreur.
Dieux , j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat , j'ai vû le crime & j'ai tû les complices ;
Je demandais vengeance , il me faut des supplices ;
Ce jour menace Rome , & vous , & l'Univers.
Ma faiblesse a tout fait , & c'est moi qui vous perds.
Traître , qui m'as conduite à travers tant d'abîmes ,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périssle ainsi que moi , le jour , l'horrible jour
Où ta rage a trompé mon innocent amour ,
Ce jour où malgré moi secondant ta furie ;
Fidelle à tes sermens , perfide à ma ma patrie ,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas ,
Et pour mieux l'égorger , le pressant dans mes bras ,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire.

Tandis qu'Aurélië parle au bout du Théâtre , Cicéron est assis plongé dans la douleur.

**Murs sacrés , Dieux vengeurs , Sénat , Manes d'un père ,
Romains , voilà l'époux dont j'ai suivi la loi ;
Voilà votre ennemi ! perfide imite-moi. (elle se frappe.)**

ROME SAUVÉE, CATILINA.

Où suis-je malheureux

CATON.

O jour épouvantable ?

CICERON.

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable.

AURELIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
 Consul... de tous côtés je voi vos assassins...
 Je me meurs...

CICERON.

S'il se peut qu'on la secoure, Aufide,
 Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez perfide ?
 Sénateurs vous tremblez, vous ne vous joignez pas
 Pour venger tant de sang & tant d'assassinats ?
 Il vous impose encor, vous laissez impunie
 La mort de Nonnius & celle d'Aurelie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait, c'est ton inimitié
 Qui me rend dans ma rage un objet de pitié,
 Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
 Dont ta fortune heureuse à mes destins fatale,
 M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
 Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé,
 J'ai haï ton génie, & Rome qui t'adore;
 J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
 Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu,

Ton

Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu.
 Meurs en craignant la mort , meurs de la mort d'un
 traître ,
 D'un esclave échapé que fait punir son maître ,
 Que tes membres sanglants dans ta tribune épars ,
 Des inconstans Romains repaissent les regards :
 Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage ,
 Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage ;
 C'est le sort qui t'attend & qui va s'accomplir ;
 C'est l'espoir qui me reste , & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on saisisse ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puissance ?

SURA.

Oses-tu prononcer quand le Sénat balance ?

CATILINA.

La guerre est déclarée , amis , suivez mes pas ,
 C'en est fait , le signal vous appelle aux combats ;
 Vous Sénat incertain qui venez de m'entendre ,
 Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

(Il sort avec quelques Sénateurs de son parti.)

CICERON.

Eh bien , choisissez donc , vainqueurs de l'Univers ,
 De commander au monde , ou de porter des fers ,
 O grandeur des Romains , ô majesté flétrie ,

D

74 ROME SAUVÉE,

Sur le bord du tombeau réveille toi patrie !
 Lucullus , Muréna , César même , écoutez ,
 Rome demande un chef en ces calamités ,
 Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles ,
 Les Gaulois sont dans Rome , il vous faut des Camilles ,
 Il faut un Dictateur , un vengeur , un appui ,
 Qu'on nomme le plus digne , & je marche sous lui.

S C E N E VII.

LE SENAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF.

SEIGNEUR , en secourant la mourante Aurélie ,
 Que nos soins vainement rappellaient à la vie ,
 J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

C I C E R O N *en lisant.*

Quoi , d'un danger plus grand l'état est menacé !
César qui nous trahit veut enlever Préneste.
 Vous César , vous trempiez dans ce complot funeste !
 Lisez , mettez le comble à des malheurs si grands ,
 César , étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

C E S A R.

J'ai lû , je suis Romain , notre perte s'annonce ,
 Le danger croît , j'y vole , & voilà ma réponse.

(*Il sort.*)

C A T O N.

sonse est douteux , il est trop leur appui.

CATON.

Marchons , servons l'état contre eux & contre lui.

(à une partie des Sénateurs.)

Vous , si les derniers cris d'Aurélie expirante ,
Ceux du monde ébranlé , ceux de Rome sanglante ,
Ont réveillé dans vous l'esprit de v^{os} ayeux ;
Courez au Capitole & deffendez vos Dieux ,
Du fier Catilina soutenez les approches ,
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches
D'avoir p^u balancer entre ce monstre & moi.

(à d'autres Sénateurs.)

Vous Sénateurs , blanchis dans l'amour de la loi ,
Nommez un chef , enfin pour n'avoir point de maî-
tres ,
Amis de la vertu , séparez-vous des traîtres.

(Il faut que les Sénateurs se séparent de Célius & de
Lentulus.)

Point d'esprit de parti , de sentimens jaloux ,
C'est par-là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent ;
Où de l'embrasement les flammes étincellent ,
Dieux , animez ma voix mon courage & mon bras ,
Et sauvez les Romains , fussent-ils être ingrats.

Fin du quatrième Acte.

Dij



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, & *une partie des Sénateurs, debout en habit de guerre.*

CLÓDIUS à Caton.

O Uoi, lorsque défendant cette enceinte sacrée,
 À peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
 Quand par-tout le Sénat s'exposant au danger,
 Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger,
 Cet altier Plébéien nous outrage & nous brave :
 Il sert un peuple libre & le traite en esclave !
 Un pouvoir passager est à peine en ses mains ;
 Il ose en abuser, & contre des Romains,
 Contre les plus grands noms qu'ait réveré la terre !
 Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre.
 Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
 Condamne insolemment ses maîtres à la mort.
 Catilina pour nous seroit moins tyrannique,
 On ne le verrait point flétrir la République.
 Je partage avec vous les malheurs de l'Etat,
 Mais je ne puis souffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.

Allez de vos amis déplorer les injures ;
 Mais sachez que le sang de nos Patriciens ,
 Ce sang des Cethegus & des Cornéliens ,
 Ce sang si précieux , quand il devient coupable ;
 Devient le plus abject & le plus condamnable.
 Regrettez , respectez ceux qui nous ont trahis ,
 On les mène à la mort , & c'est par mon avis.
 Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
 De quoi vous plaignez-vous ? est ce de sa justice ?
 Est-ce elle qui produit cet indigne courroux ?
 En craignez-vous la suite & la méritez-vous ?
 Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme ,
 Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome !
 Murmurez , mais tremblez , la mort est sur vos pas.
 Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
 On a dans les périls de la reconnaissance ,
 Et c'est le tems du moins d'avoir de la prudence ,
 Catilina paraît jusqu'au pied du rempart ,
 On ne fait point encor quel parti prend César ,
 S'il veut ou conserver ou perdre la Patrie.
 Cicéron agit seul , & seul se sacrifie ;
 Et vous considérez , entourez d'ennemis ,
 Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime ,
 Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
 Respectez le Senat , ne lui reprochez rien ;
 Vous parlez en censeur , il nous faut un soutien ,
 Quand la guerre s'allume & quand Rome est en cendre ,
 Les édits d'un Consul pourront-ils nous défendre ?
 N'a-t-il contre une armée & des Conspirateurs ,
 Que l'orgueil des faisceaux & les mains des Licteurs ?
 Vous parlez de dangers , pensez-vous nous instruire :
 Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire ,

D ij

Vous redoutez César ; eh , qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé ?
Dans le péril pressant qui croît & nous obsède ,
Vous montrez tous nos maux , montrez-nous le remède :

CATON.

Oui , j'ose conseiller , esprit fier & jaloux ,
Que l'on veille à la fois sur César & sur vous-
Je conseillerais plus ; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON , CATON , *une partie des*
Sénateurs.

CATON à Cicéron.

VIEN , tu vois des ingrats , mais Rome te défère
Les noms , les sacrés noms de père & de vengeur ,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains , j'aime la gloire & ne veux point m'en taire ,
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat , en vous servant , il la faut acheter.
Qui n'ose la vouloir , n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire ,
Ce que j'ai fait est peu , voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome , ennemis , citoyens ,
Gladiateurs , Soldats , Chevaliers , Plébéiens ,
Étaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage ,
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés ,
Dans l'horreur du combat guidait les Conjurés :
Pégus & Sura s'avançaient à leur tête ;

Ma main les a saisis , leur juste mort est prête ;
 Mais quand j'étouffe l'hydre , il renaît en cent lieux ,
 Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
 Tantôt Catilina , tantôt Rome l'emporte.
 Il marche au Quirinal , il s'avance à la porte ,
 Et là sur des amas de mourans & de morts ,
 Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts ,
 Il se fraie un passage , il vole à son armée ;
 J'ai peine à rassurer Rome entiere allarmée.
 Antoine qui s'oppose au fier Catilina ,
 A tous ces Vétérans aguerris sous Sylla.
 Antoine que poursuit notre mauvais génie ,
 Par un coup imprévu voit sa force affaiblie ,
 Et son corps accablé désormais sans vigueur ,
 Sert mal en ce moment les soins de son grand cœur.
 Pétréius étonné vainement le seconde.
 Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde ,
 Affligée au dehors , embrasée au dedans ,
 Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César ?

CICERON.

Il a dans ce jour mémorable ,
 Déployé , je l'avoue , un courage indomptable ;
 Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien ,
 Il n'est pas criminel , il n'est pas citoyen.
 Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles ,
 Mais bientôt ménageant des Romains infidèles ,
 Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés ,
 Aux peuples , aux Soldats , & même aux Conjurés ;
 Dans le péril horrible où Rome était en proie ,
 Son front laissait briller une secrète joie ;
 Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour ,
 Semblait inviter Rome à le servir un jour.
 D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tous ce qu'il nous prépare :
 Je le redis encor & veux le publier ,
 De César en tout tems il faut se défier.

SCÈNE III.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

EH bien dans ce Sénat trop prêt à se détruire ,
 La vertu de Caton cherche encor à me nuire !
 De quoi m'accuse-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina ;

De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna ,
 De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre ;
 De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers ;
 Je parle aux Citoyens , je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces Conjurés , ce peuple de coupables ,
 Que font-ils à vos yeux ?

CESAR.

Des mortels méprisables ;

A ma voix , à mes coups , ils n'ont pû résister.
 Qui se soumet à moi n'a rien à redouter :
 C'est maintenant qu'en donne un combat véritable ,
 Des soldats de Sylla l'élite redoutable ,
 Est sous un chef habile , & qui sait se venger.
 Voici le vrai moment où Rome est en danger ,
 Pétreus est blessé , Catilina s'avance ,

Le soldat sous les murs est à peine en défense ;
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous , Consul , & quels sont vos desseins ?

C I C E R O N.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne ;
Je veux l'avoir l'affront dont vous êtes chargé ,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire :
Je vous connais , je sai ce que vous pouvez faire ,
Je sai quels intérêts vous peuvent éblouir ,
César veut commander , mais il ne peut trahir ;
Vous êtes dangereux , vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon estime.
Partez , justifiez l'honneur que je vous fais ;
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius & délivrez l'empire ,
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival ,
Nous avons de guerriers , il faut un général.
Vous l'êtes , c'est sur vous que mon espoir se fonde :
César , entre vos mains je mets le sort du monde.

C E S A R (*en l'embrassant.*)

Cicéron à Cesar a dû se confier ?
Je vais mourir , Seigneur , ou vous justifier. (*Il sort.*)

C A T O N.

De son ambition vous allumez les flammes.

C I C E R O N.

Va , c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames ;
Je l'enchaîne à l'Etat en me fiant à lui ,
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être :
Un courage indompté dans le cœur des mortels ,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.

Qui du crime à la terre a donné les exemples ;
 S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples :
 Catilina lui-même , à tant d'horreurs instruit ,
 Eût été Scipion si je l'avais conduit.
 Je réponds de César , il est l'appui de Rome.
 J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(Se tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes)
 Eh bien , les Conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur , ils sont punis ;

Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis :
 C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre ,
 Un tremblement de plus va par-tout se répandre ;
 Et si de Pétréius le succès est douteux ,
 Ces Murs sont embrasés , vous tombez avec eux.
 Un nouvel Annibal nous assiège & nous presse ,
 D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse ,
 Que jusqu'au sein de Rome & parmi ses enfans ,
 En creusant vos tombeaux , il a des partisans.
 On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine ,
 Il l'attaque au dehors , au dedans il domine ,
 Tout son génie y regne , & cent coupables voix
 S'élèvent contre vous & condamnent vos loix.
 Les plaintes des ingrats & les clameurs des traîtres ,
 Réclament contre vous les droits de nos ancêtres ;
 Redemandent le sang répandu par vos mains ,
 On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout que vous deviez entendre ,
 Par vous seul condamnés , n'ayant pu se défendre ,
 Semblent autoriser....

CICERON.

Clodius , arrêtés ,

Renfermez votre envie & vos témérités :
 Ma puissance absolue est de peu de durée ,
 Mais tant qu'elle subsiste elle sera sacrée :

Vous aurez tout le tems de me persécuter ;
 Mais quand le péril dure il faut me respecter.
 Je connais l'inconstance aux humains ordinaire ;
 J'attens sans m'ébranler les retours du vulgaire.
 Scipion accusé sur des prétextes vains ,
 Remercia les Dieux & quitta les Romains.
 Je puis en quelque chose imiter ce grand homme ;
 Je rendrai grace au Ciel , & resterai dans Rome.
 A l'étrat , malgré vous , j'ai consacré mes jours ;
 Et toujours'envié , je servirai toujours.

C A T O N.

Permettez que dans Rome encor je me présente ,
 Que j'aie intimider une foule insolente ,
 Que je vole aux remparts , que du moins mon aspect ;
 Contienne encor César qui m'est toujours suspect ;
 Et si dans ce grand jour la fortune contraire...

C I C E R O N.

Caton , votre présence est ici nécessaire ;
 Mes ordres sont donnés , César est au combat :
 Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat ,
 Il en doit soutenir la grandeur expirante ;
 Restez. . je vois César , & Rome est triomphante.

(*Il court au-devant de César & l'embrasse.*)

Ah , c'est donc par vos mains que l'Etat soutenu...

C É S A R.

Je l'ai servi peut-être , & vous m'aviez connu.
 Pétréius est couvert d'une immortelle gloire ,
 Le courage & l'adresse ont forcé la victoire ,
 Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart ,
 Que pour ne rien laisser au pouvoir du hazard ,
 Que pour mieux enflammer des ames héroïques ,
 A l'aspect imposant de leurs Dieux domestiques.
 Metellus , Muréna , les braves Scipions
 Ont soutenu le poids de leurs augustes noms ,
 Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
 Qui subjugna l'Asie & détruisit Carthage ,

Tous sont de la Patrie & l'honneur & l'appui.
 Permettez que César ne parle point de lui.
 Les Soldats de Sylla renversés sur la terre ,
 Semblent braver la mort & défier la guerre.
 De tant de nations ces tristes conquérans
 Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
 Si de pareils guerriers la valeur nous seconde ,
 Nous mettrons sous nos loix ce qui reste du monde.
 Mais il est , grace au Ciel , encor de plus grands cœurs ,
 Des héros plus choisis , & ce sont leurs vainqueurs
 Catilina terrible au milieu du carnage ,
 Entouré d'ennemis immolés à sa rage ,
 Sanglant , couvert de traits , & combattant toujours ,
 Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
 Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire :
 Romain je le condamne , & Soldat je l'admire.
 J'aimai Catilina ; mais vous voyez mon cœur ,
 Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

C I C E R O N .

Tu n'as point démenti mes vœux & mon estime :
 Va, conserve à jamais cet esprit magnanime ;
 Que Rome admire en toi son éternel soutien :
 Sois toujours un héros , sois plus , sois citoyen.
 Dieux , ne corrompez pas cette ame généreuse !
 Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

Fin du cinquième & dernier Acte.

A P P R O B A T I O N .

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , une
 Tragédie qui a pour titre , *Rome Sauvée* , & je n'y ai
 rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. A Paris ,
 ce 12. Février 1753. CAPPERONIER.

LE
RAJEUNISSEMENT
INUTILE.
COMEDIE.

EN VERS, ET EN TROIS ACTES;
Avec des Divertissemens.

^{Nicolas}
Par M. LA GRANGE.

Représentée par les Comédiens François le 27
Septembre 1738.

Le prix est de 24 sols.



A P A R I S,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin
de la rue Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ACTEURS.

LA FÉE, *Mademoiselle Lamoignon.*

DAMON, intendant de la Fée, *M. de Latorrilière.*

ANGELIQUE, nièce de Damon, *Mademoiselle Dangeville.*

VALERE, amant d'Angelique, *M. Dangeville.*

LUCAS, fermier de la Fée, *M. de Mommeny.*

COLETTE, fille de Lucas, *Madame Poisson.*

CRISPIN, vieux domestique de la Fée, *M. Poisson.*

TROUPE de génies de la jeunesse.

TROUPE de plaisirs, de ris & de jeux.

TROUPE de Vieillards.

TROUPE de Païsans & de Païsannes.

*La Scène est dans le Jardin du Château
de la Fée.*



LE
RAJEUNISSEMENT
INUTILE.
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN.

OUI, vous aurez tous audience,
De grace, laissez-moi respirer un instant.

Ouf.... Tous ces importuns lassent ma patience,

Et je n'en ai jamais vû tant.

A peine on fait.....resse,

La Fée, est en

en ces lieux al

jour

A

LE RAJEUNISSEMENT

Des supplians de toute espèce ;
Tous veulent des dons précieux ,
Et je n'en vois pas un d'entr'eux ,
Qui desire de la sagesse.

Hélas ! Que l'homme est malheureux !

Quoi ! Prendra-t'il toujours sa passion pour guide ?

Et sans cesse plongé dans son aveuglement ,

Ne fera-t'il jamais d'un bien pur & solide

L'objet de son empressement ?

Ah ! ah ! Je ris encor de la folie extrême

D'un Vieillard , comme moi , prêt à finir son cours ,

Qui nourrit de folles amours ,

Qui pour plaire à l'objet qu'il aime ,

Vient supplier la Fée , & croit même obtenir ,

Qu'elle voudra le rajeunir :

Quelle demande extravagante !

Croit-il que la vieillesse ait pour moi des doucteurs !

Ah ! Si pour dispenser de pareilles faveurs ,

La Fée étoit assez puissante ,

Comme elle est bonne & bienfaisante ,

J'aurois déjà brigué cette grace pour moi ,

Et l'on m'en auroit vû faire un meilleur emploi.

Elle vient....

SCENE II.

LA FE'E, CRISPIN.

LA FE'E.

Quelle inquiétude

T'arrête seul dans ce jardin ?

Et d'où vient donc , mon cher Crispin ,

Que l'on te voit toujours chercher la solitude ?

I N U T I L E.

Depuis près de deux ans que j'ai quitté ces lieux ;
Il faut te l'avouer , tu paroïs à mes yeux
Changé d'une étrange manière ,
Tu n'as plus cet air gracieux ,
Cette humeur , ni ce caractère ,
Que suivoient les ris & les jeux.

C R I S P I N.

Hélas ! Madame , je suis vieux ;
Et le poids des ans qui m'accable...

L A F E E.

Je puis rendre pour toi ce fardeau supportable ,
Quelle grace veux-tu de moi ?
Je t'aime , & je suis prête à faire tout pour toi.

C R I S P I N.

Hé ! Quels vœux peut former un homme de mon âge ?
Il n'est rien aujourd'hui dont mon cœur soit tenté ,
Et quand même votre bonté

M'accableroit de dons , pourrois-je en faire usage ?
Le temps m'a fait devenir sage ;

Au sein de la raison il m'a sù ramener ,
Et je jouïs de l'avantage
D'avoir appris à me borner.

L A F E E.

Comment ! Rien ne sauroit te plaire ?
Et les plaisirs.....

C R I S P I N.

Pour moi n'offrent rien de flatteur ;

Ni qui puisse me satisfaire.

Si vous avez pourtant une grace à me faire ,
Madame , j'en aurois une à vous demander ,
Voudrez-vous bien me l'accorder ?

L A F E E.

De bon cœur.

C R I S P I N.

Vous savez que pendant votre absence ,

Blaise , votre Fermier est mort ,

Et que c'est un ami que je regrette fort.

En mourant , il remit son fils en ma puissance ,

A ij

4 LE RAJEUNISSEMENT

Me nomma son tuteur , ainsi j'eus l'embarras
De régler sa conduite , & de guider ses pas ;
Mais c'est un fardeau trop pénible ;
Je voudrois au plutôt m'en voir débarrassé.

L A F E' E.

La chose n'est pas impossible.

C R I S P I N.

Pour cet effet , j'avois pensé
De le marier à la fille
De Lucas , votre Jardinier.

L A F E' E.

A Colette ?

C R I S P I N.

Oui , Madame.

L A F E' E.

Elle est riche , gentille ;
Et je ne pense pas qu'il se fasse prier.
J'approuve ton dessein , tu ne saurois mieux faire.

C R I S P I N.

Ce seroit déjà fait , vraiment ,
Mais Valere n'est pas de notre sentiment.

L A F E' E.

Quelle en est la raison ? je ne la conçois guère.

C R I S P I N.

Son cœur a pris ailleurs un autre engagement.

L A F E' E.

* Qui donc a causé sa défaite ?

Qui le tient sous ses loix ? car cela me surprend.

C R I S P I N.

La fille de votre Intendant ,
Angélique , en un mot , qui près d'une coquette ,
Elevée à Paris dès ses plus jeunes ans ,
En a si bien appris les façons & l'allure ,
Qu'elle pourra , je vous assure ,
La surpasser en peu de temps.

L A F E' E.

Elle est , à dire vrai , d'une aimable figure ,
Elle a beaucoup d'esprit , de la vivacité ;

I N U T I L E.

5

Mais je lui trouve un air un peu trop affecté.

C R I S P I N.

Pour moi , je ne saurois la souffrir , je vous jure ,

Parlez-moi de Colette , elle a de la beauté ,

Quoiqu'elle soit simple & timide ,

On trouve des appas dans sa simplicité ,

Chez elle une vertu réside ,

Dont rien encor n'a pû ternir la pureté ,

Son esprit n'est pas fin , mais le bon sens le guide ,

Et prouve sa solidité.

L A F E' E.

Aussi pour elle je décide ,

Valere sera son époux.

C R I S P I N.

C'est toute la faveur que j'exigeois de vous.

L A F E' E.

La discrétion est bien grande.

Le Vieillard que j'ai vu tantôt

L'étoit bien moins dans sa demande.

C R I S P I N.

C'est un fou qu'on devroit enfermer au plutôt ,

Car son esprit est sans doute en démenſe ,

Pour s'imaginer que votre art

Puisse rajeunir un vieillard ,

A-t'on jamais ſi loin porté l'extravagance ?

L A F E' E.

Et qui t'assûre que ce don

Ne ſauroit être en ma puissance ?

C R I S P I N.

Qui me le dit ? L'expérience ,

Et plus que tout encor , le bon sens , la raison.

L A F E' E.

Tu te trompes , apprens que je ſuis la maîtresse ,

De rendre à qui je veux ſa premiere jeunesse.

C R I S P I N.

Juste ciel ! Qu'est-ce que j'entens !

Et quelle émotion s'empare de mon ame !

Il vous ſeroit aisé de rajeunir les gens ?

A iij

6 LE RAJEUNISSEMENT

Non , je ne le puis croire , & vous voulez , Madame ,
Vous divertir à mes dépens ,

L A F E' E.

Cela m'est facile , te dis-je.

C R I S P I N.

Je ne puis revenir de mon étonnement ,
Vous pouvez , dites-vous , faire un pareil prodige ?

L A F E' E.

Oui , je le puis assurément ,
Mais je l'ai différé jusques à ce moment.

C R I S P I N.

De mes transports je ne suis plus le maître.

Hélas ! Madame , au nom des Dieux !

Pour qui destinez-vous un don si précieux ?

L A F E' E.

Pour toi.

C R I S P I N.

Pour moi ? Cela pourroit-il être ?

L A F E' E.

Oui , Crispin , c'est ainsi que je veux reconnoître

Ton zèle ardent , tes services , tes soins ,

Pour t'en récompenser je ne puis faire moins.

C R I S P I N.

Quoi , je verrois en moi renaître

Ce que la jeunesse a d'attraits ?

Je rattraperois ce teint frais ,

Cette humeur folâtre & badine ,

Que je croyois disparuë à jamais ?

L A F E' E.

La faveur que je te destine

Va te rendre tes premiers traits ;

Mais , écoute , il est nécessaire

Pour en retirer quelque fruit ,

De garantir ton cœur d'un penchant ordinaire ,

D'autant plus dangereux , qu'il flatte & qu'il séduit ;

Si jamais par l'amour il se laisse surprendre ,

Si quelque beauté le réduit

I N U T I L E.

7

A ne pouvoir plus se défendre ,
De ta jeunesse alors tu perdras tout l'éclat ,
Et tu retourneras dans ton premier état.

C R I S P I N.

Non , non , je puis bien vous promettre
Que mon cœur se garantira ,
Et j'empêcherai bien qu'on vienne le soumettre.

L A F E' E.

Sois certain qu'il t'en coûtera ,
Car au don que je vais te faire
Est attaché celui de plaire ,
De prévenir & de charmer ,
De plus d'une beauté tu vas te faire aimer ,
Prens-y garde , la moins habile
Sait bien-tôt se soumettre un cœur ;
Plus la conquête est difficile ,
Plus elle prend des soins pour en avoir l'honneur.

C R I S P I N.

Bon , bon , tout leur effort deviendrait inutile ,
Plûtôt que d'y céder j'en verrois mourir mille.

L A F E' E.

Fais encor là-dessus quelques réflexions ,
Songe à quelles conditions
Tu peux jouir de la faveur insigne ,
Dont tu ne crois jamais pouvoir te rendre indigne ,
Je te laisse y rêver. Adieu. Compte sur moi ,
Si tu peux aujourd'hui me répondre de toi.

SCENE III.

CRISPIN *seul.*

J'En répondrai de reste , & votre crainte est vaine ;
 Ah ! Pour avoir d'un bien si plein d'appas
 Une jouissance certaine ,
 Dans l'état où je suis que ne ferois-je pas ?.....
 Mais je vois venir Angélique ,
 L'amour , assurément l'amène en ce lieu-ci ,
 Avec elle à présent il faut que je m'explique.

SCENE IV.

ANGELIQUE, CRISPIN.

ANGELIQUE *regardant de tous côtés.*

J'E ne l'aperçois point.

CRISPIN.

Qui cherchez-vous ici ?

ANGELIQUE.

Valere , qui devoit s'y rendre ,
 Il se trompe beaucoup vraiment ,
 S'il me croit faite pour l'attendre ,

Je m'en vais.....

CRISPIN.

Non , de grace , arrêtez un moment ;
 J'ai certaine chose à vous dire
 Qui vous regarde.

I N U T I L E.
A N G E L I Q U E.

9

Allons , parlez ,
Je devine à peu près ce que vous me voulez .

C R I S P I N .

Tant mieux . Je dois donc vous instruire ,
Qu'à l'hymene de Valere il vous faut renoncer ;
Je veux absolument l'unir avec Colette ,
Et je crois qu'aujourd'hui l'affaire sera faite ,
Le bon parti pour vous , c'est de n'y plus penser .

A N G E L I Q U E .

Valere y souscrit-il ?

C R I S P I N .

On saura l'y forcer .

A N G E L I Q U E .

Oh , j'en doute fort , car il m'aime ,
Et croyez que lorsqu'une fois
J'ai su soumettre un amant à mes loix ,
Il ne m'échappe pas sans une peine extrême .

C R I S P I N .

Celui-là vous échappera ,
Vous devez y compter .

A N G E L I Q U E .

Vous le croyez de même ,
Nous verrons ce qu'il en sera .

C R I S P I N .

Quelle prévention !

A N G E L I Q U E .

Elle est juste , je pense .

C R I S P I N .

Ah , ah ! Quel fond de vanité !

A N G E L I Q U E .

Ne conviendrez-vous pas que j'ai quelque beauté ?

C R I S P I N .

Mais , voyez quelle suffisance !

Qui vous fait croire , s'il vous plaît ,
Que vous soyez un si charmant objet ?



10 LE RAJEUNISSEMENT

ANGELIQUE.

Pourrois-je l'ignorer ? Sans cesse on me répète ,
 Que je possède une beauté parfaite ;
 Je le crois , & d'ailleurs de ce que l'on m'apprend ,
 Mon miroir n'est-il pas un fidèle garant ?
 Je vais vingt fois le jour , pour ne pas dire trente ,
 Le consulter sur mes appas ,
 Et je m'aperçois bien qu'on ne se trompe pas.

CRISPIN.

Ho , ma bouche pour eux n'est pas si complaisante ,
 Et pour vous parler vrai , j'en fais très-peu de cas ;
 Sans cette parure affectée ,
 Ces colifichets , ces cliquans ,
 Sans ces mouches & ces rubans ,
 Et cette tête avec soin apprêtée ,
 Que deviendrait votre beauté ?
 Elle n'a dans le fond que l'éclat emprunté ,
 Dont ordinairement se sert une coquette ,
 Et vous perdrez , en vérité ,
 En rendant à votre toilette
 Tout ce qu'elle vous a prêté.

ANGELIQUE.

Votre ignorance me fait rire.

CRISPIN.

Moi , je ris volontiers de votre aveuglement.

ANGELIQUE.

Condamner mon ajustement !

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

Vous ne connoissez pas ce qu'il a de charmant.

CRISPIN.

Non , je veux qu'une fille aille tout uniment ,

Et que sans farder sa figure ,

Elle n'offre à mes yeux aucun autre agrément

Que celui qu'elle tient de la simple nature.

ANGELIQUE.

Que seroit la beauté sans un peu d'ornement ?

Le bon goût l'inventa , l'usage l'autorise :

Il est vrai , je serois surprise
Que tout autre que vous me parlât sur ce ton ;
 Mais vous êtes un vieux barbon ,
 Et cette liberté doit vous être permise :
 D'ailleurs , de votre temps , une belle ignoroit
 Cet art de relever les graces naturelles ,
 On n'avoit pas encor sù trouver le secret
 De leur en prêter de nouvelles ,
 Et la simplicité plaisoit ;
 L'esprit même , l'esprit , sans qui les yeux languissent ,
 Sans qui les graces dépérissent ,
 Etoit chez nous un mérite inconnu ,
 On n'en montrait du moins que du plus ingénu ;
 Aujourd'hui le beau sexe à changé de méthode ,
 On le voit différent en tout ,
 Il est esclave de la mode ,
 Et la mode l'est du bon goût ;
 Par une agréable imposture ,
 Qui n'a qu'un innocent objet ,
 L'art est venu corriger la nature ,
 Et que seroit-elle en effet ,
 Sans ce beau secours qui l'épure
 De tout ce qu'elle a d'imparfait.

C R I S P I N.

Vous en faites vraiment une belle peinture.

A N G E L I Q U E.

L'esprit est devenu nécessaire aujourd'hui ,
 Et la beauté seroit fade sans lui ,
 Telle qui n'en a pas veut en faire paroître ,
 Et cherche , au défaut du brillant ,
 Cet esprit enjoié , badin , vif , pétillant ,
 Qu'un peu d'habitude fait naître ,
 On a tout-à-fait rejeté
 Ces bienfaisances ridicules ,
 Ces ménagemens , ces scrupules ,
 Qui gênoient la société ;
 On en a reconnu toute l'absurdité ;

12 LE RAJEUNISSEMENT

La prude s'y soumet , & l'agnès s'y conforme ,
Et par-tout à présent , grace à cette réforme ,
Régne une honnête liberté.

C R I S P I N.

Dites une licence énorme.

A N G E L I Q U E.

Notre sexe autrefois étoit trop dépendant ,
D'un devoir tyrannique il étoit la victime ,
Et l'on nous faisoit même un crime
D'avoir un amoureux penchant ;
On regarde aujourd'hui comme un droit légitime
Tous les hommages qu'on nous rend ;
D'en recevoir beaucoup notre gloire dépend ,
De souscrire à ces loix , nous sommes toujours prêts ,
Et nous ne nous en plaignons pas ;
Car l'on juge de nos appas
Par le nombre de nos conquêtes.

C R I S P I N.

Voilà le vrai ton des coquettes ,
Ma foi vous l'avez bien appris ,
Et vous avez beaucoup profité dans Paris :
Pour votre honneur & votre gloire
Vous y retournerez , si vous m'en voulez croire ,
Allez-vous y pourvoir au plutôt d'un époux ,
Car Valere , en un mot , ne sera pas pour vous.

A N G E L I Q U E.

Je vous assure le contraire ,
Et je prétens vous faire voir
Que j'ai de certains droits sur le cœur de Valere
Que je saurai faire valoir ;
Ce n'est pas dans le fond , à vous parler sans feinte ,
Que d'une vive ardeur mon ame soit atteinte ,
Non , je veux seulement avec lui m'engager ,
Pour avoir le plaisir de vous faire enrager.

C R I S P I N.

Vous n'y parviendrez pas , soyez-en assurée.

I N U T I L E.

13

A N G E L I Q U E.

Quoi ? Colette aujourd'hui me seroit préférée ?
 Colette ! Sans dépit je n'y saurois penser ,
 Doit-elle m'être comparée ?
 C'est vous seul à ce point qui pouvez m'offenser.

C R I S P I N.

Elle vaut mieux que vous , ses graces innocentes
 Sont mille fois plus engageantes
 Que tout ce faux éclat que vous nous présentez ;
 Et je ne saurois trop comprendre ,
 Comme l'on peut s'y laisser prendre.

A N G E L I Q U E.

Allez vieux fou , vous radotez ,
 Et vos discours doivent peu me surprendre ;
 Vous êtes pourtant bien heureux
 De ne pas mériter la peine
 Que je me donnois pour vous rendre amoureux ,
 Ma conquête seroit certaine ;
 Ce seroit un plaisir pour moi délicieux ,
 De vous voir de tendresse expirer à mes yeux.

C R I S P I N.

Ah , parbleu je vous en défie.
 Ah ! ah ! ah ! Par plaisir , mettez-y votre soin ,
 De grace , je vous en supplie.

A N G E L I Q U E.

Si je l'entreprendois vous n'iriez pas bien loin ,
 Je m'en tirerois à ma gloire ,
 Vous devez vous en assurer ,
 Mais ce seroit une victoire ,
 Qui ne pourroit que me deshonorer ,
 J'y renonce.

C R I S P I N.

En effet vous ne sauriez mieux faire.
 Adieu. Je vais songer à l'hymen de Valere ,
 Et nous verrons dans peu qui de vous ou de moi
 Fera de son pouvoir un plus heureux emploi.

14 LE RAJEUNISSEMENT
ANGÉLIQUE

Nous verrons.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE.

SES discours me causent peu d'alarmes ,
Et je me ris de ses projets ,
Pour féconder les miens il suffit de mes charmes ,
Ils me répondent du succès.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE

VALÈRE, en vérité , je vous trouve admirable ,
D'où vient donc qu'avant moi vous n'êtes pas venu ?

VALÈRE.

Sans un devoir indispensable
Vous ne m'auriez pas prévenu ,
La Fée en est la cause , elle m'a retenu ;
J'étois dans une impatience
Que je ne saurois exprimer ;
Et depuis que pour vous je me sens enflammer ,
Un moment m'est un jour loin de votre présence.

ANGÉLIQUE.

Ho , laissons les fadeurs ; car je vous en dispense ,
Je ne saurois les écouter ,

Prenez mieux votre temps pour me les débiter.

V A L E R E.

Qu'entens-je ! Qu'elle indifférence ?

Pourquoi prendre avec moi ce ton rempli d'aigreur ?

A N G E L I Q U E.

Tenez, c'est que je suis de fort mauvaise humeur.

V A L E R E.

Quelle en est la raison ? Dites-la moi de grace.

A N G E L I Q U E.

Vous allez la savoir, Crispin, votre tuteur,

Ce vieux fou, ce vieux radoteur

Vient de me faire une menace,

Qui porte le dépit & la rage en mon cœur.

V A L E R E.

Mais je ne conçois pas.....

A N G E L I Q U E.

Il ose se promettre

Qu'en tout à ses projets vous voudrez vous soumettre,

Et que malgré moi, malgré vous,

De Colette aujourd'hui vous deviendrez l'époux.

V A L E R E.

Oui, je fais qu'il veut m'y contraindre,

Mais vous ne devez pas le craindre,

Lorsque mon cœur pour vous brûle des plus beaux feux,

Quel pouvoir pourroit les éteindre,

Et le forcer à former d'autres nœuds ?

Non, de mes volontés maîtresse souveraine,

Sur elle vous avez de légitimes droits,

Celle dont je porte la chaîne,

Peut seule me donner des loix ;

Comptez sur mon amour, comptez sur sa constance,

Et s'il faut des sermens pour mieux vous l'engager,

Je jure par vos yeux qu'aucune violence

Ne pourra me faire changer.

A N G E L I Q U E.

Vouslez-vous m'en donner une preuve évidente ?

16 LE RAJEUNISSEMENT

V A L E R E.

Ordonnez, Angelique, & j'obéis soudain.

A N G E L I Q U E.

Allez donc tout-à-l'heure aſſûrer à Crispin

Qu'il ſe trompe dans ſon attente,

S'il prétend diſpoſer ainſi de votre main.

V A L E R E.

J'y cours, & vous ſerez contentè.

A N G E L I Q U E.

Revenez un moment ici,

Cela ne ſuffit pas; car je prétens auſſi

Que vous alliez trouver Colette,

Et que vous lui diſiez tout net

Que vous ne l'aimez pas.

V A L E R E.

Il ſeroit malhonnête.

Ah! diſpenſez-moi, ſ'il vous plaît...

A N G E L I Q U E.

Ah! Ah! vous héſitez, je n'en ſuis pas ſurpriſe,

Vous avez vos raiſons.....

V A L E R E.

Souffrez que je vous diſe,

Que ce ſeroit en mal uſer,

De parler à Colette avec tant de franchise.

A N G E L I Q U E.

Ho, ſans doute, j'ai tort de vous le propoſer.

V A L E R E.

Peut-être même ignore-t'elle

Qu'on veut enſemble nous unir,

Et l'injure ſeroit cruelle,

Si par un tel diſcours j'allois la prévenir.

A N G E L I Q U E.

Sans contredit.....

V A L E R E.

La politeſſe

Vout que l'on ſe contraigne un peu.

ANGELIQUE.

A N G E L I Q U E.

D'accord , n'en faites rien , & de votre tendresse**A**llez plutôt , allez lui faire un doux aveu ,

Je n'en concevrai point d'ombrage ;

Je vous quitte de votre amour ,

Et je vous deffens dès ce jour

D'oser m'en parler davantage.

V A L E R E.

En vérité je ne vous comprends point.

A N G E L I Q U E.

Je crois pourtant que je m'explique.

V A L E R E.

Mais , votre caprice est unique ,

De vouloir me réduire au point . . .

A N G E L I Q U E.

Hé non , encore un coup , vous dis-je ,

Il n'est plus question ici de ce propos ;

Toute la grace que j'exige ,

Cest que vous me laissiez désormais en repos.

S C E N E V I I.

DAMON , VALERE , ANGELIQUE.

D A M O N.

HE bien , mes chers enfans , comment va la tendresse ?

Je gage que le temps vous presse

De la voir couronner par les plus tendres nœuds :

Qu'en dites-vous , Valere ? Et toi , ma nièce ?

Ils ne répondent pas ; quelle sombre tristesse

Semble s'emparer de tous deux ?

Seroit-il survenu quelque querelle entr'eux ?

Dites-moi ce que c'est , Valere ?

B

18 LE RAJEUNISSEMENT

V A L E R E.

Que voulez-vous que dise un amant malheureux ,
Qui vient d'être pros crit par une loi sévère ?

D A M O N.

Quoi , ma nièce ?

A N G E L I Q U E.

J'ai fait ce que je devois faire.

V A L E R E.

Non , non , je ne mérite pas
Que vous me traitiez de la sorte.

A N G E L I Q U E.

Je n'en saurois avoir une raison plus forte.

D A M O N.

Voilà bien les amans , toujours quelques débats ;

Sur des riens , sur des bagatelles ,

On les voit se piquer , se faire des querelles ,

Et tout cela précisément ,

Pour goûter le plaisir du raccommodement.

O ça que l'on se rapatrie ,

Je veux voir entre vous cesser la broüillerie ;

Donne ta main , ma nièce.

A N G E L I Q U E.

Ho , je n'en ferai rien.

V A L E R E.

Ne la contraignez pas , Monsieur , je vous en prie.

D A M O N.

Elle se fait presser , mais je gagerois bien

Qu'autant que vous elle en brûle d'envie.

Allons , & , sans tant de façons ,

Que de bon cœur on se réconcilie....

Il prend la main d'Angelique , & la met dans celle de Valere.

A N G E L I Q U E.

A quoi bon ...

D A M O N.

A présent contez-moi vos raisons ;

Qui de vous deux a tort ?

INUTILE.

ANGÉLIQUE.

C'est lui, je vous assure.

DAMON.

J'en suis persuadé.

VALERE.

C'est elle, je vous jure.

DAMON.

Ho, je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Il m'ose refuser

La grace que je lui demande.

VALERE.

Elle-même, Monsieur, ose me proposer

D'aller faire à Colette une injure trop grande,

Et qu'on ne sauroit excuser.

ANGÉLIQUE.

Voyez comme il s'aigrit lorsque je parle d'elle,

Comme il prend son pour cette belle,

Jugez après cela, mon oncle, si j'ai tort

Contre les procédés de me plaindre si fort,

Si ce n'est pas pour moi que l'injure est mortelle;

Je n'en puis revenir, je suis au désespoir,

Ne m'en parlez jamais, je ne veux plus le voir.

DAMON.

Je crois qu'à tous les deux a tourné la cervelle,

Et si j'y comprends rien, je veux bien qu'à l'instant

SCENE VIII.

DAMON, VALERE, LUCAS.

LUCAS,

AH, pargué, vous velà, Mouffieu notre Intendant,
 J'allons vous dire une nouvelle
 Qui vous fera plaisir, n'est-ce pas ?

DAMON.

C'est suivant.

Voyons.....

LUCAS.

C'est que j'allons marier notre fille.

DAMON.

Je vous en félicite.

LUCAS.

Alle est, morgué, gentille,
 Et sans trop la vanter, c'est un mourciau friant;
 Qu'en dites-vous, Mouffieu Valere ?

VALERE.

Oui, vous avez raison,

LUCAS.

Hé bian,

J'allons être votre biau pere.

VALERE.

Plaît-il ?

DAMON.

Lui votre gendre ?

LUCAS.

Oui, cela vous surpran ?

Hé, jarnigoine, c'est que vous n'en saviez rian,

Ma fy, ni moi non pus n'a guere,

Et j'avons tout d'un coup tarminé certe affaire

Avec Crispin.

V A L E R E.

Je le trouve charmant ,
De disposer de moi sans mon consentement.

L U C A S.

Hé, morguene, il n'en a que faire ,
Colette n'en fait pas un mot tant seulement ,
Crispin s'est chargé de lui dire ,
Et ça va la faire bian rire ;
Car tenez , une fille ment ,
Quand a dit qu'elle craint d'entrer dans le minage ,
Au fond de l'ame elle en enrage ,
Et tout ça n'est qu'un biau semblant ;
Tant y a je venions ici pour vous apprendre
Qu'ous allez être notre gendre.

V A L E R E.

Vous me faites honneur , cela ne sera pas.

L U C A S.

Morgué si ça sera.

D A M O N.

Vous vous trompez , Lucas.

L U C A S.

Nani da , je voyons fort bian à votre meine ,
Moussieu notre Intendant , que cela vous chagrine ;
Je savons ce que je savons ,
Mais morgué je nous en gaussons ;
De cette affaire-ci j'allons rompre la paille ,
Et palsangué , vaille que vaille ,
Si vous n'êtes pas notre ami
Je cesserons d'être le vôtre ,
Je sommes aussi fiar qu'un autre ,
Et je ferons qu'eussi qu'eumi ;
Vous vouliez , pour me faire piéce ,
Que Valere épousit aujourd'hui voute nièce ,
Alle comptoit bian le tenir ,
Mais j'avons sù vous prévenir ,
Et, maugré votre manigance ,

B. iij

28 LE RAJEUNISSEMENT

Notre fille Colette aura la parference ,
La Fée a dit , Je le voulons ,
Et pis qu'alle en est la maîtresse ,
J'allons faire ce soir jouer les violons.

D A M O N.

La Fée à cet hymen aujourd'hui s'intéresse :

L U C A S.

Alle en vient de baillir sa parole à Crispin.

D A M O N.

A cet ordre, Valere, il n'est point de replique ;

Et je vais de ce pas avertir Angelique

De ne plus désormais compter sur votre main.

V A L E R E.

Non, de grace, laissez-moi faire,
Je vais tout employer pour rompre ce dessein.

S C E N E I X.

L U C A S *seul.*

IL ne fera, ma fy, que de l'iau toute claire.
Jarni qu'ils sont bien étonnés ?
Ils avons tous les deux, je gage, un pied de nés ;
Car, tout comme dit le proverbe ,
C'est sous les pieds leur couper l'harbe ;
Morgué, je rirons comme un fou
En les voyant ce soir enrager tout leur sou ;
Mais voici noute fille.

SCENE X.

LUCAS, COLETTE.

COLETTE

I Ci je viens me rendre
Par l'ordre de Crispin qui m'a dit de l'attendre,
De ce qu'il veut de moi n'êtes vous pas instruit,
Mon père ?

LUCAS.

Si vraiment, mais dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu rien rêvé cette nuit
La qui t'aye un peu réjoïie ?

COLETTE.

Nani, mon père, assurément,
Je ne rêve jamais, & dors tranquillement.

LUCAS.

T'aurois dû t'empêcher de rêver à quelque chose.

COLETTE.

Qui, moi ! Pourquoi cela ?

LUCAS.

Pour cause,

Car écoute-moi, mon cher enfant,
Dès qu'on voit une fille en âge
D'être mise dans le minage,
On dit qu'elle y rêve souvent,
N'est-ce pas ?

COLETTE.

Mais mon père

LUCAS.

Ah ! Voilà qu'à l'instant
Le rouge l'y monte au visage ;

B iijj

Allons , morguene , prends courage ,
 T'auras biantôt l'esprit content ;
 Mais je voyons Crispin qui viant ,
 Et qui t'en dira davantage ,

Je te laisse avec li.

SCENE XI.

COLETTE, CRISPIN.

COLETTE.

Dites-moi , s'il vous plaît
 Ce que vous avez à me dire.

CRISPIN.

C'est aussi le dessein qui près de vous m'attire ,
 Bien-tôt vous allez être au fait ;
 Mais , avant que je vous instruisse
 De ce qu'à votre égard nous avons projeté ,
 Il faut que vous chassiez votre timidité ,
 Et que vous me parliez avec pleine franchise.

COLETTE.

Ho , je vous le promets , voyons....

CRISPIN.

De bonne foi ;

Votre cœur tout entier s'ouvrira-t'il à moi ?

COLETTE.

Mon cœur ?

CRISPIN.

Oui , votre cœur ? Vous paraissez surprises
 C'est lui seul qu'à présent je viens interroger.

COLETTE.

Et que voulez-vous qu'il vous dise ?

C R I S P I N.

Si rien jusques ici n'auroit su l'engager,
Et si, de quelque amour éprise,
Peut-être en ces mêmes momens
Vous n'en ressentez pas les tendres mouvemens ?

C O L E T T E.

Mais... Non.

C R I S P I N.

Vous rougissez, Colette,
Et malgré vos déguisemens
Cette rougeur est l'interprète
De vos plus secrets sentimens.
Vous aimez, je le vois à ce désordre extrême,
Votre cœur s'est laissé charmer,
Et je reconnois par vous-même,
Qu'une fille craint moins d'aimer,
Que de nous avouer qu'elle aime.

C O L E T T E.

Hé bien, quand je vous l'aurai dit,
Cet aveu ne fera qu'augmenter mon dépit,
J'aime encor beaucoup mieux me taire.

C R I S P I N.

Je vois par ce discours que vous aimez Valere.

C O L E T T E.

J'ai grand tort, n'est-ce pas ?

C R I S P I N.

Non, comptez qu'aujourd'hui
Vous n'aurez plus lieu de vous plaindre,
Et Valere sera votre époux malgré lui.

C O L E T T E.

Malgré lui ! Comment donc ? On voudroit le contraindre ?

C R I S P I N.

Oui, vous dis-je, Colette, il vous épousera.

C O L E T T E.

Hé bien, en vérité, cela me fâchera.

C R I S P I N.

Vous ne l'aimez donc pas ?

26 LE RAJEUNISSEMENT

COLETTE.

Hé, vraiment si je l'aime ?

C'est à cause de cela même,
Qu'il me seroit fâcheux de voir,
Que par rapport à moi l'on trompât son espoir.

CRISPIN.

Mais je ne conçois pas quelle idée est la vôtre,
Je ne puis que m'en étonner,
Car s'il arrive enfin qu'il soit l'époux d'une autre,
Sa perte doit vous chagriner.

COLETTE.

Cela me fera de la peine,
J'en conviens, & mon cœur ne sauroit le cacher ;
Mais il ne pourra pas du moins me reprocher
D'être la cause de la sienne ;
Ce n'est pas sa faute, après tout,
Si je ne suis pas plus aimable,
Si pour moi je n'ai pu déterminer son goût,
Et sans doute Angelique en est bien plus capable.
Allez, allez, il a des yeux
Qui savent des objets faire la différence,
Et j'aurois eu la préférence,
Si l'autre ne valoit pas mieux.
Je me connois fort bien, malgré mon ignorance,
Et sans qu'on me l'ait jamais dit
Je fais parfaitement que je n'ai point d'esprit ;
Ce n'est pas-là ce qui m'étonne,
Et que pourroit savoir une fille à quinze ans,
Qui toujours est restée auprès de ses parens,
Et qui n'a jamais vû personne :
Ici, pour tout amusement,
Comme vous savez bien, je n'ai que la lecture,
Et les livres, je vous aïsûre,
Nous instruisent de tout bien imparfaitement.
Angelique est bien différente,
Dans le beau monde elle a toujours vécu,
Par elle-même elle a tout vû,

Et voilà ce qui rend une fille savante ;
 Car si comme elle enfin j'avois eu des leçons ,
 Et qu'on m'eût mise en bonne école ,
 J'en aurois profité , j'en donne ma parole ,
 Comme elle j'aurois des façons ,
 Un air , de certaines manières ,
 Qui parmi nous ne sont pas ordinaires ;
 Au lieu de ma timidité ,
 Que l'on me reproche sans cesse ,
 J'aurois de la vivacité ,
 De l'esprit , de la gentillesse ,
 Du goût , de la délicatesse ;
 Ce sont des qualités qu'elle a ,
 Et l'on dit que pour plaire il faut de tout cela.

C R I S P I N .

Je suis charmé qu'en faveur de Valere ,
 Votre cœur se soit déclaré ;
 Je voulois en être assuré ,
 Il sera votre époux ; mais pour vous satisfaire ,
 Apprenez que son cœur en se donnant à vous ,
 En fera désormais son bonheur le plus doux.

C O L E T T E .

Ah ! Que me dites-vous ? Quoi , Valere... Ah ! Je n'ose
 Me flatter d'une telle chose ,
 Valere m'aimeroit ? Valere dans ce jour
 Payeroit mes sentimens par un tendre retour ?
 Et j'aurois le plaisir extrême.....

C R I S P I N .

Oui , bien-tôt il viendra vous l'assurer lui-même.

C O L E T T E .

Rien n'égale la joie où se livre mon cœur.
 Adieu. Nous allons voir si vous êtes menteur.

SCENE XII.

CRISPIN *seul.*

JE viens de lui donner une douce espérance ,
 Et je crois que son cœur brûle dans ce moment
 D'en avoir bien-tôt l'assurance ,
 Car on attend toujours avec impatience
 Ce qu'on desiré avec empressement ;
 Cela peut-il être autrement ?
 Et ne le vois-je pas par mon expérience ?
 Je ne puis plus me contenir ,
 Je sens mon ame impatiente ,
 Brûler du desir d'obtenir
 La faveur dont la Fée a flatté mon attente ,
 Et je ne crois jamais assez tôt la tenir ;
 Cependant modérons une ardeur trop boüillante ,
 Le sommeil vient , je crois , m'offrir ses doux pavots ,
 Je sens ma paupiere pesante ;
 Goûtons sur ce gazon un moment de repos.
 Il se couche sur un lit de gazon.

SCENE XIII.

LA FÉE, CRISPIN *endormi.*

LE sommeil vient de le surprendre ,
 Tandis qu'il en jouit avec tranquillité ,

Hâtons-nous sur lui de répandre
Les faveurs dont je l'ai flatté.
Paroissez aimable jeunesse ,
Mon art vous appelle en ces lieux ,
Faites part au mortel pour qui je m'intéresse
De vos dons les plus précieux.

*La jeunesse paroît avec ses génies qui dansent autour de
Crispin , & après lui avoir ôté toutes les marques de sa
vieillesse , se retirent.*

LA FÉE.

Voilà son attente remplie ,
Je me fais un plaisir charmant
De voir l'effet de son étonnement ,
Faisons cesser sa létargie.

*La Fée , après l'avoir touché de sa baguette , se retire un
peu à l'écart , Crispin se réveille peu à peu , se tâte & mar-
che légèrement jusques sur le bord du Théâtre.*

CRISPIN.

Ciel ! Me voilà changé d'une étrange façon !
Veillai-je ? Ou bien si je sommeille ?
Suis-je Crispin ? Est-ce moi tout de bon ?
Dans mon ame je sens un feu qui se réveille....
Ma voix a pris un autre son ,
Et ferme sur mes pieds , je m'y tiens à merveille
Sans le secours de mon bâton.....
Je crois voir sur mon front que la ride s'efface....
Mon teint est devenu plus uni qu'une glace ,
Et je ne sais comment enfin ,
Ma longue barbe a pû disparaître soudain.
Je suis léger , dispos , & je marche avec grace ,
Et sans craindre à présent de faire de faux pas ,
Je vais.... Je viens.... Je cours.... Et ne me lasse pas.
Je connois la main secourable
Qui fait en moi ce changement ,
La Fée en est seule capable.

C'est elle ; il ne faut pas en douter un moment.
Allons lui témoigner.... Mais je la vois paroître ;

30 LE RAJEUNISSEMENT

Ah ! Madame , comment pourrai-je reconnoître
Les dons que vous venez de répandre sur moi ?

L A F E' E.

Mérites-en la jouïssance ,
C'est toute la reconnoissance
Que je veux exiger de toi.
Pour ton bonheur tout se dispose ,
Crispin ; & pour combler tes vœux ,
J'ai rappelé les ris , les plaisirs & les jeux ,
Ils viennent présider à ta métamorphose.

*Les jeux , les graces & les ris forment un diver-
tissement.*

ENTRÉE ET BALLET

des plaisirs , des ris & des jeux.

UN PLAISIR.

A l'aspect des plaisirs ,
Fuyez , fuyez sombre tristesse ,
Renaissiez innocens desirs
Vous devez les suivre sans cesse
Où brillent les ris & les jeux ,
Il faut que l'ennui disparoisse ,
Et les soucis , les soins fâcheux
Ne sont pas faits pour la jeunesse.

UN PLAISIR.

Aux plaisirs livrez votre cœur ,
Vous qui jouïssiez du bel âge ;

Ils n'ont qu'un temps & qu'un passage
 semblable à celui d'une fleur.
 Par des charmes inévitables
 Ils sauront tous vous engager ,
 Pour ne courir aucun danger
 Choisissez les véritables ;
 Et si vous voulez les rendre durables ,
 Songez qu'il faut les ménager.

VAUDEVILLE.

AU plaisir tout nous convie ,
 Rien n'est plus doux dans la vie ,
 Son attrait flatte & séduit ,
 Personne ne s'y refuse ,
 Le sage en jouït ,
 Le sot en abuse.

Quel plaisir que d'être aimable ,
 C'est la source véritable
 Des biens que l'amour produit.
 Mais trop tôt le don s'en use ,
 Le sage en jouït ,
 Le sot en abuse.

Quel plaisir suit la tendresse !
 C'est la plus flatteuse yvresse ,
 Tout y charme , tout y git ,
 On s'y livre , on s'en amuse ,
 Le sage en jouït ,
 Le sot en abuse.

Quel plaisir que d'être à table !
 Boire est un bien delectable ;
 Quand la prudence nous suit ,

LE RAJEUNISSEMENT

Jamais l'excès ne s'excuse ,
Le sage en jouïit ,
Le sot en abuse.

Quel plaisir que d'être riche ,
On prodigue , où l'on est chiche ,
On fait du bien , où l'on nuit ;
On à la science infuse ,
Le sage en jouïit ,
Le sot en abuse.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE.

JE ne puis revenir de ma surprise extrême,
 Non, mon esprit ne sauroit concevoir
 Ce que mes yeux viennent de voir;
 Est-ce Crispin? Est-ce lui-même?
 Et par quel prodige étonnant,
 Par quel effet presque incroyable,
 A-t'il repris dans un instant
 Tout ce que la jeunesse offre de plus aimable?
 Car enfin la conquête auroit de quoi flatter,
 Pour mon honneur & pour ma gloire
 J'aurois dessein de la tenter.
 Je n'ai pas effacé si-tôt de ma mémoire
 La façon dont tantôt il a su me traiter,
 Ses mépris m'ont piquée, ils m'ont fait un outrage,
 Dont je voudrois bien me venger.
 Mais quoi! Tout m'y doit obliger;
 Oui, ne tardons pas davantage,
 Dans mes fers aujourd'hui tâchons de l'engager,
 Qu'il vienne m'offrir son hommage,
 Qu'il soit épris pour moi de la plus vive ardeur,
 Et qu'il avoué enfin, en me livrant son cœur,
 Que la défaite est mon ouvrage.
 Je crois que je l'entens.... Il vient.... Préparons-nous,
 Et de la flatterie empruntons le langage
 Pour lui porter mes premiers coups.

C

SCÈNE II

CRISPIN, ANGÉLIQUE.

CRISPIN *entre en chantant.*

Que mon sort est digne d'envie :
Ma foi , j'admire mon bonheur ,
En peut-il arriver de plus grand dans la vie ?
Ah , ah ! Vous voilà ? Serviteur.

ANGÉLIQUE.

Vous paroissez , Crispin , être de bonne humeur ?

CRISPIN.

Et n'ai-je pas raison de l'être ?
Puisqu'é de tous les biens que dispensent les Dieux ,
Dahs un instant en moi j'ai vu renaître ,
Et le plus agréable & le plus précieux.

ANGÉLIQUE.

Quel changement prodigieux !
Et qui pourroit vous reconnoître ?

CRISPIN.

Ho , je suis tout autre , en effet.

ANGÉLIQUE.

La fée , en vérité , vous a rendu parfait.

CRISPIN.

Mais , oui , tout le monde m'assure
Que je suis à présent d'une aimable figure ,
Que j'ai des graces , des appas.

ANGÉLIQUE.

Certes , on ne vous trompe pas ,
Et c'est en vous voyant un avcu nécessaire.

CRISPIN.

Comment me trouvez-vous ? Là.... Voyez , & sur-tout
A mon égard loyez sincère.

ANGELIQUE.

Mais , je vous trouve fait pour plaire.

CRISPIN.

Tenez , je suis charmé d'être de voire goût ,
Je vous rends justice , Angelique ,
Vous avez du discernement ;

En pourroit-on manquer avec tant d'agrément ?

ANGELIQUE.

Qu'entens-je ! En ma faveur votre bouche s'explique !
Vous me faites un compliment !

Sur mon compte tantôt vous pensiez autrement.

CRISPIN.

Cela ne doit point vous surprendre.

ANGELIQUE.

Je n'étois qu'un monstre à vos yeux ,
Dumoins tous vos discours me le faisoient comprendre.

CRISPIN.

Y voit-on clair quand on est vieux ?
La vieillesse est un poids diablement ennuyeux ,
Quand j'en étois chargé j'étois bien excusable ,

Rien ne me paroissoit aimable ,

Pour moi rien n'étoit amusant ,

Je trouvois tout désagréable ,

Importun , fade , déplaisant.

ANGELIQUE.

Ho , vous étiez insupportable.

CRISPIN.

Ce n'est pas de même à présent ,

Mon humeur est bien différente ,

Tout me rit , tout me plaît , tout flatte mon desir ,

Et de tout mon ame contente ,

Ne respire que le plaisir.

ANGELIQUE.

J'aime bien à vous voir d'une humeur si charmante.

36 LE RAJEUNISSEMENT
CRISPIN.

Tenez, par exemple, tantôt
Je ne vous trouvois point jolie,
Mais je reconnois bien que j'étois un nigaud,
Car vous me parpissiez une fille accomplie.

ANGELIQUE.

Vous me dites cela pour vous moquer de moi,
Et j'entens votre raillerie.

CRISPIN.

Non, je vous jure sur ma foi,
Que je parle sans flatterie,
Et dans le fond, je suis fâché
De vous avoir été contraire,
Et d'avoir moi seul empêché
Que vous ayez été l'épouse de Valere.

ANGELIQUE.

N'avez point là-dessus des regrets superflus,
Car je vous avouërai que je ne l'aime plus.

CRISPIN.

Comment donc ! Seroit-il possible
Que vous l'eussiez si-tôt banni de votre cœur ?

ANGELIQUE.

Un autre l'a rendu sensible,
Lui seul peut faire mon bonheur.

CRISPIN.

Ah ! J'entens, vous brûlez d'une nouvelle ardeur.

ANGELIQUE.

Je n'ai pas été la maîtresse
De lui refuser ma tendresse,
Et comment le pouvoir ? Il est fait pour charmer,
Il faut, en le voyant, se laisser enflammer,
C'est un trait vainqueur qui vous blesse,
L'amour prend soin de le guider,
Et quoiqu'on sente sa foiblesse
L'on est contrainte d'y céder.

CRISPIN.

Tant à vos yeux est donc bien redoutable ?

INUTILE.

37

ANGÉLIQUE.

Plus qu'on ne peut l'imaginer ,
Il porte un charme inévitable ,
Et , malgré soi , l'on s'y laisse entraîner.

CRISPIN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup.

CRISPIN.

En récompense ,

Il vous adore....

ANGÉLIQUE.

Hélas !

CRISPIN.

Vous soupirez , je pense.

ANGÉLIQUE.

Je n'ose me flatter d'un si charmant espoir ,
De ce retour que je desiré ,
C'est vous seul qui pourriez m'instruire ;
Et s'il m'aime , en un mot , vous devez le savoir.

CRISPIN , à part.

Je le dois savoir, moi ? Que voudroit-elle dire ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas ?

CRISPIN.

Non vraiment. Le moyen ?

ANGÉLIQUE.

Mon trouble cependant devrait bien vous suffire.
Lisez donc dans mes yeux.

CRISPIN.

Ho , je ne fais pas lire.

ANGÉLIQUE.

Voyez mon embarras.

CRISPIN.

Oui , je m'aperçois bien

Que vous êtes embarrassée.

38 LE RAJEUNISSEMENT ANGÉLIQUE.

Vous n'y découvrez pas le fond de ma pensée ?

Vous ne vous apercevez pas

Que j'éprouve à présent les plus rudes combats ,

Et que pour pouvoir vous instruire ,

Au moment que vous m'y forcez ;

Ma bouche tremble d'en trop dire ,

Ou de n'en dire pas assez ?

C R I S P I N , *à part.*

Ho , la chose n'est plus douteuse ,

C'est de moi qu'elle veut parler.

A N G E L I Q U E , *à part.*

M'entendrait-il , enfin ? Serois-je assez heureuse ,

Je le vois un peu se troubler ,

C R I S P I N ,

O ça , parlez-moi sans emblème ;

Seroit-ce moi , que vous aimez ?

Serois-je cet objet dont vos yeux sont charmés ?

A N G E L I Q U E.

Mais dites-moi plutôt vous-même ,

Quel seroit votre sentiment ,

Si c'étoit vous réellement ?

C R I S P I N.

J'en aurois un plaisir extrême.

A N G E L I Q U E.

Et vous auriez pour moi le même attachement ?

C R I S P I N.

Cela seroit juste , vraiment ,

Car , par ma foi , vous valez bien la peine ,

Qu'on vous aime sincèrement.

A N G E L I Q U E.

Vous m'aimeriez ? La chose est-elle bien certaine ?

C R I S P I N.

Qui , sans doute..... Mais doucement ,

Monsieur Crispin , qu'il vous souvienne

Que si vous devenez amant ,

Et qu'un tendre penchant à la fin vous retienne ,

Adieu le rajeunissement.

A N G E L I Q U E.

Vous rêvez, n'est-ce me semble ?

C R I S P I N.

A part moi je raisonne

Sur un cas assez important ,

Et qui regarde ma personne.

A N G E L I Q U E.

C'est un prétexte qui s'entend :

Non , non , pour me rendre les armes

Vous ne me trouvez pas , sans doute , assez de charmes.

C R I S P I N.

Morbleu , vous n'en avez que trop pour me charmer ,

Et lorsque je vous envisage ,

Au fond de mon ame j'enrage

De ne pouvoir pas vous aimer ;

Oui , pour vous je sens bien que j'aurois le cœur tendre ;

Si cela dépendoit de moi ,

J'aurai bien de la peine à pouvoir m'en défendre ,

Mais pour mon profit , je le doi.

Adieu , je suis , tar je prévoi

Que je me laisserois surprendre.

S C E N E I I I.

A N G E L I Q U E *seule.*

G Race au détour que j'ai su prendre ,
 J'ai tout lieu d'espérer que je réussirai ,
 Son cœur combat encor , mais je le réduirai ,
 Et je crois qu'il n'est pas éloigné de se rendre ;
 Je n'ai jamais tant désiré

C iij.

De remporter une victoire ,
 Il me tarde d'en voir le succès assuré ,
 Et cette impatience , enfin , me feroit croire
 Qu'un intérêt plus fort que celui de ma gloire
 Animera les soins que je me donnerai.
 En feignant avec lui que je ressens l'atteinte
 D'un trait que l'amour m'a porté ,
 J'ai senti mon cœur agité ,
 Et j'ai bien peur que cette feinte
 Ne soit une réalité ;
 Que m'importe , après tout , si j'en suis satisfaite ;
 Crispin me plaît , allons hâter notre succès ;
 Et pour achever sa défaite
 Préparons-lui de nouveaux traits.

S C E N E I V.
 ANGELIQUE, VALERE.
 VALERE.

P Ermettez qu'un instant ici je vous arrête.

ANGELIQUE

Je n'en ai pas le temps.

VALERE,

Ah ! De grace , deux mots.

ANGELIQUE.

Vous venez fort mal à propos ,

J'ai d'autres soucis dans la tête :

D'ailleurs , que voulez-vous , Monsieur ?

Quel sujet important près de moi vous attire ?

Qu'avez-vous , enfin , à me dire ?

VALERE.

Rien qui regarde mon ardeur ,

Vous m'en avez fait la défense ,

Cela doit me suffire , & mon obéissance ,

S'il faut vous parler vrai , s'accorde avec mon cœur.

à part.

Pour le feindre , dumoins , faisons nous violence.

haut.

Je venois seulement par pure bienfiance ,

Par politesse , par égard ,

De mon hymen prochain vous donner l'assurance.

A N G E L I Q U E.

Hé , Monsieur ! J'y prens peu de part ,

Et ces égards sont une offense ,

Dont , si je vous aimois , je pourrois m'irriter ,

Et vous deviez vous exempter...

V A L E R E.

Par une telle confiance ,

Je croyois remplir un devoir

De respect & de déférence ;

Pardonnez.....

A N G E L I Q U E , *à part.*

Mon dépit ne peut se concevoir :

Vous vous mariez donc ? Et quand , Monsieur ?

V A L E R E.

Ce soir.

A N G E L I Q U E.

Ce soir ?

V A L E R E , *à part.*

Elle est piquée , à ce que je puis voir.

A N G E L I Q U E.

Je crois que votre hymen sera suivi d'un autre ,

Et puisqu'il faut vous faire , enfin ,

Ma confiance en faveur de la vôtre ,

Je vous apprens que j'épouse Crispin.

V A L E R E.

Est-il vrai ?

A N G E L I Q U E.

Soyez en certain.

V A L E R E.

Tant mieux , je vous en félicite.

42 LE RAJEUNISSEMENT
ANGÉLIQUE.

Ne convenez-vous pas que j'ai fait un bon choix ?

V A L E R E.

Des meilleurs.

A N G E L I Q U E.

Sur mon cœur il a pris tous vos droits,
Et le plus tendre amour pour lui me sollicite.

V A L E R E.

Cela me paroît singulier,
Et puisqu'il faut ici parler avec franchise ;
Cet amour, dont pour vous mon ame étoit éprise,
Colette, en un instant me l'a fait oublier.

A N G E L I Q U E.

Qu'à mes yeux Crispin est aimable !

V A L E R E.

Ah ! Qu'aux miens aujourd'hui Colette est adorable !

A N G E L I Q U E.

Que de graces il a !

V A L E R E.

Grands Dieux ! Quelle a d'attraits !

A N G E L I Q U E.

Il me ravit.

V A L E R E.

Elle m'enchanté.

A N G E L I Q U E.

Qu'il est beau !

V A L E R E.

Quelle est ravissante !

A N G E L I Q U E.

Ho, Monsieur, vous flattez un peu trop vos portraits,

V A L E R E.

Ma foi, je ne vois pas que les vôtres soient vrais.

A N G E L I Q U E.

Je ne trouve pas que Colette
Possède une beauté si rare & si parfaite.

V A L E R E.

Crispin n'est pas, à mon avis,

I N U T I L E.

43

Un objet dont les yeux doivent être ravis.

A N G E L I Q U E.

Tel qu'il est j'en suis très-contente.

V A L E R E.

Telle quelle est, j'en suis très-satisfait.

A N G E L I Q U E.

A mon esprit pourtant, un doute se présente,

Et je gagerois qu'en effet

Vous ne l'êtes pas tant que vous voulez paroître,

Oui, si je sais bien m'y connoître,

Vous êtes dévoré par un dépit secret;

C'a, Monsieur, convenez du fait.

V A L E R E, *d'un ton agité.*

Qui ? Moi ? D'où vous vient cette idée ?

Et sur quoi, s'il vous plaît, seroit-elle fondée ?

Moi du dépit ! Je puis vous assurer que non,

Soyez en très-persuadée.

A N G E L I Q U E.

Vous me dites cela d'un ton

Qui me le confirme de reste,

Oui, oui, vous en avez, & je vous le proteste,

Vous ne sauriez vous empêcher

De m'en donner une preuve réelle,

Et votre trouble se dé-éle

Quand vous pensez me le cacher.

Vous rougissez ! Autre preuve certaine ;

Que votre cœur est à la gêne.

Vous détournez les yeux ! ... Ah, ah ! Vous soupirez !

Et semblez ressentir une secrète peine !

Je crois même que vous pleurez ;

Ne me cachez donc pas ces précieuses larmes,

C'est un plaisir pour moi que d'en faire verser.

V A L E R E.

Cruelle ! C'en est trop, vous devriez cesser

De vous rire de mes alarmes,

Si pour vous elles ont des charmes,

Dumoins laissez-moi l'ignorer.

44 LE RAJEUNISSEMENT
ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce discours ? Je ne le conçois guère :
Quoi , le feu dont pour moi vous vous sentiez atteint ,
N'est pas encore bien éteint ?
Il en reste quelque éteincelle ?
Et Colette qu'en cet instant ,
Vous venez de me vanter tant ,

Qui vous avoit charmé , que vous trouviez si belle ,
Sur vous n'a donc pû faire aucune impression ?

Et vous ne sentez pas pour elle
La plus ardente passion ?
N'étoit-ce qu'une feinte ? Elle est un peu grossière ,
A votre égard , ma bouche plus sincère ,

•
Lorsqu'elle vous a déclaré
Que Crispin avoit sù me plaire ,
Ne vous a rien appris qui ne soit assuré ,
Tâchez donc de vous en convaincre ,
Employez vòs efforts pour vaincre

Ce reste de penchant que vous avez pour moi ,
Je vous affranchis de ma loi ,
Ma gloire est assez satisfaite ,
Et je n'exige rien de plus ,
Etant bien sûre que Colette
Ne vous devra qu'à mes refus.

V A L E R E .

•
Oui , je profiterai , sans doute ,
De l'avis que vous me donnez ,
Je briserai , quoi qu'il m'en coûte ,
Les fers où vous me retenez .
J'avois besoin pour cela de votre aide ,
Elle me vient heureusement ,
Et dans votre froideur je trouve le remède
• Qui pouvoit me guérir de mon aveuglement .

S C E N E V.

DAMON, ANGELIQUE, VALERE.

D A M O N.

JE vous cherchois, Valere, & vous aussi, ma nièce,
 Pour vous parler très-sérieusement,
 Il faut entre vous deux que tout commerce cesse;
 La Fée, à votre attachement,
 Loin de se montrer favorable,
 Veut que vous épousiez Colette absolument,
 Et s'en est expliquée avec moi clairement.

A N G E L I Q U E.

Ho, nous venons tous deux de rompre à l'amiable,
 Et Valere paroît devenir raisonnable;
 Cependant, il auroit besoin,
 Pour achever de le réduire,
 Que par un bon conseil on voulût le conduire:
 Mon oncle, s'il vous plaît, chargez-vous de ce soin,
 Un autre plus pressant près de Crispin m'attire.

SCENE VI.

DAMON, VALERE.

DAMON.

A Llons, allons, un peu de résolution,
 Je conviens qu'il est difficile
 De forcer tout d'un coup son inclination;
 Mais où la plainte est inutile,
 Il faut de la soumission.

VALERE.

Oui, j'ai pris mon parti, j'obéis sans murmure;
 Et je suis guéri, je vous jure,
 De l'amour dont j'étois épris;
 On se lasse à la fin d'essuyer des mépris.
 Je n'aurois pas crû qu'Angélique
 De cette façon m'eût traité;
 Joindre la raillerie à l'infidélité,
 C'est un procédé qui me pique.

DAMON.

A l'infidélité!

VALERE.

Sans doute, ignorez-vous
 Que Crispin a charmé le cœur de votre nièce?
 Qu'il est l'objet de sa tendresse?
 Qu'elle en va faire son époux?

DAMON.

Allez, vous rêvez, ou je meure.

VALERE.

Bon, c'est elle-même qui vient
 De me l'assurer tout-à-l'heure.

D A M O N.

J'en suis ma foi charmé , ce parti lui convient ;
 Et puisqu'on ne sauroit vous voir unis ensemble ,
 Qu'on s'oppose à votre dessein ,
 Elle a fort bien fait , ce me semble ,
 De jeter les yeux sur Crispin.

Tenez , je vois venir votre futur beau-pere.

V A L E R E , *à part.*

Ah ! Je veux l'éviter ; je sens que je ne puis
 Répondre à ses projets , dans l'état où je suis.

S C E N E V I I.

D A M O N , L U C A S.

L U C A S.

EST-ce que je fessons fuir Valere ?
 De la façon qu'il part sans dire sarviteur ;
 On diroit , ratigué ; que je ly fessons peur ,
 Je trouvons ça très-malhonniête.

D A M O N.

Il a dans ce moment des soucis dans la tête ,
 Et vous devez lui pardonner.
 Car sa première ardeur n'est pas bien effacée ,
 Et son cœur que l'on veut gêner
 A de la peine encor à se déterminer.

L U C A S.

Morgué , j'avons dans la pensée ,
 Qu'ous charcher à le détourner ,
 Car ous êtes toujours prêt à le sarmoner.

D A M O N.

Bien loin de-là , je vous assure.

48 LE RAJEUNISSEMENT

L U C A S.

Hom , je devinons votre allure ,
 Mais je veux bian vous avartir ,
 Que si ce tripotage dure ,
 J'aurons tous deux maille à partir ;
 Car acoutez , je ne sommes pas tendre ,
 J'avons deux poings pour nous défendre ,
 Qui se démenont à ravir ,
 Et je savons nous en sarvir.

D A M O N.

Hé bien ? Par-là que voulez-vous ente idre ?

L U C A S.

J'entendons qu'ous ferez fort bian
 De laisser en paix notre gendre ,
 Et de n'y prétendre pus rian.

D A M O N.

Ne vous mettez point en colere ,
 Ma nièce a fait un autre choix ,
 Et vient en ce moment de rompre avec Valere ,
 Ils se sont vûs pour la dernière fois.

L U C A S.

Tout de bon ?

D A M O N.

Là-dessus, dormez en assurance.

L U C A S.

Pardon , si jusqu'ici j'ons eu cette croyance ,
 Bouttez-là voute main , ous avez de l'esprit ,
 Prenez tout comme ça que je n'ayons rian dit.

D A M O N.

Bon , ce n'est qu'une bagatelle.
 Colette vient. Adieu , Lucas.

L U C A S.

Sarviteur.

SCENE

SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE.

LUCAS.

Allons donc , morgué , double le pas ,
Pour venir acouter une bonne nouvelle.

COLETTE.

Qui me regarde ?

LUCAS.

Et vraiment oui ,
T'en auras , comme moi , le cœur tout réjoui ;
Angélique & Valere ensemble ont pris querelle ,
Stici qui ne veut plus d'elle ,
Stautre qui ne veut plus de li.

COLETTE.

Ils sont broüillés ?

LUCAS.

La chose est sûre.

COLETTE.

Qui vous l'a dit ?

LUCAS.

Notre Intendant
Viant de nous dégoiser ce secret à l'instant.

COLETTE, *à part.*

Mon cœur en tire un bon augure.

haut.

Mais dites-moi , mon pere , s'il vous plaît ,
Les croyez-vous broüillés tout-à-fait ?

LUCAS.

Tout-à-fait ,

D

LE RAJEUNISSEMENT

Gniaura pus de rapatriage.

COLETTE.

En êtes-vous bien sûr ?

LUCAS.

Parbleu ,

J'en bouterions les mains au feu ;

Angélique est une volage ,

Alle a fait un autre galant ,

Ainsi donques , par conséquent ,

Je sommes bian sûr que Valere

S'est bouté bian fort en colére ;

Qu'il a dit comme ça... Je serions un grand fou

D'aimer encor cette Angélique ,

Alle a changé , morguene , il faut changer itou.

A tout ça gnia point de replique ;

Pis après il viandra vars toi ,

Te dira , ma chere Colette ,

Pis qu'on veut qu'ous soyez à moi ;

Allons , raupe , l'affaire est faite.

Mais tians , le velà par ma foi.

COLETTE.

Je connois à ses yeux qu'il a l'ame inquiète ;

Voyez-vous comme il est rêveur.

LUCAS.

Faut le bouter de bonne himeur

En dépit qu'il en ait , baille-toi patience.

SCENE IX.

COLETTE, VALERE, LUCAS.

LUCAS.

JE vous faisons la révérence,
Monsieur Valere.

VALERE.

Ah ! Vous voilà Lucas,
ette, excusez-moi, je ne vous voyois pas.

LUCAS.

is vous gaussez de nous, gnia morgué point d'offense,
Boutez dessus sans compliment ;
O ça dites-nous franchement ;
Qu'est-ce qu'ous avez qui vous chagrine ;
Car je voyons à votre meine
Qu'ous n'avez pas l'esprit content.

VALERE.

Ce n'est rien.

COLETTE.

Il semble pourtant
Que ce rien vous fait de la peine.

LUCAS.

Vous auriez biau dire que non,

Et je gagerions tout de bon,

Angélique vous tiant encor dans la charvelle.

VALERE.

! De grace, Lucas, ne me parlez point d'elle.

LUCAS.

Non, morgué, vous avez raison.

D ij.

LE RAJEUNISSEMENT

V A L E R E.

C'est une ingrante , une infidèle ,
 Pour qui j'ai conçu dans ce jour ,
 Autant de mépris & de haine ,
 Que j'avois d'estime & d'amour.

L U C A S.

C'est fort bien fait.

C O L E T T E.

La chose est-elle bien certaine ?

Et ne seriez-vous pas vous-même dans l'erreur ?

Car l'on m'a souvent fait entendre ,

Que lorsqu'on a tant fait que de livrer son cœur ,
 Il est bien mal-aisé , Monsieur , de le reprendre.

V A L E R E.

Oui , Colette , il est vrai , j'en demeure d'accord ,

Ce n'est pas sans un grand effort ,

Sans une violence extrême ,

Qu'on s'arrache à l'objet qu'on aime ,

Lorsque vous en êtes aimé ,

Et lorsque dans son cœur vous avez allumé ,

Le feu dont vous brûlez vous-même ;

Mais quand l'amour le plus parfait

Ne reçoit pour sa récompense

Que la légèreté , la froideur , l'inconstance ,

S'il ne s'éteint pas en effet ,

Notre raison du moins calme sa violence ,

Et le temps dans nos cœurs le détruit tout-à-fait.

L U C A S.

Gnia morgué point de temps qui tiane ,

Faut s'en défaire tout d'un coup ,

Comme d'une mauvaise grane ,

Qui ne nous sert de rien , & qui coûte biauoup.

V A L E R E.

Ah ! Si cela m'étoit possible.

L U C A S.

J'allons vous enseigner un secret infailible ,

Tenez , velà Colette , hé bien , qu'en dites-vous ?

Morgué , n'est-alle pas gentille ?

Maugré qu'alle soit notre fille ,

Je pouvons le dire entre nous :

Hé bian , pis qu'ous allez devenir notre gendre ,

Que l'on dit , comme ça , que j'aurons cet honneur ,

Baillez-li vite votre cœur ,

Faut s'aimer , ce dit-on , avant que de se prendre.

C O L E T T E.

Mais vous croyez donc que l'on peut

Donner son cœur de cette sorte ;

Non , non , je crois qu'il faut que le penchant l'emporte ,

Et l'on n'aime pas qui l'on veut.

V A L E R E.

Je l'ai bien éprouvé , trop aimable Colette ,

Hé , qui mieux que vous méritoit

Cet amour , cette ardeur parfaite ,

Que pour un autre objet mon ame ressentoit ?

C'étoit à vos appas un droit plus légitime ,

Et je reconnois en ce jour ,

Que puisque vous pouviez mériter mon estime ,

Je devois à vous seule adresser mon amour.

L U C A S.

Et ça vous eut , morgué , prouffité d'avantage.

V A L E R E.

Oserois-je à présent vous en offrir l'hommage ?

Et moi-même serois-je sûr

De pouvoir vous donner un parfait témoignage

Du plus tendre penchant , de l'amour le plus pur ?

Hélas ! Je craindrois trop de vous faire un outrage ,

Non , non , mon cœur vous trahiroit ,

Étant prévenu comme il est ,

Il ne sauroit être sincère ,

Et je sens qu'il démentiroit ,

Par un partage involontaire ,

Ce que ma bouche vous diroit.

C O L E T T E.

Ne le dites donc pas , car le mien le croiroit.

D iiij

54 LE RAJEUNISSEMENT

L U C A S.

Oui , morgué , car alle vous aime.

V A L E R E.

Si j'avois ce bonheur , je serois trop flatté.

L U C A S.

Alle n'en ose pas convenir alle-même ,

Mais je le savons bian.

C O L E T T E.

Mon pere , en vérité ,

Vous me rendez toute honteuse.

L U C A S.

A quoi sarviroit de biaiser ,

Gnia pas de mal d'être amoureuse

De stila qu'on doit épouser.

V A L E R E.

Non , Colette , à ce point je ne puis m'abuser ,

Vous m'aimeriez ? Quelle apparence

Que j'eusse pû vous inspirer

De pareils sentimens par mon indifférence ?

Ce n'est que par des soins , par leur persévérance ,

Qu'à ce bonheur on a droit d'aspirer ;

Ah ! Laissez-moi du moins concevoir l'espérance ,

Qu'un jour je pourrai mériter

Ce bien qui peut seul me flatter ;

Il me faudroit cette assurance ,

Pour chasser de mon cœur un funeste poison :

Si vous saviez combien elle m'est nécessaire ,

D'elle dépend ma guérison ,

Ne la refusez pas , de grace , à ma prière ,

Et qu'un espoir si salutaire

Vienne au secours de ma raison.

C O L E T T E.

Que dois-je lui dire , mon pere ?

L U C A S.

Faut l'y répondre qu'oui , gnia pas-là de chanson.

C O L E T T E.

S'il est bien vrai que vous comptiez , Valere ,

Guérir par mon secours du mal que vous souffrez ,
Soyez persuadé que vous en guérirez.

V A L E R E.

Quoi ! Je pourrois un jour parvenir à vous plaire ?

C O L E T T E.

Hélas ! Oui , vous y parviendrez ;
J'ignore si pour vous le penchant qui me presse
Doit s'appeller véritable tendresse ,
Si les mouvemens de mon cœur ,
Si ce je ne fais quoi qui pour vous m'intéresse ,
Sont l'effet d'une vive ardeur ,
D'où vient que je souffrois une peine cruelle
Quand une autre vous arrêtoit ?
D'où vient que mon cœur souhaitoit
Les soins que vous preniez pour elle ?
Dites-moi donc ce que c'étoit ,
Mais ne dois-je pas le connoître
Par le trouble qui me saisit ,
Ah ! Vous saurez trop bien l'interpréter peut-être ,
N'importe , je veux bien vous en laisser le maître ,
Valere. Adieu , j'en ai trop dit.

S C E N E X.

V A L E R E , L U C A S.

V A L E R E.

Q Uoi , je serois aimé ! J'aurois pû dans son ame
Faire naître en ce jour une amoureuse flamme !
Ces tendres sentimens qui viennent d'éclater
Avec un air si véridique ,
Sont-ils vrais en effet ? Hé , comment en douter ?
D iij

C'est l'innocence qui s'explique ;
 Je n'y saurois plus résister ,
 Ils ont sur moi plus de puissance
 Que n'en auroient eu ses attraits ,
 Mon cœur en butte à d'invincibles traits ,
 Est entraîné déjà par la reconnoissance ,
 Et je sens que l'amour va la suivre de près.

L U C A S.

Oui , morguene , il viandra , je n'en faisons point doute
 Pourvû qu'ous l'appelliez bian fort ,
 Baillez-vous encore un effort ,
 Gniz que le premier pas qui coûte.

V A L E R E.

Il est fait , oui , Lucas , je saurai parvenir
 A bannir de mon cœur des feux que je déteste ,
 Puisque Colette , enfin , veut bien me soutenir ;
 Et l'hymen qui va nous unir
 Détruira le peu qu'il en reste ;
 Cet hymen aujourd'hui fait l'objet de mes vœux ,
 Pressez-en le moment , il va me rendre heureux.
 Pour briser une indigne chaîne ,
 Formez-en au plutôt une qui me retienne
 Par de plus agréables nœuds.

L U C A S.

Ho , ne vous boutez pas en paine ,
 Mais, je voyons venir Crispin.

V A L E R E.

Adieu. Près de Colette un doux penchant m'entraîne.

SCENE XI.

LUCAS, CRISPIN *entre tout rêveur.*

LUCAS.

JE vous dirons qu'à la parfin
J'avons détarminé Valère,
Gnia pus d'empêchement, je serons son biau-pere.

CRISPIN.

Cela me fait plaisir.

LUCAS.

L'affaire est en bon train,
Et je voulons, sans rarder davantage,
Les bouter bian vite en minage;
Je courons pour cela préparer ce qu'il faut,
Car faut battre le fer stanpandant qu'il est chaud.

S C E N E X I I.

C R I S P I N *seul.*

Tous vont être contents , & je ne saurois l'être ;
L'état où je me vois n'est-il pas bien touchant ?
Pourquoi ne suis-je pas le maître
De me livrer à mon penchant ?
A quoi me serviront mes graces , ma jeunesse ?
Et le don que j'ai de charmer ?
S'il ne m'est pas permis d'avoir une foiblesse ,
Et s'il m'est défendu d'aimer ?
Quelle gêne ! Quelle contrainte !
Quelle rude nécessité !
Je sens bien qu'à l'amour je suis assez porté ,
Je céderois sans peine à sa flatteuse atteinte ;
Mais aussi , d'un autre côté ,
Je suis retenu par la crainte
D'une terrible adversité ;
L'un paroît à mes yeux suivi de tous ses charmes ,
Et mon cœur en est enchanté ,
Dans l'autre je vois mille allarmes ,
Et j'en suis tout épouvanté ;
Ah ! Par quelle fatalité
Ne puis-je me livrer au plaisir qui m'enchanté ,
Sans encourir l'horreur d'un sort qui m'épouvante ,
Quelle cruelle extrémité !
Je vois venir la Fée.

INUTILE

SCENE XIII.

LA FÉE, CRISPIN.

CRISPIN.

A H ! De grace , Mada
Ayez pitié de moi , ne m'abandonnez pas ,
Je vais succomber , & mon ame
Epreuve en ce moment les plus rudes combats.

LA FÉE.

Tu parois , en effet , dans un grand embarras.

CRISPIN.

Tout autre , assurément y seroit à ma place ,
Vous m'avez fait une menace ,
Dont il me reste encore un souvenir parfait ,
Et je tremble de peur d'en éprouver l'effet.

LA FÉE.

D'où te vient cette peur ? Et qu'est-ce qui l'excite ?
Le don que je t'ai fait , tu le conserveras ,
Tant que tu te conformeras
A la loi que je t'ai prescrite.

CRISPIN.

Et voilà justement la crainte qui m'agite ,
L'amour veut , malgré moi , se glisser dans mon cœur.

LA FÉE.

Ah ! Prends bien garde au moins qu'il n'en soit le vainq

CRISPIN.

Hélas ! J'y fais tout mon possible ,
Mais je sens , malgré mon effort ,
Que c'est un ennemi terrible ,

LE RAJEUNISSEMENT

je ne serai pas , sans doute , le plus fort.

L A F E' E.

Ton cœur est donc bien susceptible

D'un amoureuse impression ?

C R I S P I N.

It-on se garantir de cette passion ?

L A F E' E.

devine à peu près qui t'a rendu sensible ,

est-ce pas Angélique ?

C R I S P I N.

Oui , c'est elle , vraiment ;

Qui seule , contre moi conspire ,

out me ravit en elle , & je ne sais comment ,

Dans mon ame si promptement ,

Elle a pû prendre tant d'empire.

L A F E' E.

L'aimes donc , enfin ?

C R I S P I N.

Je ne saurois vous dire

Mes véritables sentimens ;

mais je sens dans mon cœur de certains mouvemens ,

si d'un amour naissant sont la preuve ordinaire ,

Et je crois , pour ne point vous taire.

Mes plus secrets pressentimens ,

si je n'aime pas , il ne s'en faut de guère.

L A F E' E.

Ah ! Crispin , te voilà perdu ,

Et tu n'as plus qu'un pas à faire ,

pour te priver du bien que je t'avois rendu ;

Déjà même de ta jeunesse

Il te manque quelque agrément.

Ne sens-tu pas qu'à l'enjouement

Succède une affreuse tristesse ,

Funeste effet de ta foiblesse.

voilà devenu rêveur , triste , agité ,

jà tes yeux n'ont plus cette vivacité

Qu'enfante l'aimable allégresse ,

I N U T I L E.

A grands pas près de toi s'avance la vieillesse ,
Tu connois quel en est le poids ;
Et tu vas t'en charger une seconde fois.

C R I S P I N.

Que je suis malheureux ! Secourez-moi , de grace ,
Le danger à mes yeux a beau se présenter ,
Je sens bien que sans vous je ne puis l'éviter.

L A F E' E.

Mais que veux-tu donc que je fasse ?
Et comment remplir ton espoir ?

C R I S P I N.

Puisque vous avez tout pouvoir ,
Il vous est bien aisé de chasser de mon ame
Ces premiers mouvemens d'une maudite flamme.

L A F E' E.

Non , ne te livre pas à de vaines erreurs ,
Ne va pas concevoir une fausse espérance ;
Car , quelle que soit ma puissance ,
Elle n'a jamais pû s'étendre sur les cœurs.

C R I S P I N.

Je sens par ce discours augmenter mes terreurs ,
Et qui viendra donc à mon aide ?

L A F E' E.

Je ne fais.

C R I S P I N.

Par ma foi j'imagine un remède ,
Qui sans doute va me guérir ,
Rendez Angélique si laide
Que je ne puisse la souffrir ,
Vous pouvez aisément me rendre ce service.

L A F E' E.

Non , ce seroit une injustice ,
Je te répons , Crispin , que je n'en ferai rien ,
Si j'en laidissois Angélique ,
Mon pouvoir seroit tyrannique ,
Je ne veux l'employer que pour faire du bien.

LE RAJEUNISSEMENT

CRISPIN.

Age, est-il un sort plus affreux que le mien ?

LA FÉE.

Il est triste, je le confesse,

Mais il reste encore un moyen
je vais employer pour vaincre ta foiblesse,
pourras y trouver un secours assuré.

Comme j'ai de la peine à croire

Que tu conserves la mémoire

De l'état d'où je t'ai tiré,

aux bien t'en offrir une vivante image,

Je souhaite que ce tableau,

tant de tes yeux un funeste bandeau,

Puisse ranimer ton courage.

*La troupe de Vieillards paroît & forme le second
divertissement.*

VOTRE ET BALLET

des Vieillards.

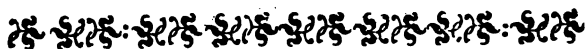
UN VIEILLARD.

Que d'ennuis
Entraîne la vieillesse !
Quels soins ! Quels soucis !
Quelle tristesse !
On forme des désirs
Sans goûter des plaisirs :
Du bel âge
La flatteuse image ,

S'offre à notre esprit
 Et s'évanouît.
 Sombre humeur,
 Qui jamais ne la quitte,
 Foiblesse, langueur,
 Vont à sa suite ;
 Mille maux
 Troublent notre repos,
 Chaque instant les irrite,
 Et l'on craint toujours
 D'en voir finir le cours.
 Quel état est dans la vie
 Plus triste & plus malheureux ?
 On affadit, on ennuie,
 On déplaît, on est fâcheux,
 Toujours dans le délire
 Rien n'est pire
 Que d'être vieux.

Les Vieillards continuent leur Ballet , dans lequel ils expriment toutes les infirmités de la vieillesse.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, CRISPIN.

CRISPIN.

HE, laissez-moi, je vous en prie,
 Quel plaisir prenez-vous à me persécuter ?

Quelle rage ? Quelle manie ?

De vouloir toujours m'arrêter ?

ANGELIQUE.

En vérité, Crispin, je suis bien malheureuse,

Quoi, vous ne voulez pas un moment m'écouter ?

CRISPIN.

Non, vous êtes trop dangereuse,
 Et près de vous j'ai tout à redouter.

ANGELIQUE.

Près de moi ! Ce discours a lieu de me surprendre,

D'où naissent ces terreurs ? Quel en est le sujet ?

Et comment en suis-je l'objet ?

C'est ce que je ne puis comprendre.

CRISPIN.

Je crains de vous aimer, & je veux m'en défendre,

Et pour y réussir je ne dois point vous voir,

Car je me sens le cœur trop tendre,

Et vos yeux ont trop de pouvoir.

I N U T I L E.

A N G E L I Q U E.

Je n'entens rien à ce langage.

C R I S P I N.

Je n'ose en dire davantage ;

Mais pour si peu qu'en ma faveur

La pitié touche votre cœur ,

Vous m'aiderez vous-même à détourner l'orage ,

Qui fait en ce moment l'objet de ma frayeur.

A N G E L I Q U E.

Je suis prête à vous satisfaire ,

Vous m'y verrez employer tous mes soins ,

Mais faites-moi savoir du moins

Ce que pour cela je dois faire.

C R I S P I N.

Me haïr.

A N G E L I Q U E.

Vous haïr ? Quelle idée ! Et pourquoi

Voulez-vous m'imposer une si dure loi ?

D'ailleurs , de quel secours peut vous être ma haine ?

C R I S P I N.

Elle pourra m'aider à ne pas vous aimer.

A N G E L I Q U E.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine ,

Et votre cœur n'est pas si prompt à s'enflammer.

C R I S P I N.

Que trop.

A N G E L I Q U E.

Mais , après tout , quand il seroit possible

Que pour moi vous fussiez sensible ,

Que pourroit-il vous arriver ?

C R I S P I N.

La disgrâce la plus terrible

Que jamais on puisse éprouver.

A N G E L I Q U E.

Quoi ! Si je pouvois dans votre ame

Faire naître de tendres feux ,

Si pour moi vous brûliez d'une amoureuse flamme ,

E

66 LE RAJEUNISSEMENT

En seriez-vous plus malheureux ?

C R I S P I N.

Hélas ! Ma perte feroit sûre.

A N G È L I Q U E.

En vain à mon esprit je donne la torture ,
Pour pouvoir pénétrer le sens de ce discours ,
Jé n'en conçois pas les détours ,
Expliquez-vous , je vous conjure.

C R I S P I N.

Hé bien donc , puisqu'il faut parler ,
Et que vous me forcez à rompre le silence ,
Je vais de mes soucis vous faire confidence ,
Et vous verrez si j'ai lieu de trembler.
J'étois , vous le savez , au bout de ma carrière ,
Une affreuse vieillesse , & les infirmités
Qui vont toujours à ses côtés ,
Alloient bien-tôt fermer mes yeux à la lumière ,
Lorsqu'employant pour moi son pouvoir souverain ,
La Fée , à mes vœux favorable ,
A fait en moi ce changement soudain ,
Ma jeunesse , en un mot , est un don de sa main ,
Et dont je lui suis redevable ;
Mais , hélas ! ce don précieux ,
Ce bien , qui doit lui seul être cher à mes yeux ,
Et qui n'a rien de comparable ,
Qui des jeux , des plaisirs est sans cesse suivi ,
Dans l'instant va m'être ravi ,
Si je n'évite un écueil redoutable.

A N G È L I Q U E.

Vous badinez assurément.

C R I S P I N.

Je badine ? Nani vraiment.

A N G È L I Q U E.

Je ne vois aucune apparence
Que vous parliez bien sérieusement ,

Et....

C R I S P I N.

Pour vous en donner une entière assurance ,
Je vous avouërai franchement
Que mon cœur n'a pas la licence
De prendre un tendre engagement.

A N G E L I Q U E.

Qui peut donc vous réduire à cette violence ?

C R I S P I N.

Un Arrêt des plus rigoureux ,
Et si j'aime , en un mot , je redeviendrai vieux.

A N G E L I Q U E *éclatant de rire.*

Ah ! Ah ! Ah !

C R I S P I N.

Vous riez ?

A N G E L I Q U E.

Sans doute ; à vous entendre

Me tenir ce discours dépourvû de bons sens ,
Vous imaginez-vous qu'on puisse s'en défendre ?

C R I S P I N.

On ne rit pas ainsi de l'embarras des gens ,
Et si vous étiez à ma place ,
Vous trouveriez mauvais qu'on vînt vous rire en face.

A N G E L I Q U E.

Vous croyez donc de bonne foi
Que vous perdrez votre jeunesse ,
Si jamais votre cœur se livre à la tendresse ?

C R I S P I N.

Vraiment , sans doute , je le croi ,
Si je veux en jouir , il ne faut pas que j'aime ,
On vient de m'imposer cette sévère loi.

A N G E L I Q U E.

Et qui ?

C R I S P I N.

C'est la Fée elle-même.

A N G E L I Q U E.

La Fée ! En vérité , Crispin ,
Mon étonnement est extrême ,

68 LE RAJEUNISSEMENT

Quoi , vous ne voyez pas quel étoit son dessein ?

C R I S P I N.

Moi ? Non.

A N G E L I Q U E.

Elle vous aime , & fait tout son possible ,
Pour qu'à tout autre objet devenant insensible ,
Pour elle vous puissiez brûler de cette ardeur ,
Dont elle seule veut enflammer votre cœur.

C R I S P I N.

Ah ! Si j'étois bien sûr que ce fût son idée.

A N G E L I Q U E.

Ho , j'en suis très-persuadée ;
C'est pour avoir sur vous un empire absolu ,
Et vous mieux disposer à remplir son attente ,
Que dans votre ame elle a voulu
Jetter une fausse épouvante ;
La menace qu'elle vous fait
N'est qu'une adresse , qu'une feinte
Pour faciliter son projet ;
Elle se flatte que la crainte

Où vous serez d'en éprouver l'effet ,
Saura vous retenir toujours dans la contrainte ;
Et vous ôtant la liberté ,
De céder aux douceurs que promet la tendresse ,
Elle se rendra la maîtresse
D'un cœur que dans ses fers elle croit arrêté.

C R I S P I N.

Que vous venez de faire naître
Dans mon ame un juste soubçon !
Ma foi , j'ouvre les yeux , & commence à connoître ,
Que vous pourriez avoir raison.

A N G E L I Q U E.

La chose est toute naturelle ,
Et pour le penser autrement ,
Il faudroit n'avoir pas le moindre jugement.

C R I S P I N.

Je sens que dans mon cœur l'espoir se renouvelle ,

Quel plaisir ! Si sans craindre un funeste retour ,
Je puis suivre un penchant que m'inspire l'amour.

A N G E L I Q U E.

Voici la Fée. Adieu , je vous laisse avec elle.

S C E N E I I.

L A F E E , C R I S P I N.

L A F E E.

Q Uoi , loin de te soustraire aux yeux
D'un objet qui pour toi devient si redoutable ,
Tête à tête avec lui je te trouve en ces lieux !

C R I S P I N.

Le moyen d'éviter ce que l'on trouve aimable ?

L A F E E.

As-tu donc oublié le danger que tu cours ?

Né dois-tu pas craindre toujours

D'essuyer l'affreuse tempête

Que je vois fondre sur ta tête ,

Si tu livres ton cœur à de folles amours ?

C R I S P I N.

Cette crainte , Madame , est d'un foible secours ,

Quoi qu'il puisse arriver , je ne saurois souscrire

À la loi qui veut m'interdire

Le plaisir qu'on goûte en aimant ,

Pour vaincre un attrait si charmant

Ma raison n'est pas assez forte ,

Et je sens , malgré moi , que le penchant l'emporte

Sur la crainte du châtement.

76 LE RAJEUNISSEMENT

L A F E' E.

Qu'entens-je ! Pourrois-tu t'oublier de la sorte ?

Quel projet oses-tu tenter ?

D'un appas séducteur tu te rends la victime ,

Et l'amour te creuse l'abîme

Où tu vas te précipiter.

C R I S P I N.

Rien ne sauroit m'épouvanter.

L A F E' E.

Quoi ! La perte de ta jeunesse ,

Dont le retour devroit seul te toucher ,

Ne pourra-t'elle t'empêcher

De succomber à ta foiblesse ?

C R I S P I N.

Je fais que la jeunesse à de charmans appas ,

Mais dussai-je essuyer les plus affreux orages ,

J'aimé autant être vieux que de ne pouvoir pas

Jouir de tous ses avantages.

L A F E' E.

Dieux ! Quel aveuglement affreux !

Que pour toi je ressens de troubles & d'alarmes !

Que de regrets , & que de larmes

Vont suivre un penchant malheureux !

C'en est fait , ta perte est certaine ,

Crispin , tu ne peux l'éviter ,

Qu'en brisant au plutôt cette funeste chaîne

Que tu t'apprêtes à porter.

C R I S P I N.

Pour moi c'est trop vous tourmenter ,

Madame , en vérité , je n'en vaud pas la peine ,

Permettez que je cède au charme qui m'entraîne ,

Puisque je n'y peux résister.

L A F E' E.

Quoi , pour toi j'aurois fait une démarche vaine !

Ne t'aurois-je tiré de l'état accablant

Où t'avoit réduit la vieillesse ,

Que pour t'y voir rentrer peut-être en un instant ?

Ah ! La tendre amitié qui pour toi m'intéresse ,
Et dont les mouvemens redoublent dans mon cœur ,
A l'aspect effrayant du péril qui te presse ,
Exige au moins qu'en ma faveur
Tu triomphes de ta foiblesse.

C R I S P I N , *à part.*

Je conçois les motifs d'un discours si flatteur.

L A F E E

Ouvre les yeux , Crispin , reconnois ton erreur.

C R I S P I N , *à part.*

Elle m'aime , à coup sûr , l'excès de sa tendresse
La fait parler avec tant de chaleur.

L A F E E

Que trouves-tu dans Angélique
Qui puisse aujourd'hui t'éblouir ?
Vaut-elle les douceurs dont je te fais jouir ?

C R I S P I N , *à part.*

Ho , c'est la jalousie à présent qui s'explique.

L A F E E

Si j'ai sur toi quelque pouvoir ,
Et si toujours attentif à me plaire ,
Tu t'en fais encore un devoir ,
Voici l'occasion de me le faire voir ,
Oui , Crispin , ce n'est pas vainement que j'espère
Qu'à m'obéir tu mettras tous tes soins ,
Abandonne au plutôt un dessein téméraire ,
Fais-moi ce sacrifice , il va me satisfaire ,
Si tu m'étois moins cher j'en presserois moins.

C R I S P I N , *à part.*

Ho , pour le coup la chose est claire ,
Et je vois bien à ce transport
Qu'Angélique n'avoit pas tort.

L A F E E

Parle. Quelle réponse as-tu donc à me faire ?

C R I S P I N.

Que je ne puis vous obéir ;
Dans le fond , mon amour , ne sauroit être un crime ,

E iiij

72 LE RAJEUNISSEMENT

Et je puis aimer sans trahir

Le zèle qui pour vous m'anime :

Vous me verrez toujours ardent , officieux ,
En toute occasion , en tout temps , en tous lieux ,
Madame , vous servir avec exactitude ,

Et je mettrai ma seule étude

A m'en acquitter de mon mieux ;

Il n'est rien pour cela que mon zèle ne fasse :

Mais ne persistez pas , de grace ,

A vouloir que mon cœur renonce au seul attrait ,
Qui me rend cher le don que votre main m'a fait ,

Puisqu'il n'est pas en ma puissance

De vous donner ce trait de mon obéissance.

L A F E E.

C'est trop m'intéresser en faveur d'un ingrat ,
Dont mes bontés n'ont pû vaincre la résistance ,

Va , je te laisse en proie au déplorable état ,

Où te livre ton imprudence.

Tu crois pouvoir jouir long-temps

Des douceurs dont l'amour a sù flatter ton ame ,

Mais c'est en vain que tu l'attens ,

Et cette malheureuse flamme ,

Qui t'offre aujourd'hui tant d'attraits ,

Dans peu sera pour toi la source des regrets ;

Alors tu penseras peut-être

Que tu pourras encore exciter mes bienfaits ;

Tu fais trop mal les reconnoître ;

Non , n'espère pas désormais ,

Que par ton repentir je puisse être touchée ,

A toi mon amitié s'étoit trop attachée ,

Mais crois que dans ce jour tu la perds pour jamais.

S C E N E I I I.

C R I S P I N, *seul.*

C'Est tout de bon qu'elle est fâchée,
Et son cœur plus long-temps n'a pû dissimuler
L'amour dont elle est antichée,
La rage & le dépit l'ont fait, enfin, parler.
Que j'étois une grande bête
De m'être fourré dans la tête,
Que ma jeunesse s'éteindroit,
Aussi-tôt qu'à l'amour mon cœur se livreroit !
S'il étoit vrai, déjà la chose seroit faite ;
Car, enfin, je suis amoureux,
Cependant rien ne m'est arrivé de fâcheux,
Je me retrouve encore au printemps de mon âge,
Frais, vigoureux, dispos, ardent, vif, empressé,
J'ai toujours le même visage,
Aucun trait n'en est effacé ;
Pour me déterminer, en faut-il davantage ?

SCENE IV.

DAMON, CRISPIN.

DAMON.

JE suis charmé, Crispin, de vous trouver ici.

CRISPIN.

Ho, par ma foi, j'en suis très-satisfait aussi.

DAMON.

J'avois à vous parler.

CRISPIN.

J'avois la même envie.

DAMON.

C'est de ma nièce.

CRISPIN.

Justement :

Voilà ce que je veux vous dire en ce moment.

DAMON.

Qu'en pensez-vous ?

CRISPIN.

Que c'est une fille accomplie,

Et que je l'aime à la folie.

DAMON.

Me dites-vous la vérité ?

CRISPIN.

Oui, vraiment, la chose est réelle,

Et s'il faut des sermens pour....

DAMON.

Je suis enchanté

De rencontrer en vous ces sentimens pour elle,

Et votre aveu me met dans la nécessité

De vous apprendre que ma nièce,
Y répond bien de son côté.

C R I S P I N.

Rien n'égale la joie où ce discours me laisse,
Et puisqu'il est ainsi, dans peu,
Crispin, si vous voulez, sera votre neveu.

D A M O N.

J'y consens.

C R I S P I N.

Terminons au plûtôt cette affaire.

D A M O N.

La Fée à cet hymen ne sera pas contraire?

C R I S P I N.

Je crois qu'elle en enragera,
Mais, n'importe, n'importe.

D A M O N.

Hé, pourquoi donc cela?

C R I S P I N.

A cause de certaines vûes.....

Et qu'elle avoit compté beaucoup

Sur.... Il est bien fâcheux de voir que tout d'un coup
Nos espérances sont perduës.

D A M O N.

Que voulez-vous dire, Crispin?

C R I S P I N.

Elle avoit formé le dessein....

Mais je n'ai pas été si sot que d'y souscrire.

D A M O N.

Pour une autre elle avoit destiné votre main,
Sans doute?

C R I S P I N.

Non, vraiment.

D A M O N.

Expliquez-vous, enfin.

C R I S P I N.

J'aurai le temps de vous tout dire.

Mais dépêchez-vous, s'il vous plaît,

76 LE RAJEUNISSEMENT

D'aller à votre nièce apprendre ce projet ,
J'irai trouver la Fée aussi , pour l'en instruire.

D A M O N.

Je vous laisse.

S C E N E V.

CRISPIN, *seul.*

T Es vœux vont être satisfaits ,
Crispin , à les combler tu vois que tout s'empresse ,
Les plaisirs te suivent de près ,
Tu possèdes , de la jeunesse ,
Et les graces & les attraits ,
Une belle te charme , aussi-tôt tu lui plais ;
Et par un doux retour répond à ta tendresse ;
Que manque-t'il à tes souhaits ?

S C E N E V I.

CRISPIN, LUCAS.

L U C A S.

A Llons , morgué , de l'allégresse ,
Crispin , j'avons de quoi rendre nos cœurs joyeux ,
Car j'avons assemblé pus de vingt vieloneux ,

Je venons de faire la ronde
 Pour avartir tout notre monde,
 J'avons fait publier dans tous les environs,
 Et même au son de la trompette,
 Que je fefons ce soir la nôce de Colette,
 A celle fin que tretous y venions,
 Pus je serons de fous, morgué, pus je rirons.

C R I S P I N.

C'est bien dit, & j'aurai bonne part à la fête.
 Adieu, Lucas.

L U C A S.

Adieu. Jusqu'au revoir.

S C E N E V I I.

L U C A S *seul.*

JE n'avons jamais eu l'ame si fatisfaite.
 Tatigué ! Que j'allons bian gambader ce soir.
 Mais, voici nos enfans qui vianent.

SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE, VALERE.

COLETTE.

AH ! Mon pere ,
 S'il faut croire , en effet , ce que me dit Valere ,
 Il est épris pour moi de la plus vive ardeur.

LUCAS.

Droit-on pas que c'est bian extraordinaire.
 Je le croyons de reste.

VALERE.

Oui , ma bouche sincere ,
 Ne vous déclare rien que n'éprouve mon cœur ,
 Vos charmes ont enfin dissipé mon erreur ,
 Tous mes soins désormais ne tendront qu'à vous plaire ,
 Puisque c'est de vous que j'espère
 Tenir aujourd'hui mon bonheur.

LUCAS.

Tu ly ferois grand tort de le croire un trompeur ,
 Je répondrions pour ly s'il étoit nécessaire ,
 Ho , je ne nous y trompons guère ,
 Et de pus de cent pas je flérons un menteur ,
 La varité toujours est bian nette , bian claire ,
 Mais , morgué , le mensonge est d'une autre couleur.

COLETTE.

Puis donc qu'à vos discours mon pere se confie ,
 Il faudra bien vous croire , & vous dire à mon tour
 Que je n'ai senti de ma vie
 Rien d'égal au plaisir que j'éprouve en ce jour

D'être certaine , avant qu'un tendre hymen nous lie ,
 Que pour moi vous brûlez d'un véritable amour ,
 Je ne puis le cacher , mon ame en est ravie ,
 Et jugez combien il m'est doux
 De voir qu'un pere justifie
 Celui que je ressens pour vous.

V A L E R E.

O Dieux ! Qu'un tel aveu pour mon cœur a des charmes !
 L U C A S.

Comme ils s'aimont déjà ! Queu plaisir ils auront
 A ce soir tous les deux , quand ils s'épouseront ,
 J'en sommes si joyeux que j'en versons des larmes.
 Crispin vient , m'est avis qu'il a quelque souci ,
 Je serions charmé de l'apprendre.

V A L E R E.

Non , si vous m'en croyez , laissons-le seul ici.

S C E N E I X.

C R I S P I N *seul.*

L'Embarras où je suis ne sauroit se comprendre ,
 Mon esprit tout rempli d'irrésolution
 Sur le parti que je dois prendre ,
 Tantôt dit oui , tantôt dit non.
 D'où vient donc que mon cœur , sur le point de se rendre ,
 Vient me parler si hautement ,
 Et s'efforce à me faire entendre
 Que j'en serai la dupe indubitablement.
 La chose devient sérieuse ,
 Crispin , ne soyez pas , croyez-moi , si hardi
 Que d'aller en jeune étourdi ,

80 LE RAJEUNISSEMENT

Tenter une aventure un peu trop périlleuse ;

L'amour vous tend un hameçon ,

De le gober vous auriez grande envie :

Oui , mais vous pourriez bien en payer la façon ,

Et si d'un prompt effet la menace est suivie ,

Vous serez un joli garçon.

Réfléchissez avant de faire la folie.....

Pouvez-vous bonnement vous mettre dans l'esprit ,

Que la Fée a conçu pour vous de la tendresse ?

Comment , vous aurez la foiblesse

D'en être convaincu , parce qu'on vous l'a dit ?

Mais raisonnez donc , je vous prie :

Quoi ! Si pour vous la Fée avoit pu s'enflammer ,

Seroit-ce d'aujourd'hui , que son ame attendrie ,

Eut commencé de vous aimer ?....

Pourquoi non ? Je conçois que la chose est possible ,

En y pensant le moins un cœur devient sensible ,

Je suis jeune d'ailleurs , & j'ai quelques appas.....

Oui , jeune.... Mais jadis ne le fûtes-vous pas ?

Et n'aviez-vous pas pour lui plaire....

Il est ici pourtant une remarque à faire ,

Et votre rajeunissement

Vous a rendu , dit-on , mille fois plus charmant ,

A de charmes pareils on ne résiste guère ,

Et..... C'est mal raisonner , vous vous trompez , Crispin ,

Comptez que si la Fée avoit eu le dessein

De faire de vous sa conquête ,

Vous lui résisteriez en vain ,

N'allez pas vous fourrer cette chimère en tête.....

Son cœur , assurément , est ému de pitié

De voir qu'à des erreurs votre ame s'abandonne ,

Et les conseils qu'elle vous donne

Prouvent moins son amour qu'une tendre amitié ;

Croyez-moi , si vous êtes sage ,

• Vous en profiterez , sans tarder davantage ,

Et vous renoncerez au projet insensé ,

Qui , sans doute , sur vous doit attirer l'orage

Don

Dont elle vous a menacé.

Allons, Crispin, ferme, courage.....

Ho, vous avez beau dire, il faut

De ce maudit amour vous défaire au plutôt.....

Bon, la raison, je crois, vient enfin à mon aide,

Angélique feroit des efforts superflus,

Je sens même déjà que je ne l'aime plus,

Je la hais, je la trouve laide,

Et...

SCENE X.

ANGELIQUE, CRISPIN.

ANGELIQUE, *avec empressement.*

Quel plaisir pour moi d'apprendre qu'en ce jour
Votre cœur, cher Crispin, répond à mon amour,

Et que les nœuds de l'hyménée

Vont avec vous, enfin, unir ma destinée !

CRISPIN.

Ho, non pas, s'il vous plaît, vous aurez la bonté
De tourner vos projets de quelque autre côté.

ANGELIQUE.

Que me dites-vous là ? J'en suis toute étonnée.

CRISPIN.

Je le crois, mais j'ai fait quelques réflexions,
Qui viennent de changer mes résolutions.

ANGELIQUE.

Après votre parole à mon oncle donnée ?

CRISPIN.

Hé bien, je la retire.

ANGELIQUE.

Hé, pourquoi ?

CRISPIN.

Pour raison.

ANGELIQUE.

Vous ne m'aimez donc pas, comme il me l'a dit ?

CRISPIN.

Non.

ANGELIQUE.

Qu'entens-je ? Avec quelle assurance

Me tenez-vous un tel discours ?

CRISPIN.

Bon, pour dire ce que l'on pense.

Faut-il chercher tant de détours.

ANGELIQUE.

Quoi ! Vous n'auriez pour moi...

CRISPIN.

Que de l'indifférence ?

ANGELIQUE.

Cela pourroit-il être ?

CRISPIN.

Ho, rien n'est plus certain.

(à part.)

Courage... Je me fais diablement violence,

Mais tenons bon jusqu'à la fin.

ANGELIQUE.

Non, Crispin, vous avez beau faire,

Je ne saurois m'imaginer

Que votre discours soit sincère,

Sans doute, en cet instant vous voulez badiner.

CRISPIN.

Non, vraiment.

ANGELIQUE.

J'en suis sûre.

CRISPIN.

En un mot, comme en mille,
Je ne vous aime pas, ni ne veux vous aimer.

Tout ce que vous feriez pour pouvoir me charmer
Seroit une peine inutile ;
Vous ferez beaucoup mieux de me laisser tranquille.

A N G E L I Q U E.

Ho , puisqu'il est ainsi , l'on vous y laissera.

C R I S P I N.

C'est ce que je demande.

A N G E L I Q U E.

On vous satisfera.

C R I S P I N.

Tant mieux.

A N G E L I Q U E.

Ne pensez pas qu'il soit bien difficile.

C R I S P I N.

J'en conviens.

A N G E L I Q U E.

Non , vous auriez tort ,

De croire qu'il faudra se faire un grand effort.

C R I S P I N.

J'en suis persuadé.

A N G E L I Q U E.

Comptez que de ma vie

De m'attacher à vous je n'eus la moindre envie ,

Et que les sentimens que je vous faisois voir

N'étoient que pure moquerie.

C R I S P I N.

Ouidà , je suis , parbleu , charmé de le savoir.

A N G E L I Q U E.

Quoi ! Vous aviez eu la foiblesse

De croire que pour vous j'avois de la tendresse ?

C R I S P I N.

Je le croyois en vérité ,

J'en étois même si flatté ,

Que quoique résolu de toujours me défendre ,

J'aurois été contraint tôt ou tard de me rendre ,

Et sur la crainte , enfin , l'amour l'eut emporté.

Ne venez-vous pas de m'apprendre

Que vous ne m'aimiez pas ?

CRISPIN.

Je vous le disois bien ,

Mais croyez qu'il n'en étoit rien.

Et ce n'est , ma foi , pas sans une peine extrême ,

Que je me faisois cet effort ,

Je vous trompois , je me trompois moi-même ,

Et ma bouche & mon cœur n'étoient pas bien d'accord.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Que ce que je viens d'entendre

D'un doux espoir flatte mes feux !

Vous m'aimiez , & pour vous j'ai l'amour le plus tendre ,

Et nous cherchions , Crispin , à nous tromper tous deux.

CRISPIN.

Il faut assurément que le diable s'en mêle ,

J'enrage , & me voilà rengagé de plus belle.

ANGÉLIQUE.

Un doux hymen va donc combler nos tendres vœux.

CRISPIN.

Non , ne l'espérez pas.

ANGÉLIQUE.

Ciel ! Quelle est ma surprise !

Qui peut encore vous arrêter ?

CRISPIN.

C'est la crainte que j'ai de faire une sottise ;

Qui , sans doute , pourroit un peu trop me coûter.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Toujours entêté d'une folle chimère ?

Vous m'êtes cher , Crispin , & vous devez penser ,

Que si quelque péril pouvoit vous menacer ,

A vous en détourner je serois la première :

Ah ! Bannissez , de grace , une vaine frayeur ,

J'ose vous l'affirmer , vous n'avez rien à craindre ,

Et vous pouvez suivre sans vous contraindre

Les mouvemens de votre cœur ;

Je le vois bien , la Fée à me nuire obstinée ,
 Et jalouse de mon bonheur ,
 Présente mille horreurs à votre ame étonnée ,
 Ferme dans son dessein , pour en venir à bout ,
 Soyez persuadé qu'elle tentera tout .
 Si vous êtes flatté du bonheur de lui plaire ,
 Et qu'enfin son amour puisse vous satisfaire ,
 Hâtez-vous de vous y livrer ,
 Mais s'il est bien vrai que votre ame
 Brûle pour moi de cette même flamme
 Que vous avez sù m'inspirer ,
 Notre commun bonheur doit-il se différer ?

C R I S P I N.

Un tel discours me déconcerte ,
 Mais , dites-moi , de bonne foi ,
 Si vous avez juré ma perte ?
 Et quand je serai vieux , que ferez-vous de moi ?

A N G E L I Q U E.

Chassez de votre esprit une pareille idée.

C R I S P I N.

Il ne m'est pas possible , elle est trop bien fondée.

A N G E L I Q U E.

Quel ridicule entêtement !

C R I S P I N.

Rien n'est capable de le vaincre.

A N G E L I Q U E.

Où vous trompe.

C R I S P I N.

C'est vainement

Que vous cherchez à m'en convaincre.

A N G E L I Q U E.

Si vous m'aimiez réellement

L'amour l'emporteroit sur une vaine crainte ;

Mais tout ceci n'est qu'une feinte ;

Et je dois bien m'apercevoir

Que vous ne travaillez qu'à m'ôter tout espoir ;

Oui , je vois ma disgrâce , elle n'est plus douteuse ,

F iij.

86 LE RAJEUNISSEMENT

De mes empressemens vous faites peu d'état ;

Ne suis-je pas bien malheureuse

De n'avoir aimé qu'un ingrat ?

Ah ! Si votre tendresse eût égalé la mienne ,

Que nous aurions tous deux passé d'heureux momens

Jamais une plus douce chaîne

N'eût uni deux tendres amans ;

Quel dessein eut été plus charmant que le nôtre ?

Tout auroit comblé nos desirs ,

Empressés à nous plaire , & charmés l'un de l'autre ,

Nos jours auroient été comptés par nos plaisirs !

Mon cœur s'y préparoit , & s'y livroit d'avance ,

Flatté du don de votre foi ,

Mais , vains projets ! Inutile espérance !

Hélas ! Un tel bonheur n'étoit pas fait pour moi.

C R I S P I N.

Finissez , je vous en supplie ,

De tant de mouvemens mon cœur est agité ,

Que vous allez , en vérité ,

Me faire faire une folie.

A N G E L I Q U E.

Non , non , ne craignez rien , dans peu de temps vos yeux

Vont être délivrés d'un objet odieux ,

Votre attente sera remplie ,

Et je vais pour toujours m'éloigner de ces lieux.

C R I S P I N.

Quoi ! Vous me quitteriez ?

A N G E L I Q U E.

J'y suis déterminée.

C R I S P I N.

Ah ! Que vous m'alarmez ! Tous mes sens sont émus ,

Angélique ! Comment ! Je ne vous verrai plus ?

A N G E L I Q U E.

Non : je vais loin de vous aux pleurs abandonnée ,

Livrée à mes regrets , m'occuper nuit & jour ,

A bannir de mon cœur un malheureux amour ;

Si cela ne m'est pas possible ,

Si d'un objet qui m'est si cher ,
 Ce cœur trop prévenu ne peut se détacher ,
 Je n'aurai pas du moins le déplaisir sensible ,
 De voir qu'une rivale en paix ,
 Jouïra des douceurs que je me promettois ;
 Déjà son triomphe s'apprête ,
 De ces lieux tout doit m'arracher.
 Adieu , cruel , je vais cacher
 Mon chagrin , mon dépit , ma honte & ma défaite.

Elle veut sortir.

C R I S P I N *l'arrêtant.*

Angélique , arrêtez , je me rends à vos vœux :
 Que le sort aujourd'hui contre moi se déchaîne ,
 Dans un torrent de maux que sa rigueur m'entraîne ,
 Je cesse en ce moment de contraindre mes feux ,
 Contre tous les dangers votre amour me rassure ;
 C'en est fait , j'y souscris , je serai votre époux ,
 Pour vous le confirmer , j'embrasse vos genoux ,
 Je vous adore , & je vous jure
 De n'aimer désormais que vous.... *Il se met à ses
 genoux , & dans
 ce temps-là il re-
 prend toutes les
 marques de sa
 vieillesse.*

A N G E L I Q U E.

Tout comble ; enfin , mon espérance ,
 Vous m'aimez , & j'en crois cette tendre assurance ;
 Mais , levez-vous , de grace..... Ah ! Que vois-je ? Grands
 Dieux !

Quel changement soudain !

C R I S P I N.

Qu'ai-je fait , malheureux !

F.iii.j

SCENE XI.

ANGELIQUE, CRISPIN,
DAMON.

DAMON.

MA nièce, je viens pour vous dire,
Que mes soins ont eu leur effet,
La Fée à votre hymen veut bien, enfin, souscrire.
ANGELIQUE.

Je pourrois pour époux prendre ce vieux Satyre !
Voyez, voyez plutôt, mon oncle, s'il vous plaît.

DAMON, après avoir regardé Crispin.
Quel prodige étonnant ! Je suis tout stupéfait.

*On entend la Symphonie. La-
cas entre avec une Troupe de
Paysans & de Paysannes,
qui conduisent Colette & Va-
lere, ornés tous les deux de
guirlandes de fleurs.*

SCENE XII.

ANGELIQUE, CRISPIN, DAMON,
COLETTE, VALERE, LUCAS.

LUCAS.

Allons, gai, mes enfans, que la fête commence,
La Fée a bien voulu qu'elle se fasse ici.

Allons, Crispin, point de souci,
Car je voulons, tretous, que vous meniez la danse.
Venez, morguene...

CRISPIN, *brusquement.*
Laissez-moi.

DAMON.
Il n'a guère le cœur à danser, sur ma foi.

LUCAS.
Comme le velà fait ! Quel vilaine figure !
Tatigué, m'est avis que c'est une gageure.

COLETTE.
Valere !

VALERE.
Je ne puis croire ce que je vois.

CRISPIN.
Dans quel état affreux viens-tu de me réduire,
Maudit amour ! Funeste passion !
Pauvre, Crispin ! Tu t'es laissé séduire !
Tu n'as pû résister à la tentation !
Et tu savois pourtant quelle condition
On attachoit à la tendresse.

90 LE RAJEUNISSEMENT

Ta chute est donc le fruit de ta réflexion ?

Une malheureuse faiblesse

A causé ton aveuglement ;

Mais , hélas ! que tu vas la payer cherement !

Adieu , beauté , graces , jeunesse ,

J'ai tout perdu dans un moment.

(à Angélique.)

C'est vous , dont la perfide adresse ;

A sù me plonger dans l'erreur ,

De vos discours la force enchanteresse

A banni de mon ame une juste terreur ;

Je savois que ma perte étoit bien évidente ,

Mais vous avez caché le péril à mes yeux ,

Et je suis à présent la victime innocente

De vos conseils pernicieux.

Un prompt effet a suivi la menace ,

Me voilà redevenu vicieux ,

Ah ! Pour me consoler du moins dans ma disgrâce ,

Puisque mon cœur ressent le même amour pour vous ,

Ne m'ôtez pas l'espoir de me voir votre époux.

A N G É L I Q U É.

N'attendez pas de moi pareille complaisance :

Qui ? Moi ? Vous épouser ? Ah , quel assortiment !

Me préserve le ciel d'y penser seulement.

Adieu. Je vous exhorte à prendre patience ,

Pour moi , je vais jouir de la douce espérance ,

Que bien-tôt un nouvel amour

Saura me consoler des pertes de ce jour.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS.

L A F E' E.

L A F E' E.

N On , non , vous vous trompez , & votre attente est
vaine ,
Puisque le malheur de Crispin
Est l'ouvrage de votre main ,
Vous devez partager sa peine ;
Je prétens que l'hymen vous unisse tous deux ,
Que vous portiez la même chaîne ,
Son poids vous paroîtra , sans doute , rigoureux ,
Et je ne suis que trop certaine ,
Que vous voudrez tâcher d'en adoucir les nœuds ;
Mais , comptez que vos soins seront infructueux ,
Et ma puissance souveraine
Saura mettre sans cesse un obstacle à nos vœux.

L U C A S.

Morgué , que c'est bien fait !

A N G E L I Q U E .

Quel arrêt rigoureux !

L A F E' E.

Et vous que les plaisirs rassemblent dans ces lieux ,
Epoux que l'hymen récompense
En couronnant vos tendres feux ,
Continuez vos danses & vos jeux ,
Je veux les honorer aussi de ma présence.

On continuë le divertissement.

ENTRÉE ET BALLET

de Paysans & de Paysannes.

UN PAYSAN.

Chantons tous ,
Divertissons-nous ,
Ce jour nous y convie ;
C'est le plus beau de votre vie ,
Profitez-en jeunes époux.
Chantons , &c.

Puisse-t'il en dépit du sort & de l'envie
Souvent se répéter pour vous.
Chantons tous ,
Divertissons-nous ,
Ce jour nous y convie.

P R E M I E R A I R.

Ce ne sont point de frivoles délices ,
Qui pour toujours fixent nos vœux.
Les apprêts & les artifices
Ne forment que de foibles nœuds ;
C'est par une autre puissance
Que le cœur est arrêté ;
La simplicité ,
L'innocence
Font ainsi que de la beauté ,
Le triomphe de la constance.

INUTILE.

93

SECONDAIR.

Le cœur peut se satisfaire
Sans se laisser enflammer ;
Il est toujours doux de plaire ,
Et souvent fâcheux d'aimer ,
Sans la tendresse :
On dit qu'il n'est point de beaux jours ,
Mais à quoi servent les amours
Sans la jeunesse ?

VAUDEVILLE.

NE jamais prévoir les revers ,
Donner toujours dans le travers ,
C'est le défaut de la jeunesse ;
Savoir sagement projeter ,
Et ne pouvoir exécuter ,
C'est le malheur de la vieillesse.

Abuser de ses beaux jours ,
Souvent en abréger le cours ,
C'est le défaut de la jeunesse ;
Connoître le prix des instans ,
Et n'en pas profiter long-temps ,
C'est le malheur de la vieillesse.

Prendre l'air fat pour le bel air ,
Être affecté , tranchant , & fier ,
C'est le défaut de la jeunesse ;
Être simple , judicieux ,
Plein de bon sens , mais ennuyeux ,
C'est le malheur de la vieillesse.

Traiter le tendre de fadeur ,
Et de sottise la pudeur ,

94 LE RAJEUNIS. INUTILE.

C'est le défaut de la jeunesse ;
Avoir le goût plus circonspect ,
Mais moins de feu que de respect ,
C'est le malheur de la vieillesse.

Suivre le torrent des desirs ,
Sacrifier tout aux plaisirs ,
C'est le défaut de la jeunesse ;
N'avoir que regret pour chanson ;
Et pour tout ragoût la raison ,
C'est le malheur de la vieillesse.

J'ai revû ma verte saison :
En ai-je sù profiter ? Non :
C'est le défaut de la jeunesse ;
Je suis vieux , & de plus mari ;
Serai-je pis encore ? Ho , oui ,
C'est le malheur de la vieillesse.

Présumer trop de son talent ,
Trouver son ouvrage excellent ,
C'est le défaut de la jeunesse ;
Vous amuser , c'est rajeunir ,
Vous ennuyer , c'est réunir ,
Tous les malheurs de la vieillesse.

F I N.

L'Approbation & le Privilège se trouvent à la fin de l'Accommodement imprévu.

De l'Imprimerie de Ch. FR. SIMON, fils, 1738.

91

I N U T I L E.
S E C O N D A I R.

Le cœur peut se satisfaire
Sans se laisser enflammer ;
Il est toujours doux de plaire,
Et souvent fâcheux d'aimer ,
 Sans la tendresse :
On dit qu'il n'est point de beaux jours ,
Mais à quoi servent les amours
 Sans la jeunesse ?

P R I V I L È G E D U R O I .

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-ami NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression de deux Manuscrits, qui ont pour titre : *Le rajeunissement inutile, & l'Accommodement imprévu*, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle, sous le contre-scel des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présen-

res seront enregistrées tout au long, sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725 ; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés, qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons, de faire jouir ledit Exposé, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le jour du mois de , l'an de grace mil sept cens trente-huit, & de notre Règne le vingt-quatrième. Par le Roi en son Conseil. Signé,

SAINSON.

Registré sur le Registre I X. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N. fol. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 1738.

LANGLOIS, Syndic.

LE
RENDEZ-VOUS,
COMÉDIE

EN VERS,
Christophe Bartholin
PAR Monsieur FAGAN;

*Représentée pour la première fois, le
27 du mois de Mai 1733.*

Conforme à la Représentation.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue S. Jacques.

Avec Approbation & Privilège

A C T E U R S.

V A L E R E,

C R I S P I N, Valet de Valere.

M. JAQUEMIN, Sous-fermier , Amoureux
de Lucile.

C H A R L O T, Jardinier de Lucile,

Un **LAQUAIS** de M. Jaquemin.

Un **DOMESTIQUE** de Lucile,

L U C I L E, jeune Veuve.

L I S E T T E, Suivante de Lucile,

La Scène est dans une ville de Bretagne.



LE
RENDEZ-VOUS.
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente l'avenue d'un château.

L I S E T T E , C R I S P I N .

(Ils entrent sur la Scène en rêvant.)

L I S E T T E .

Oui , mettons aujourd'hui toute - notre
Science

A les faire sortir de leur indifférence.

Il ne sera pas dit qu'après un long séjour ,

Un couple qui paroît fait exprès pour l'amour ,

Jeune , libre , charmant , ton Maître , & ma
Maitresse

N'auront point l'un pour l'autre eu la moindre
tendresse.

Enfin que penses-tu de mon projet , Cris-

LE RENDEZ-VOUS ;

C R I S P I N.

Ma foi , sans balancer , je rope à ce dessein.
Les momens nous sont chers. Dans notre état
funeste ,

C'est , je crois , mon enfant , tout l'espoir qui
nous reste.

L I S E T T E.

Pour réussir , la chose a ses difficultés,
Peut-être qu'il faudroit s'être mieux consultés ,
Mettre au jeu plus d'esprit : pour toute batterie ,
Nous avons un grand fond d'amour , de four-
berie ,

C R I S P I N.

Pour ces deux qualités , tu peux compter sur
moi.

Pendant que , d'un côté , tu feras ton emploi ,
De l'autre , adroitement je tromperai Valère :
Et même tu verras si j'ai du savoir faire.

L I S E T T E.

Dis-moi de quoi le sort aussi s'est avisé
De nous faire aimer , nous ?

C R I S P I N.

Ton petit air rusé ,
Tes façons m'ont séduit , tes yeux , mainte au-
re chose

Que veux-tu ? J'en fais mieux que
la cause.

L I S E T T E.

Tu m'as su plaire aussi ,

Cependant nous touchons à ce fatal moment
Qui peut nous séparer.

C R I S P I N.

Oui ; si d'un prompt remède
Nous n'avons le secours, si le Ciel ne nous aide :
L'arrêt est prononcé ; demain, avant le jour
Valere, pour Paris, a marqué son retour.

L I S E T T E.

Et ma Maitresse & moi, nous restons.

C R I S P I N.

Il me semble
Qu'ils n'auroient point si-tôt dû s'accorder en-
semble.

Lucile est légataire, & Valere héritier
D'un vieillard bas-Breton, plaideur de son
métier :

Dè Chryfante, en un mot, l'embrouillé codicile
Leur ouvroit aux procès une route facile ;
Le bon-homme, en mourant, eut cet espoir
flatteur.

Méprise-t-on ainsi l'esprit d'un testateur ?

L I S E T T E.

Il est vrai que bien peu l'intérêt les domine :
Mais cette raison même encor me détermine ;
J'entire un bon augure. Un penchant amoureux
Germe plus aisément en des cœurs généreux.

C R I S P I N.

J'avois, de mon côté, pour nous tirer d'affaire,
Projeté..... Mais.....

6 *LE RENDEZ-VOUS,*

L I S E T T E.

Comment ?

C R I S P I N.

Si je quittois Valere ,

Je perdrois , pour le moins , quatre ans qui me
sont dus ;

Et j'aurois quelques coups de bâton par-dessus.

L I S E T T E.

Mauvais expédient.

C R I S P I N.

Qui lui feroit entendre

Que les chemins

L I S E T T E.

Sottise.

C R I S P I N.

Il faut donc nous y prendre

Comme tu le disois.

L I S E T T E.

Oui , ne balançons plus :

C'est trop perdre de tems en discours superflus.

Si nous ne détournons l'orage qui s'apprête ,

Songe encore une fois que tu perds ta conquête ;

Qu'à Charlot , ton rival , Lisette va rester.

C R I S P I N.

Voyez-vous ce butord qui voudroit en tâter !

L I S E T T E.

Je vais trouver Lucile.

C R I S P I N.

Et moi chercher mon Maître.

J'y cours

S C E N E I I.

L I S E T T E , C R I S P I N , V A L E R È *lisant
des papiers.*

C R I S P I N , *bas à Lisette.*

M A I S n'est-ce pas lui que je vois paroître ?

L I S E T T E , *bas à Crispin.*

C'est lui-même.

C R I S P I N , *bas.*

Il suffit.

L I S E T T E , *bas.*

Au moins

C R I S P I N , *bas.*

Retire-toi.

L I S E T T E , *bas.*

Mais te souviendras-tu ?

C R I S P I N , *bas.*

Repose-toi sur moi.

L I S E T T E , *bas.*

Sur-tout, le rendez-vous.

C R I S P I N , *bas.*

Mon Dieu ! laisse-moi faire.

L I S E T T E , *à part.*

Nous voulons augmenter l'empire de Cythere,
Amour, puissant Amour, seconde notre ardeur.

V A L E R È , *achevant de lire ses papiers.*

Ha ! Crispin, je te cherche.

A iv

8 *LE RENDEZ-VOUS,*
LISETTE, haut à Crispin.

Adieu, beau voyageur.
Soyez discret.

C R I S P I N.
Adieu.

S C E N E III.
C R I S P I N, V A L E R E.
V A L E R E.

QUELLE est donc cette fille ?

C R I S P I N.
C'est Lisette, Monsieur... Elle est assez gentille.
V A L E R È.

Oui ; je me la remets. Me voilà , grace aux Dieux ,
Sorti , mon cher Crispin , de ce dédale affreux ,
De ce confus amas d'énormes procédures.
Plutôt que de passer par de telles tortures ,
Par la noire chicane , & ses honteux détours ,
J'aimerois mieux , je crois , n'hériter de mes jours.

A Paris on m'attend avec impatience :
La veuve , la comtesse , Aminte , Iris , Hortense ,
M'ont écrit depuis peu : toutes m'ont fait savoir
Le desir pressé que l'on a de m'y voir.
Songes-tu , pour demain , que ma chaise soit prête ?

CRISPIN, *soupirant.*

Oui, Monsieur.

V A L E R E.

Qu'as-tu donc ?

CRISPIN.

C'est pour vous une fête
Que de partir ainsi. Quel départ, juste Ciel !

V A L E R E.

Et pour qui ce départ seroit-il si cruel ?

CRISPIN, *à part.*

Portons les premiers coups ; ferme, point de
foiblesse.

V A L E R E.

Est-il quelque Beauté qui pour toi s'intéresse ?

CRISPIN.

Non, Monsieur. Si mon cœur soupire en ce mo-
ment,

Ce n'est pas pour mon compte ; & je plains un
tourment

Que vous-même causez.

V A L E R E.

Explique-toi.

CRISPIN.

Lifette,
Comme vous l'avez vu, sort d'ici : la Soubrette
Vient de me faire part d'un secret entretien...

V A L E R E.

Qui me touche ?

10 *LE RENDEZ-VOUS;*

CRISPIN.

Sans doute.

VALERE.

En quoi ?

CRISPIN.

Lucile...

VALERE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Lucile....

VALERE.

Parle donc.

CRISPIN.

De vous Lucile est folle.

VALERE.

De moi ?

CRISPIN.

Folle à lier. Vous êtes son Idole.

C'est une passion qui ne peut s'exprimer.

VALERE.

Va, va, mon pauvre ami ; fais-toi mieux informer.

CRISPIN.

Monsieur...

VALERE.

C'est se moquer. Depuis qu'avec Lucile

Un intérêt commun m'arrête en cette ville,

On ne sauroit se voir plus indifféremment

Que nous nous sommes vus.

C O M É D I E. 11

C R I S P I N.

Lifette, apparemment,
S'est trompée, ou j'ai mal entendu.

V A L E R E.

C'est un conte
Qu'elle a fait à plaisir.

C R I S P I N.

J'en tenois peu de compte :
J'ai, d'abord, comme vous, ri d'un discours
pareil ;
Mais j'ai touché la chose & du doigt & de l'œil.

V A L E R E.

Vision ! Et comment t'a-t-elle fait entendre
Que sa Maitresse aimoit ?

C R I S P I N.

Quand, hier, on vint apprendre
A ce sensible objet que vous deviez partir,
(Je ne puis répéter cela, sans m'attendrir,)
Une vapeur la prit ; &, perdant connoissance,
Elle fut, dit Lifette, une heure, en défaillance.

V A L E R E.

Elle se trouva mal ; elle aime, pour-cela ?

C R I S P I N.

Oui, vraiment.

V A L E R E.

Le plaisant argument que voilà !

C R I S P I N.

Excusez....

V A L E R E.

Aujourd'hui, rien n'est plus ordinaire

12 **LE RENDEZ-VOUS ,**

Que ces faïssiemens , ce mal imaginaire. . .

C R I S P I N.

J'ai tort.

V A L E R E.

Que ces vapeurs , dont , en pleine santé,
Et sans savoir pourquoi , l'on se trouve agité.

C R I S P I N.

J'en conviens.

V A L E R E.

Quoi ! tu veux que je me persuade. . .

C R I S P I N.

Qui ? moi ! si vous voulez , vous êtes lourd ,
mauffade ,

Grossier , pesant , brutal , sans graces , sans esprit ,
Sans naissance , sans bien , sans talens , sans crédit ,
Du haut jusques en bas mal fait , désagréable ,
Impertinent. . . .

V A L E R E.

Plaît-il ?

C R I S P I N.

En un mot , incapable
D'inspirer à quelqu'un le moindre sentiment.

V A L E R E.

Hé bien ! après un tel évanouissement ? . . .

C R I S P I N.

Elle se plaint , s'agite , & verse quelques larmes.

» Qu'est-ce donc ; (disoit-elle ,) ai-je si peu de
» charmes ?

» Mes yeux font-ils des yeux à faire des ingrats ?

» Ils n'en ont que trop dit ; on ne les entend pas.

„ Il part ! Ah ! c'en est fait ; Ariane abusée
 „ Au bout de l'Univers va suivre son Thésée.
 „ Oui , je vais.... » Un brouillard offusquant sa
 raison ,

A ces mots , elle tombe encore en pâmoison.
 Voilà dans quel état est cette triste Amante.

V A L E R É.

Si tu me parles vrai , la chose est étonnante ;
 Et jamais....

C R I S P I N.

Croyez-vous que je voudrois mentir ?

V A L E R É.

Lucile aimer ainsi !

C R I S P I N.

Sans nous en avertir !

V A L E R É.

Avec tant de réserve !

C R I S P I N.

Oh ! Monsieur , c'est le Diable ;
 Quand une femme veut , elle est impénétrable.
 Enfin cette Beauté.... Mais c'est mal-à-propos
 Que je vous tiens ici de semblables propos.

V A L E R É.

Non ; parle , je le veux.

C R I S P I N.

Sous cet épais feuillage ;
 Cette Beauté , cédant à l'amour qui l'engage ,
 Comme pour prendre l'air , doit se trouver ce
 soir :

14 **LE RENDEZ-VOUS,**

Avant votre départ , elle voudroit vous voir ;
On m'a sollicité pour vous le faire entendre.
Si donc , ce soir aussi , vous vouliez vous y
 rendre ,
Notre veuve discrète , aux yeux de son vain-
 queur ,
Exposeroit le feu qu'elle cache en son cœur ,
Sans causer de scandale , & sans qu'on en mur-
 mure.

V A L E R E.

Je veux , quoi qu'il en soit , démêler l'aventure.
Sais-tu l'heure , à-peu-près ?

C R I S P I N.

Elle s'y trouvera ,
En revenant du Cours.

V A L E R E.

Fort bien. Demeure là.

S C E N E I V.

C R I S P I N , seul.

LE mensonge est lâché , courage ; il croit
 qu'on l'aime.

La bonne opinion , & l'amour de soi-même ,
Chez lui , seront encore , à ce que je conçois ,
Et meilleurs orateurs , & plus fourbes que moi.



SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

QUOI ! vous vous obstinez , Madame , à n'en rien croire ?

LUCILE.

Quelqu'un , pour s'amuser , t'a forgé cette histoire.

LISETTE.

Moi, l'on m'auroit trompée ? Ah ! si je le croyois, J'y perdrais mon Latin , ou je m'en vengerois. C'est Crispin qui tantôt m'a fait la confidence.
(à Crispin.)

Parle , maître frippon ; avec quelle impudence M'es-tu venu conter que d'un feu trop certain Ton Maître ?....

CRISPIN , *feignant de s'en aller.*
Serviteur.

LISETTE , *le retenant.*

Oh ! tu veux fuir en vain ;

Tu parleras.

CRISPIN.

Tout beau ; je n'ai rien à vous dire.

LISETTE.

Crois-tu que nous cherchions que pour nous on soupire ?

Quel étoit ton dessein ?

16 **LE RENDEZ-VOUS,**
CRISPIN.

Peste soit du caquet !
Hé bien ! Et quand mon Maître aimeroit en
effet ,
Ne pouvant espérer rien de bon de sa flamme ,
Quel besoin étoit-il d'en parler à Madame ?
T'en avois-je priée ? Euh ! cette langue-là
Vendrait parens , amis , honneur , & *cetera*.

SCENE VI.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien ! vous l'entendez.

LUCILE.

Ma surprise est extrême.
Mais Lisette, comment croire que Valere aime ?
Il m'a semblé si froid !

LISETTE.

Lui, froid ! Il n'est rien moins.
Du contraire j'ai vu d'invincibles témoins.
Tranquille en apparence, il aime ; & sa conduite,
Ses regards, ses discours, tout m'en avoit inf-
truite ,
Avant que son Valet vînt m'en entretenir.
Il est blessé, vous dis-je, à n'en pas revenir.

LUCILE.

Ces symptômes d'amour devoient frapper ma
vue.

Que ne m'en suis-je donc, comme un autre, apperçue ?

L I S E T T E.

Oh ! ma foi, je ne sais que dire sur ce point. Quand on ne veut point voir, Madame, on ne voit point.

Par exemple, avant-hier, j'ai, sur votre Toilette, Trouvé certain billet, où son ardeur parfaite Est peinte au naturel, quoiqu'avec beaucoup d'art :

Ce qu'il contient paroît n'être dû qu'au hasard ; Il semble ne traiter que d'intérêts, d'affaires : Que d'amour est caché sous des termes vulgaires ! Non ; jamais on ne peut annoncer son tourment Avec plus de tendresse & de ménagement. Et pour moi, qui ne suis qu'une simple suivante, J'ai deviné l'énigme : elle est fine & galante ; Le tour est délicat.

L U C I L E.

Je l'ai, je crois, sur moi. Oui. Je veux par plaisir le relire avec toi.

L I S E T T E.

Voyons.

L U C I L E.

Affurément, tu perds l'esprit, Lisette.

L I S E T T E.

Hé ! lisez.

L U C I L E.

Le voilà. Tu seras satisfaite.

(Elle lit.)

18 *LE RENDEZ-VOUS,*

» Ayez la bonté, Madame, d'envoyer votre
 » homme d'affaires chez celui que nous avons
 » choisi pour arbitre. Je crois même qu'il se-
 » roit nécessaire que vous y vinssiez....

L I S E T T E.

Bon : où tend ce début ?

L U C I L E.

A rien, certainement.

L I S E T T E.

Il ne déclare rien bien positivement :

C'est une expression ordinaire & naïve.

Mais, si vous voulez être un moment attentive,

Là, parlez franchement, n'apercevez-vous pas

Dans sa façon d'écrire un certain embarras ?

Il y régné un chagrin, une morne tristesse,

Qui, dès l'abord, dénote un grand fond de
 tendresse.

L U C I L E, *lisant.*

» Votre présence leveroit des difficultés....

L I S E T T E.

Attendez, Leveroit des difficultés !

L U C I L E.

Quoi !

Ce sens est naturel ; c'est tout ce que j'y voi.

L I S E T T E.

Naturel ! Leveroit des difficultés. J'aime

A voir adroitement peindre une flamme ex-
 trême,

A la faveur du tour, & des traits délicats,

Donner à deviner ce qu'on n'avoueroit pas :
Mais l'explication n'en est pas difficile.
J'étudierois vos yeux , adorable Lucile ;
Tout à la fois timide , amoureux , incertain ,
Je verrois dans ces yeux , quel sera mon destin ;
Je verrois si je dois vous taire mon martyre ,
Ou , sans vous offenser , si je puis vous le dire.
Leveroit , leveroit des difficultés ! Ah !
Comment peut-on ne pas entendre celui-là ?

L U C I L E , *continuant de lire.*

» Il s'agit d'une décision-essentielle ; & , comme
» c'est ce qui vous intéresse le plus.... »

L I S E T T E.

Celui-ci n'est pas clair ? Plaît-il ? Que vous en
semble ?

L U C I L E.

Eh ! mais.....

L I S E T T E.

Sans contredit , cette phrase rassemble
Tous les ennuis secrets d'un Amant mécontent.
On sent bien le reproche ; il est à bout portant.

L U C I L E , *relisant.*

» Et , comme c'est ce qui vous intéresse le plus... »
Il est vrai que ces mots....

L I S E T T E.

Ils disent tout au monde.

Oh ! ce n'est pas sur rien que mon soupçon se
fonde.

L U C I L E , *achevant.*

» On tâcheroit de s'accorder ; & tout se ter-
» minerait à l'amiable.

A l'amiable ! Eh ! Oui ; l'entend-il , le frippon ?
 Finir à l'amiable ! Amiable est fort bon.
 Il prétend , avec vous , finir à l'amiable.
 Ma foi , ce dernier trait lui seul est impayable.
 Enfin , vous le voyez. Dites-moi , s'il vous plaît ,
 A vous en imposer , ai-je quelque intérêt ?
 Il faut en convenir , cet homme flegmatique ,
 Sans trop d'obscurité , sur sa flamme s'explique.
 La conquête , au surplus , doit-elle vous fâcher ?

L U C I L E.

Non , vraiment. Mais enfin , si j'ai su le toucher,
 Je ne comprends pas bien pourquoi ce long
 silence.

Il est rare qu'un homme avec de la naissance ,
 De l'esprit , en secret se plaise à soupirer.
 Se fait-on un devoir de ne point déclarer
 Un penchant dont l'aveu ne saurait faire injure.

L I S E T T E.

Oh ! pour moi , j'en vois bien les raisons , je
 vous jure.

D'un côté , chacun sait que Damon votre
 époux ,

Quoique , de son vivant , vieux , avare & jaloux ,
 Quand la Parque sur lui vint user de main-mise ,
 Vous a fait larmoyer comme une autre Arté-
 mise.

De l'autre , le bruit court que Monsieur Jaque-
 min

Doit , dans un mois ou deux , obtenir votre
 main.

Cet âpre Sous-fermier, qui par-tout le publie,
De vos appas déjà croit tenir la régie.
Est-il bien régalant pour un jeune Amoureux,
De s'en venir ainsi se mettre entre deux feux?

L U C I L E,

Pour Monsieur Jaquemin, tu fais....

L I S E T T E.

La sympathie,

Je le fais, ne doit pas être de la partie.

Il est riche, il est vrai; mais fort peu libéral,
Capricieux, chagrin, incommode, brutal.

Au reste, vous verrez rompre ce long silence,
Valère, de ses feux, & de leur violence,
Avant que de partir, compte vous informer.

L U C I L E.

M'informer! Et comment?

L I S E T T E.

Il doit se promener,

Dans une heure environ, le long de l'avenue.

Croyant ne pas devoir refuser l'entrevue,

J'ai promis qu'en secret j'y conduirois vos pas,

L U C I L E.

Vous avez promis?... ..

L I S E T T E.

Oui.

L U C I L E.

Mais vous n'y pensez pas.

Quoi! j'irois....

L I S E T T E.

Il le faut.

22 *LE RENDEZ-VOUS,*

LUCILE.

Allez, vous êtes folle.

LISETTE.

Enfin, que voulez-vous ? J'ai donné ma parole.

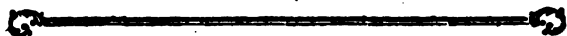
LUCILE.

Je ne fais ce que c'est qu'aller en rendez-vous.

LISETTE.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en courroux.

Ne gagnerai-je rien sur ma belle Maitresse ?



SCENE VII.

M. JAQUEMIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

JE vois le Sous-fermier. Que veut-il ?

M. JAQUEMIN, *à part.*

Ah ! Traîtresse !

La voilà. Parlons-lui. Prenons la balle au bond.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Votre futur, Madame, a l'air bien furibond.

LUCILE, *bas à Lisette.*

Mon futur ! Il ne l'est sûrement qu'en idée.

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Tel que vous me voyez, j'ai l'ame bien charmée.

Je suis ravi, parbleu, d'apprendre qu'en secret
Avec un Etourdi vous filez le parfait,
Pendant que l'on me parle à moi, de mariage.

L U C I L E,

Comment donc ?

L I S E T T E, *à part.*

De Crispin je reconnois l'ouvrage.

L U C I L E.

Moi, j'écoute quelqu'un ? Et vous l'a-t-on
nommé ?

M. J A Q U E M I N.

Oh ! je vous en réponds ; j'en suis bien informé.
Je sais son nom. Je sais au long toute l'affaire.

L U C I L E,

Vous pourriez vous tromper.

M. J A Q U E M I N.

Me tromper ?.... C'est Valere.

Eh bien ? le savons-nous ?

L U C I L E.

Valere songe à moi ?

M. J A Q U E M I N.

Et vous songez à lui, cœur ingrat & sans foi.

L I S E T T E.

Pourquoi non ?

M. J A Q U E M I N.

Il faut bien, selon les apparences,
Que vous ayez donné de fortes espérances,
Que vous l'ayez flatté par un bien doux accueil,
Puisqu'il est tant épris, qu'il n'en peut fermer
l'œil ;

24 *LE RENDEZ-VOUS,*

Puisque , sans nul prétexte , il reste en cette ville ,

Qu'il y fait voir encor sa figure inutile ,
Lui qui , depuis long-tems , devrait être parti ;
Puisque lui-même enfin refuse un gros parti ,
Qu'à Paris depuis peu lui ménage une Tante ,
Qui , par rapport à vous , voit frustrer son attente.

L U C I L E.

Vous me surprenez fort par ces nouvelles-là.
En êtes-vous bien sûr ? d'où savez-vous cela ?

M. J A Q U E M I N.

De quelqu'un qui connoît tout ce qu'il a dans l'ame.

L I S E T T E.

Il a , vraiment , grand tort ; & pour moi , je le blâme.

Il faudroit que l'on fît un nouveau règlement ,
Qui taxât , qui punît quiconque effrontément
S'aviserait d'aimer une veuve jolie.

M. J A Q U E M I N.

Passez-moi , j'allois faire une belle folie !
Allez , Madame , allez ; il n'est pas bien à vous
De vouloir , sur ce pied , me prendre pour époux ;

De croire que j'irai flatter cette tendresse.
Vous me connoissez mal. D'une telle foiblesse
Jamais les Jaquemins n'ont été convaincus.
Je serois le premier du nombre des.... Motus ;
Je ne dis pas le nom ; mais vous devez l'entendre.

LUCILE.

L U C I L E.

Vos façons de parler ont lieu de me surprendre.

L I S E T T E.

Vous surprendre ! Et pourquoi ? bon ! c'est un style aisé ,

Parmi les soutrairans un style autorisé ;
Style badin , folâtre , & rempli d'énergie.

M. J A Q U E M - I N.

Quoi ! l'on me raille encor ; 'môrt non pas de ma vie !

Mais pourquoi balancer ? Qu'est - ce qui me retient ?

Je romps. De vous , de tout ce qui vous appartient ,

Je perds le souvenir. Oui , mon amour s'efface.
Plus de crédit , d'égard , plus d'emploi , plus de place.

De votre grand cousin , qu'avec deux Banquiers Juifs

Je voulois faire entrer dans mon Traité des Juifs ,
Ne fera désormais fait mention aucune.

A compter d'aujourd'hui , qu'il cherche ailleurs fortune.

Tout s'en va ressentir ; & seront réformés

Uns'chacun's les Commis que vous avez nommés.



SCENE VIII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

CE Monsieur Jaquemin est d'une humeur étrange.

LISETTE.

Quel brutal ! cependant vous croiriez perdre
au change ;

Et Valere , soumis , rendre , respectueux ,
~~Vous~~ quitter ; & part demain , sans faire ses
adieux.

LUCILE.

Quel remede y trouver ? Veux - tu que je ha-
zarde ? ...

LISETTE.

Absolument.

LUCILE.

Mais si

LISETTE.

Vous serez sous ma garde.

Votre fierré , d'ailleurs , est toujours à couvert.

Valere n'ira pas nous croire de concert ;

Mais que , par mon art seul , il obtient cette
grace.

LUCILE.

En ce cas , il faut donc que je te satisfasse.

Eh bien ! je l'attendrai.

L I S E T T E.

Je pense que, ce soir,
Celimene & Doris devoient venir vous voir ?

L U C I L E.

Je vais y donner ordre ; & de leur compagnie ,
J'aurai , quand il faudra , le soin d'être affran-
chie.

(*A part.*)

Qui l'auroit pu penser , que , jusques à ce jour ,
Valere eût en secret renfermé tant d'amour ?

S C E N E IX.

L I S E T T E , C R I S P I N.

C R I S P I N.

AU cœur du Financier j'ai porté l'épouvante.
Comment vont nos projets ? Lisette, es-tu con-
tente ?

L I S E T T E.

Tout va jusqu'à présent assez bien , mon garçon.

C R I S P I N.

Mais ta Lucile , enfin , mord-elle à l'hameçon ?

L I S E T T E.

Faut-il le demander ? Oui , sans doute ; elle est
femme.

Et ton Maître croit-il être aimé de la dame ?

C R I S P I N.

Faut-il le demander ? sans doute ; il est François.

B ij

28 *LE RENDEZ-VOUS,*

L I S E T T E.

Bien plus; lorsque tantôt, pour la première fois,
De l'amour prétendu j'ai porté la nouvelle,
Erudiant l'effet qu'elle faisoit sur elle,
J'ai remarqué ce trouble, & cette émotion,
Toujours avant-coureurs de quelque passion;
Ce sentiment secret, qui, peint sur le visage,
Trahit notre penchant, ou du moins le présage.

C R I S P I N.

Tu me paroïs habile en définition.

L I S E T T E.

Je ne le suis pas moins dans l'exécution.

C R I S P I N.

Fripponne, je le crois. Pour peu qu'on te se-
conde,

Tu feras volontiers ton chemin dans le monde.
Pour le Seigneur Valere, au premier compli-
ment,

Il a reçu la chose assez modestement :

Je n'ai su qu'en penser. Mais dans la promenade,
Où je l'ai vu depuis, après mainte embrassade,
À deux ou trois passans par lui pris à l'écart,
De sa bonne fortune il a déjà fait part.

L I S E T T E.

Enfin, pour l'entrevue, elle est déterminée.



S C E N E X.

L I S E T T E , C R I S P I N , C H A R L O T , *dans
le fond du Théâtre.*

C R I S P I N.

L'ENTREVUE, à mon sens, est bien imaginée.
Mais s'ils alloient entrer en explication?

L I S E T T E.

Nous saurons détourner la conversation.
Pour confirmer l'erreur & de l'un & de l'autre,
Nous ne manquerons pas d'y mettre encor du
nôtre.

Le rendez-vous sera hafardé, si tu veux;
Mais il est nécessaire, autant que dangereux.

C R I S P I N.

Je vais avoir grand soin que notre homme s'y
rende.

L I S E T T E, *d'un ton plus bas.*

J'entrevois ton rival.

C R I S P I N, *de même.*

Charlot?

L I S E T T E, *de même.*

Oui, j'appréhende
Qu'il n'ait ici rôdé durant notre entretien.

C R I S P I N, *de même.*

Tu crois qu'il comprendroit?...

LE RENDEZ-VOUS,**L I S E T T E**, *de même.*

Cela se pourroit bien;

CRISPIN, *de même.*

Qu'il nous ait entendus, ou non, c'est tout semblable.

Va, c'est un animal qui n'est pas raisonnable.

Au revoir.

*(Il sort.)***S C E N E X I.****CHARLOT, LISETTE****L I S E T T E**, *à part.***D**ANS le fond, le drôle n'est pas fort
(à Charlot.)

Interrogeons-le un peu. Que fais-tu là, Charlot?

CHARLOT.Ah ! ah ! vous voilà donc, Mamefelle Lisette !
Je cherche à dénicher un Marle que je guette :
Je voulons le chasser ; mais le peste est malin.**L I S E T T E.**C'est fort bien fait à toi. J'étois avec Crispin ;
Je causois avec lui de chose indifférente.**CHARLOT.**

Oui-dà ! cela se peut.

L I S E T T E.

Va, va, je suis constante.

Si tu m'aimes, crois-moi, mon cœur n'est point
ingrat ;

Et , pour toi seul , je veux rompre le célibat.

C H A R L O T.

Parguïé , quand vous vourrais. Je sommes de
ces Drilles ,

Qui ne reculent pas pour épouser les filles.

L I S E T T E.

Oui , j'ai pris mon parti. Dans peu de tems , je
veux

De Madame Charlot porter le nom pompeux.

S C E N E X I I.

C H A R L O T , *seul.*

LA perfide ! Ah ! qu'alle a la langue bien pen-
due !

Croiroit-on que d'un autre alle feroit ferrue ?

Alle aime , mieux que moi , ce petit Babillard :

Qu'alle est forte ! En amour , vive un bon gros
gaillard !

Ce matin , sans me voir , ils teniont un langage.

J'étions là. Tout autant qu'au trars d'un treil-
lage

Je pouvions nous sarvir de notre entendement ,

Ils disiont qu'ils vouliont , je ne fais pas com-
ment ,

Embarlificoter leux Maître & leux Maitresse ,

B iv

De façon qu'ils puissent avoir de la tendresse;
 Tout-à-l'heure pourtant je n'ons de rian parlé.

Je les varrons venir. Que je sons deffalé!

Ce pourpoint de drap bleu, ce chapiau blanc
 renfarme

Un esprit, un bon sens, plus avisé, plus farme,
 Que ceux.... Mais stapendant comment se pour-
 roit-il?...

Morgué! quoique j'ayons le jugement subtil,
 J'ons peine à débrouiller toute la manigance.

Car si... Par queu moyen?... Oh! oh! queu-
 qu'un s'avance.

C'est Crispin & son Maître. Il faut, de bout en
 bout;

Les acouter encor; bientôt je saurons tout.

SCENE XIII.

VALERE, CRISPIN.

CRISPIN.

CE Zéphyr est charmant. Cette fraîche soirée
 Aux amoureux soupirs semble être consacrée.
 Mainte belle, à Paris, ignore en ces momens
 L'atteinte que l'on porte à vos engagemens.

VALERE.

On ne peut refuser un bien qui se présente.

D'ailleurs, jusqu'à présent d'une flamme cons-
 tante

toujours fui le joug. Tu le fais bien, Cris-
 pin.

C R I S P I N.

Oui ; vous n'avez encore été que libertin.
Il faut rendre justice à chacun. Que Lucile
Est bien propre à fixer votre humeur indocile !
Elle est belle , sensible , & femme de vertu :
Ma foi , c'est un Phénix.

V A L E R E.

Mais , franchement , crois-tu
Qu'elle se rende ici ?

C R I S P I N.

La plaisante demande !
De votre éloignement l'amertume est trop
grande ,
Pour qu'elle se refuse à des adieux si doux.

V A L E R E.

Tais-toi , quelqu'un paroît , & s'approche de
nous.

S C E N E X I V.

L I S E T T E , L U C I L E , V A L E R E ,
C R I S P I N.

C R I S P I N , *bas à Valère.*

Vous voyez qu'elle vient , sans trop se faire
attendre.

L I S E T T E , *bas à Lucile.*

Le voilà , cet Amant si discret & si tendre.

B v

34 **LE RENDEZ-VOUS ,**

CRISPIN, *bas à Valere.*

Allez donc ; c'est à vous à parler le premier.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Approchez ; & prenez un air plus familier.

CRISPIN, *bas à Valere.*

Elle n'ose avancer.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Votre aspect l'intimide.

VALERE, *bas à Lucile.*

Puisqu'un hasard heureux auprès de vous me
guide,

Devant que de partir , Madame, il m'est bien
doux

De pouvoir librement prendre congé de vous.

LUCILE.

Vous partez donc , Valere ?

CRISPIN.

Il le faut bien , Madame.

LISETTE.

Hélas !

CRISPIN.

Tais-toi , Lisette , ou je vais rendre l'ame.

VALERE, *à Lucile.*

Je l'avouerai pourtant , si , contre mon espoir ,
En ce dernier moment , je pouvois entrevoir
Un destin trop flatteur pour moi , trop favo-
rable ,

L'Arrêt de mon départ n'est point irrévocable.

L U C I L E.

Quel sort attendez-vous? Quand on n'ose parler,
Quand l'amour avec art prend soin de se voiler,
Ses feux sont étouffés par l'extrême prudence;
Et l'on est quelquefois victime du silence.

V A L E R E.

Ah! lorsque des raisons nous forcent de couvrir
Un penchant dont le cœur se plaît à se nourrir,
Dans un objet épris tout en rend témoignage.
Il est, pour s'exprimer, il est plus d'un langage:
Un regard, un soupir, au défaut de la voix,
Ont souvent, malgré nous, déclaré notre choix.
(avec action.)

Oui, Madame, les yeux révelent le mystère.

CRISPIN *surprend la main de Lucile ,
& la baise adroitement.*

L U C I L E.

Arrêtez.

V A L E R E.

Qu'est-ce donc ?

L U C I L E.

Modérez-vous, Valere.

V A L E R E.

M'offrirez-vous encor ce dehors inhumain?
Quel caprice fatal !

L U C I L E.

Un baiser sur la main
N'est pas chose, après tout, dont on se scandalise.

V A L E R E, *baisant la main de Lucile.*

Ah! que m'accordez-vous ? quelle aimable fran-
chise !

36 *LE RENDEZ-VOUS,*

(*bas à Crispin.*)

Je n'en saurois douter , elle aime éperdument.

C R I S P I N , *bas à Valere.*

A qui le dites-vous ?

L U C I L E , *bas à Lisette.*

Il parlé joliment ,

Lisette !

L I S E T T E , *bas à Lucile.*

Ah ! ce qu'il dit , sans doute , vous remue.
Moi , qui n'y suis pour rien , je m'en sens toute
émue.

V A L E R E , *haut à Lucile.*

Qu'un mot de votre bouche assure mon bon-
heur !

Aurois-je eu le secret de toucher votre cœur ?

L U C I L E

Puisqu'il faut l'avouer , un hommage sincere ,
Venant de votre part , ne sauroit me déplaire ,

V A L E R E .

L'aveu paroît contraint , & m'instruit foible-
ment.

Je crains de me flatter trop témérairement.
Enfin , vous le savez , je quittois cette ville ;
Je puis le faire encore : adorable Lucile ,
Si vous ne m'ordonnez vous-même d'y rester ,
Je pars ; un vain espoir ne sauroit m'arrêter.
Prononcez mon arrêt.

L U C I L E .

Consultez-vous vous-même.

V A L E R E.

Non ; ce que vous direz , sera l'ordre suprême
 Auquel je me rendrai. Vous ne répondez rien ?
 Allons.

L I S E T T E *retient Valere sans que Lucile
 s'en apperçoive.*

V A L E R E , *bas à Crispin.*

On me retient , Crispin ,

C R I S P I N , *bas à Valere.*

Je le vois bien.

L U C I L E , *à Valere.*

Pourquoi donc vous livrer à tant de défiance ?
 Ah ! concevez plutôt une juste espérance.

C R I S P I N.

Quel excès de tendresse !

V A L E R E.

À Crispin. Avec des traits si beaux ,
 Non , je ne puis penser que je sois sans rivaux.

L I S E T T E.

Quel soupçon enchanteur !

L U C I L E.

Je le dirai sans feinte ,
 Un homme tel que vous doit avoir moins de
 crainte.

C R I S P I N.

O prodige d'amour !

V A L E R E.

Vous charmez , vous flattez ;
 Peut-on se garantir des coups que vous portez ?

L I S E T T E.

O Ciel ! vit-on jamais union plus parfaite ?



S C E N E X V.

LUCILE, LISETTE, CHARLOT,
CRISPIN, VALERE.

VALERE, à *Lucile.*

MADAME, pour combler mon ame satisfaite..
CHARLOT, *par un éclat de rire, interrompt*
Valere.

LISETTE, *faisant signe à Crispin.*
Crispin.

CHARLOT.

Ha ! ratigué, que je vons dégoïser ?

CRISPIN, à *Charlot.*

Qui va là ?

CHARLOT.

Laissez-nous. Morgué ! je veux jaser.

LISETTE, à *Charlot.*

Où va donc ce manant ?

CHARLOT, *résistant à Lisette & à Crispin qui*
le repoussent.

Pardonnez-moi, Madame,
Et vous, Monsieur, itou : mais, tout franc,
j'ai dans l'ame

Du chagrin de voir ça. C'est une trahison :

Et ! morgué, je vous veux faire entendre raison.

LISETTE, à *Charlot.*

As-tu perdu l'esprit ?

VALERE, à *Lucile.*

Connoissez-vous cet homme ?

LUCILE.

Où. C'est mon Jardinier.

CRISPIN, à *Charlot*.

Veux-tu que l'on t'assomme ,
En parlant de la sorte ?

LISETTE.

Il vient de s'enivrer.

CHARLOT.

(à *Lucile*.)

Tarare ! Acoutez-moi.

LUCILE, à *Lisette*.

Faites-le retirer.

CHARLOT.

Un mot.

LISETTE, à *Charlot*, le repoussant.

Allons ; bon soir.

CRISPIN, à *Charlot*, le repoussant.

Que de cérémonie !

CHARLOT.

Hé bien ! oui , je m'en vas , oui ; mais , par la
jarnie ,

Vous ne vous aimais pas , je vous en avartis.

VALERE.

Il a bu , sûrement.

CHARLOT. *

Non , morgué : je le dis ,
Vous n'avez nullement d'amiquié l'un pour
l'autre.

* LISETTE & CRISPIN veulent l'empêcher de
parler en lui mettant la main sur la bouche.

40 *LE RENDEZ-VOUS,*

C'est cette fine mouche , avec ce bon apôtre ,
Qui vous faisoient tous deux donner dans le pan-
niau.

Tout votre bel amour n'est que dans leur çar-
viau.

Ils avont , à part eux , manigancé la chose.
Et si vous vous aimais , j'en deveine la cause.
Il faut qu'ils soient forciers comme des bas-
Normands ,
Et sachiont un secret pour faire aimer les gens.



S C E N E X V I.

L I S E T T E , L U C I L E , V A L E R E , C R I S P I N.

V A L E R E.

CET homme est-il sujet à cette frénésie ?

L U C I L E.

Lisette , qu'est-ce donc que cela signifie ?

C R I S P I N.

Du vin ; qu'il a trop bu , c'est sans doute l'effet.

L I S E T T E.

Non , Madame ; voici la vérité du fait.

Charlot m'aime ; & Crispin lui donne de l'om-
brage.

La peur qu'il a , je crois , que Monsieur ne s'en-
gage ,

Par estime pour vous , à séjourner ici ,
Sans rime & sans raison le fait parler ainsi ;

C R I S P I N.

Je le croirois de même.

V A L E R E , à *Lucile*.

Êtes vous bien remise
De l'accident fâcheux dont vous fûtes surprise
Hier, à ce qu'on dit, Madame ?

L U C I L E.

Moi, Monsieur !

Quel accident fâcheux ?

C R I S P I N , à *part*.

Je sens battre mon cœur.

V A L E R E.

Quoi ! ne fûtes-vous pas hier indisposée ?

L U C I L E.

Je me portai fort-bien le long de la journée.

V A L E R E , à *Crispin*.

Parle , maraud , tantôt n'as-tu pas assuré ? . . .

C R I S P I N.

Il se peut bien , Monsieur , que j'aye exagéré ;
C'est assez mon défaut , chacun a sa maniere.

V A L E R E.

Ah ! vous exagérez !

L U C I L E.

Vous souvient-il , Valere ,
Des termes d'un billet que j'ai reçu de vous ?

V A L E R E.

Vous avez un billet de moi ?

42 **LE RENDEZ-VOUS,**

L I S E T T E, *à part.*

C'est fait de nous.

V A L E R E.

Je n'ai point eu, je crois, l'honneur de vous
écrire, ...

Si ce n'est quatre mots, quand vous me fîtes
dire

Que sur nos différents vous vouliez terminer;
Mon Procureur dicta, je ne fis que signer.

L U C I L E, *à part.*

Juste Ciel! ai-je pu m'aveugler de la sorte?

V A L E R E, *à Lucile.*

Expliquez ce discours.

C R I S P I N, *à part.*

Je tremble.

L I S E T T E, *à part.*

Je suis morte.

L U C I L E.

On ose me jouer & me commettre ainsi!

V A L E R E.

Quoi donc! se pourroit-il?... J'entrevois, dans
ceci,

Une manœuvre fourde, à tel point insolente,
Que sa témérité m'interdit, m'épouvante.

C R I S P I N, *à part.*

Adieu donc.

V A L E R E, *à Crispin.*

A te voir, j'en suis plus que certain,
Traître: tu peux t'attendre à périr sous ma main.

C R I S P I N.

Je ne compte que trop sur pareille promesse.
Nous avons fait, Lisette, une belle prouesse.
Pour prix de ce projet si bien imaginé,
Ce que je puis attendre, est d'être exterminé.

L I S E T T E, à *Lucile*.

Madame, il est bien vrai....

L U C I L E.

Sortez de ma présence ;
Je ne borne pas-là l'effet de ma vengeance.

V A L E R E, à *Crispin*.

Eloigne-toi de moi.

L I S E T T E, à *Lucile*.

Vous êtes sans époux ;
Monsieur est libre aussi : nous croyions voir en
vous

De mérite & d'humeur certaine convenance,
Qui sembloit appeler de votre indifférence :
Vouloir la corriger, c'est être criminel,
J'en conviens ; mais enfin le coup n'est pas mor-
tel ;

C'est une faute à quoi l'on peut trouver remède.

L U C I L E.

Vous osez insister !

L I S E T T E.

Non, Madame, je cede.

C R I S P I N, à *Valere en tremblant*.

Il est vrai qu'on n'a pas.... sujet de prendre feu.
Rien de fait : chacun peut retirer son enjeu.

V A L E R E.

Quoi ! toujours....

44 *LE RENDEZ-VOUS,*

C R I S P I N.

Allons donc, puisque tout est au diable.....

L I S E T T E & C R I S P I N *se retirent au fond du*
Théâtre.

V A L E R E.

La trait est impudent.

L U C I L E.

Il est abominable.

Jamais, plus hardiment, piège ne fut dressé.

V A L E R E, *à Lucile, qui fait mine de se retirer.*

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé.

Je ne puis vous quitter sans vous en faire excuse.

L U C I L E.

Ah ! ne me parlez pas. Je reste si confuse

Qu'à peine, devant vous, j'ose lever les yeux.

V A L E R E.

D'un frippon de valet le discours spécieux

Peut-il m'avoir fait faire une telle bévue ?

L U C I L E.

Comment, par une fourbe, ai-je été prévenue,

Contre toute apparence, & si grossièrement ?

V A L E R E.

De ma part vous serez vengée assurément.

L U C I L E.

Et de la mienne aussi, vous en aurez justice.

V A L E R E.

Je vais, en le chassant, en faire un sacrifice

Au respect, à l'estime, à ce que je vous dois.

L U C I L E.

Elle ne paroîtra, de ses jours, devant moi.

S C E N E X V I I.

Un LAQUAIS amené par un Domestique de
Lucile, LUCILE, VALERE, LISETTE
& CRISPIN au fond du Théâtre.

LE LAQUAIS.

MADAME, c'est Monsieur Jaquemin qui
m'envoie.

Il dit que vous devez vous maintenir en joie,
Qu'il fait tout de Charlot; qu'il n'est plus en
courroux;

Et que demain, sans faute, il se rendra chez
vous.

LUCILE.

Dis-lui que rien ne presse, & que je l'en tiens
quitte.

LE LAQUAIS.

C'est assez,

(Il sort.)

SCENE XVIII, & dernière.

LUCILE, VALERE, LISETTE & CRISPIN
au fond du Théâtre.

VALERE.

REFUSER une telle visite!

C'est votre prétendu : quel est votre dessein,
Madame?

46 *LE RENDEZ-VOUS,*

L U C I L E.

Je ne fais.

V A L E R E.

O bizarre destin !

Faut-il que vos bontés, Lucile, soient un songe ?

Faut-il que d'un heureux & séduisant mensonge,

La triste vérité montre l'illusion ?

Ce généreux penchant, cette inclination

A présent ne sont plus qu'une vaine chimère.

L U C I L E.

Tous ces beaux sentimens ne sont plus rien,

Valere.

V A L E R E.

Mais vous n'auriez donc pas dédaigné mon ar-
deur ?

L U C I L E.

Ma sensibilité flattoit donc votre cœur ?

V A L E R E.

En pouvez-vous douter ?

L I S E T T E, à *Crispin au fond du Théâtre.*

La victoire balance.

C R I S P I N, à *Valere, en se rapprochant.*

Avois-je si grand tort, Monsieur, en conscience ?

V A L E R E.

Non, Crispin ; sans sujet je m'étois irrité.

Tu peux, auprès de moi, rentrer en sûreté.

L I S E T T E, à *Lucile, en se rapprochant un peu.*

Et moi ; serai-je donc seule disgraciée ?

Sans espoir de retour, suis-je remerciée ?

L U C I L E.

Ah ! je ne veux jamais qu'on me parle de vous.
Je ne fais pas comment, oubliant son courroux,
Monsieur peut tolérer semblable fourberie.

V A L E R E , *avec passion.*

Puisque mon cœur l'absout, de sa supercherie
Ai-je lieu de me plaindre, & dois-je m'offenser ?
Je me fais un bonheur d'avoir su me fixer.

L I S E T T E , *à Lucile.*

Et moi, je n'aurois pas le pardon que j'espère ?

V A L E R E.

Pour l'obtenir, Lifette, il seroit nécessaire
Que ta Maîtresse fût de même sentiment.
Tu ne l'auras, je crois, que difficilement.

L I S E T T E , *à Lucile.*

Je ne l'obtiendrois pas ? moi, fille dont le zèle
En toute occasion fut toujours si fidele ?...

C R I S P I N , *à Lucile.*

Fille d'esprit, bien plus, qui fait ce qu'il vous
faut.

L I S E T T E , *à Lucile.*

Non, non ; le mauvais cœur n'est point votre
défaut.

Ce trait me surprendroit, car vous êtes si bon-
ne !...

(*Elle prend la main de Lucile.*)

V A L E R E , *à Lucile, lui prenant la main.*

Ah ! Lucile, parlez.

L U C I L E , *à Lifette, après avoir regardé Valere.*

Eh ! bien, je te pardonne.

48 *LE RENDEZ-VOUS.*

V A L E R E.

Mon fort est sans égal.

C R I S P I N.

Nous triomphons enfin.

Que l'on chante, en tous lieux, & Lisette, &
Crispin.

F I N.

*L'Approbation & le Privilège sont aux
Œuvres de l'Auteur.*

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de
S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé,
rue des Mathurins, 1770.

STANDARD 104 00

DO NOT CIRCULATE



A 3 9015 00370 369 4

University of Michigan - BUHR



UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 05868 0540

